This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

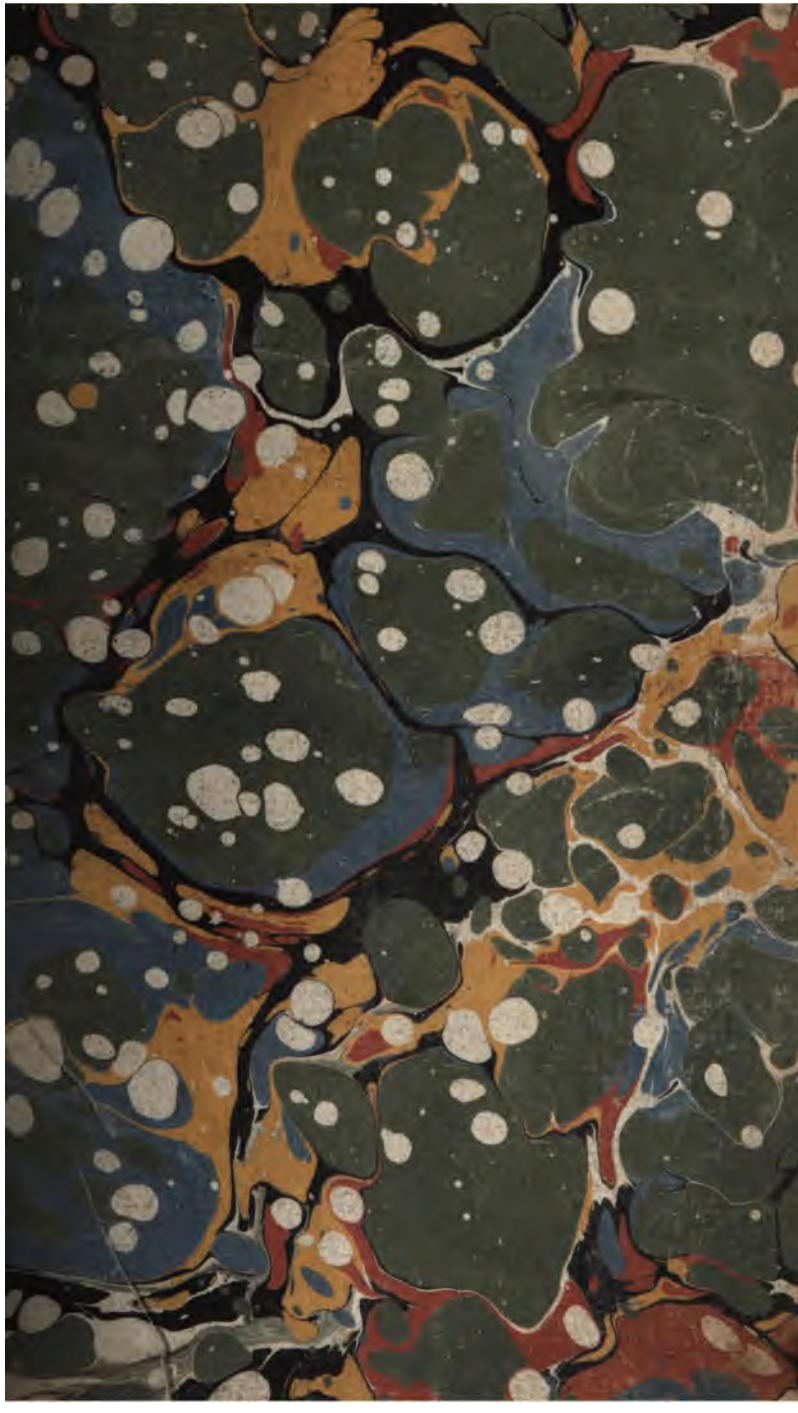
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

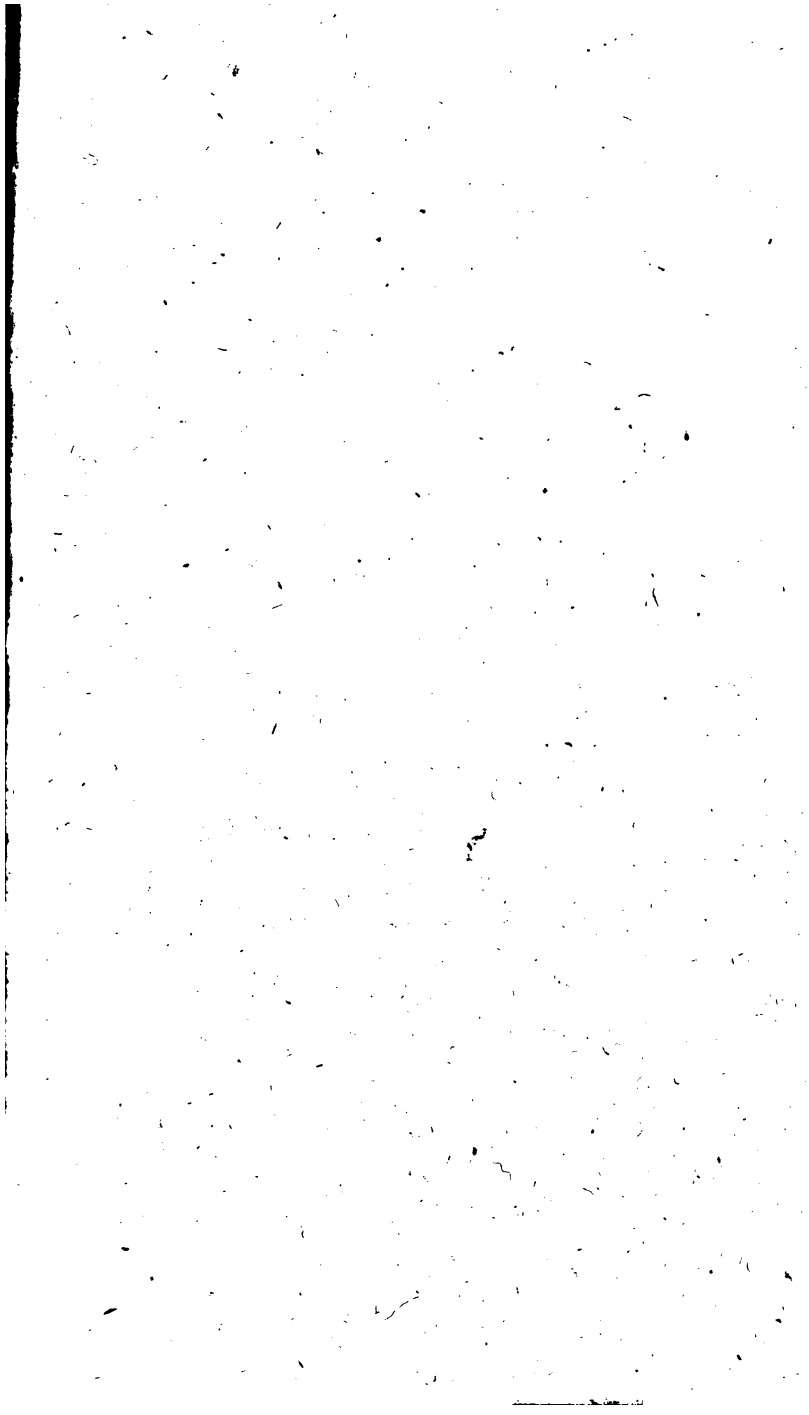
TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

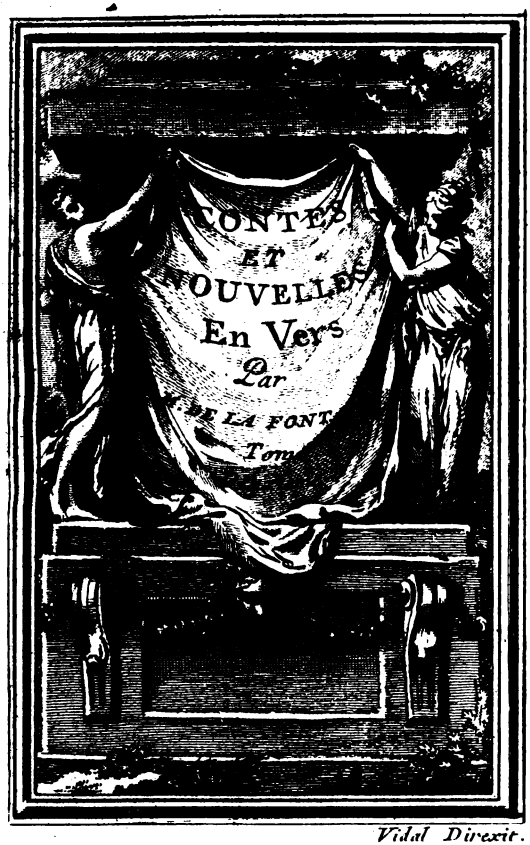
ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND



Vit. Fr. II B. 1844





Vidal Direxit.

CONTES

ET

NOUVELLES

EN VERS,

PAR

JEAN DE LA FONTAINE.

TOME SECOND.

M. DCC. LXXVII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
19 OCT 1968
OF OXFORD
LIBRARY

CONTES

DE

J. DE LA FONTAINE.

LES OIES DE FRERE PHILIPPE,

Nouvelle tirée de Bocace.

Je dois trop au beau ſexe; il me fait trop d'honneur
De lire ces récits, ſi tant eſt qu'il les liſe.
Pourquoi non? C'eſt aſſez qu'il condamne en ſon cœur
Celles qui font quelque ſottiſe :

Ne peut-il pas, ſans qu'il le diſe,
Rire ſous cape de ces tours,
Quelque aventure qu'il y trouve ?
S'ils ſont faux, ce ſont vains diſcours ;
S'ils ſont vrais, il les déſapprouve.
Iroit-il, après tout, s'alarmer, ſans raiſon,
Pour un peu de plaiſanterie ?
Je craindrois bien plutôt que la cajolerie
Ne mît le feu dans la maiſon.
Chaſſez les ſoupirants, belles : ſouffrez mon livre :
Je réponds de vous, corps pour corps.
Mais pourquoi les chaſſer ? Ne ſauroit-on bien vivre,
Qu'on ne s'enferme avec les morts ?
Le monde ne vous connoît gueres,
S'il croit que les faveurs ſont chez vous familieres ;
Non pas que les heureux amants
Soient ni phénix, ni corbeaux blancs :
Auſſi ne ſont-ce fourmilieres ;
Ce que mon livre en dit doit paſſer pour chanſons.
J'ai ſervi des beautés de toutes les façons ;
Qu'ai-je gagné ? Très-peu de choſe,
Rien. Je m'aviſerois, ſur le tard, d'être cauſe
Que la moindre de vous commît le moindre mal !
Contons, mais contons bien ; c'eſt le point principal ;
C'eſt tout : à cela près, cenſeurs, je vous conſeille
De dormir, comme moi, ſur l'une & l'autre oreille,
Cenſurez tant qu'il vous plaira
Méchants vers & phraſes méchantes ;
Mais pour bons tours, laiſſez-les là :

Ce ſont choſes indifférentes ;
Je n'y vois rien de périlleux.
Les meres, les maris me prendront aux cheveux
Pour dix ou douze contes bleus !
Voyez un peu la belle affaire !
Ce que je n'ai pas fait mon livre iroit le faire !
Beau ſexe, vous pouvez le lire en ſûreté ;
Mais je voudrois m'être acquitté
De cette grace par avance.
Que puis-je faire en récompenſe ?
Un conte où l'on va voir vos appas triompher :
Nulle précaution ne les put étouffer.
Vous auriez ſurpaſſé le printemps & l'aurore
Dans l'eſprit d'un garçon, ſi, dès ſes jeunes ans,
Outre l'éclat des cieux & les beautés des champs,
Il eût vu les vôtres encore.
Auſſi, dès qu'il les vit, il en ſentit les coups :
Vous ſurpaſſâtes tout ; il n'eût d'yeux que pour vous :
Il laiſſa les palais ; enfin, votre perſonne
Lui parut avoir plus d'attraits,
Que n'en auroient, à beaucoup près,
Tous les joyaux de la couronne.
On l'avoit, dès l'enfance, élevé dans un bois ;
Là, ſon unique compagnie
Conſiſtoit aux oiſeaux : leur aimable harmonie
Le déſennuyoit quelquefois.
Tout ſon plaiſir étoit cet innocent ramage :
Encor ne pouvoit-il entendre leur langage.
En une école ſi ſauvage

Son pere l'amena dès ſes plus tendres ans.
Il venoit de perdre ſa mere ;
Et le pauvre garçon ne connut la lumiere,
Qu'afin qu'il ignorât les gens.
Il ne s'en figura, pendant un fort long temps,
Point d'autres que les habitants
De cette forêt, c'eſt-à-dire,
Que des loups, des oiſeaux, enfin, ce qui reſpire,
Pour reſpirer, ſans plus, & ne ſonger à rien.
Ce qui porta ſon pere à fuir tout entretien,
Ce furent deux raiſons, ou mauvaiſes, ou bonnes:
L'une, la haine des perſonnes;
L'autre, la crainte; & depuis qu'à ſes yeux
Sa femme diſparut, s'envolant dans les cieux,
Le monde lui fut odieux.
Las d'y gémir & de s'y plaindre,
Et par-tout des plaintes ouïr,
Sa moitié le lui fit, par ſon trépas, haïr,
Et le reſte des femmes craindre.
Il voulut être hermite, & deſtina ſon fils
A ce même genre de vie.
Ses biens aux pauvres départis,
Il s'en va ſeul, ſans compagnie
Que celle de ce fils qu'il portoit dans ſes bras:
Au fond d'une forêt il arrête ſes pas.
[Cet homme s'appelloit Philippe, dit l'hiſtoire.]
Là, par un ſaint motif, & non par humeur noire,
Notre hermite nouveau cache, avec très-grand ſoin,
Cent choſes à l'enfant, ne lui dit, près ni loin,

Qu'il fût au monde aucune femme,
Aucun desir, aucun amour ;
Au progrès de ses ans réglant, en ce séjour,
La nourriture de son ame.
A cinq, il lui nomma des fleurs, des animaux,
L'entretint de petits oiseaux ;
Et, parmi ce discours, aux enfants agréable,
Mêla des menaces du diable ;
Lui dit qu'il étoit fait d'une étrange façon :
La crainte est aux enfants la premiere leçon.
Les dix ans expirés, matiere plus profonde
Se mit sur le tapis : un peu de l'autre monde
Au jeune enfant fut révélé,
Et de la femme point parlé.
Vers quinze ans, lui fut enseigné,
Tout autant que l'on put, l'auteur de la nature,
Et rien touchant la créature.
Ce propos n'est, alors, déjà plus de saison
Pour ceux qu'au monde on veut soustraire ;
Telle idée, en ce cas, est fort peu nécessaire.
Quand ce fils eut vingt ans, son pere trouva bon
De le mener à la ville prochaine.
Le vieillard tout cassé ne pouvoit plus qu'à peine
Aller querir son vivre ; &, lui mort, après tout,
Que feroit ce cher fils ? Comment venir à bout
De subsister, sans connoître personne ?
Les loups n'étoient pas gens qui donnassent l'aumône.
Il savoit bien que ce garçon
N'auroit de lui pour héritage,

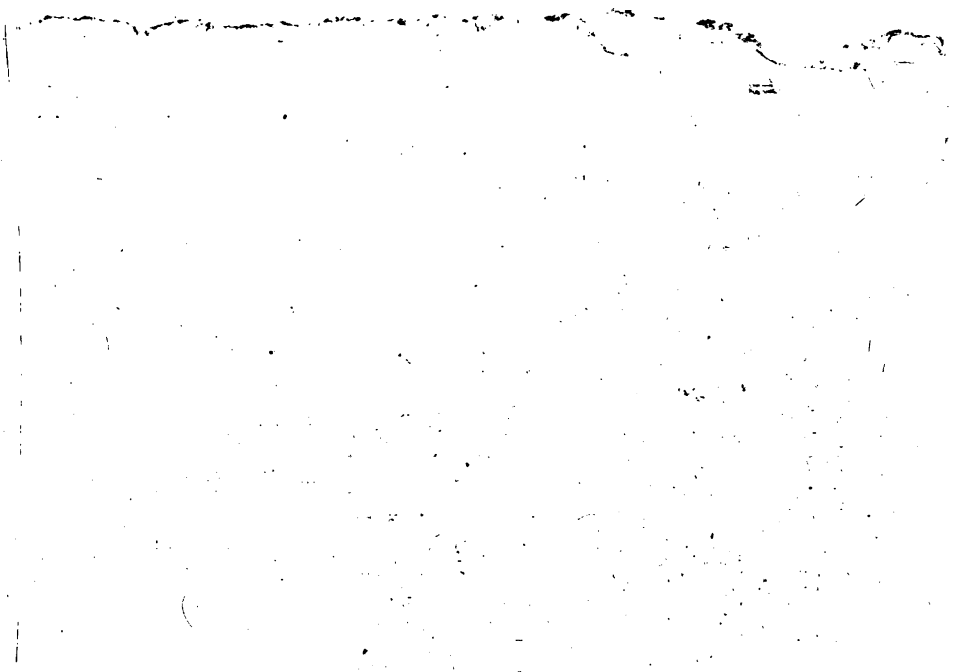
Qu'une beface & qu'un bâton :
C'étoit un étrange partage.
Le pere à tout cela ſongeoit ſur ſes vieux ans.
Au reſte, il étoit peu de gens
Qui ne lui donnaſſent la miche.
Frere Philippe eût été riche'
S'il eût voulu. Tous les petits enfants
Le connoiſſoient ; & du haut de leur tête
Ils crioient : Apprêtez la quête ;
Voilà frere Philippe. Enfin, dans la cité,
Frere Philippe ſouhaité
Avoit force dévots ; de dévotes, pas une :
Car il n'en vouloit point avoir.
Si-tôt qu'il crut ſon fils ferme dans ſon devoir,
Le pauvre homme le mene voir
Les gens de bien, & tente la fortune ;
Ce ne fut qu'en pleurant qu'il expoſa ce fils.
Voilà nos hermites partis.
Ils vont à la cité, ſuperbe, bien bâtie,
Et de tous objets aſſortie :
Le prince y faiſoit ſon ſéjour.
Le jeune homme, tombé des nues,
Demandoit : Qu'eſt-ce là ? Ce ſont des gens de cour.
Et là ? Ce ſont palais. Ici ? Ce ſont ſtatues.
Il conſidéroit tout, quand de jeunes beautés
Aux yeux vifs, aux traits enchantés,
Paſſerent devant lui ; dès-lors, nulle autre choſe
Ne put ſes regards attirer.
Adieu palais, adieu ce qu'il vient d'admirer ;

Voici bien pis, & bien une autre cauſe
D'étonnement.
Ravi comme en extaſe, à cet objet charmant,
Qu'eſt-ce là, dit-il à ſon pere,
Qui porte un ſi gentil habit?
Comment l'appelle-t-on? Ce diſcours ne plut guere
Au bon vieillard, qui répondit:
C'eſt un oiſeau qui s'appelle Oie.
O l'agréable oiſeau! dit le fils plein de joie:
Oie, hélas! chante un peu, que j'entende ta voix:
Ne pourroit-on pas te connoître?
Mon pere, je vous prie & mille & mille fois,
Menons-en une en notre bois:
J'aurai ſoin de la faire paître.

RICHARD MINUTOLO,

NOUVELLE TIRÉE DE BOCACE.

C'eſt, de tout temps, qu'à Naples on a vu
Régner l'amour & la galanterie;
De beaux objets cet état eſt pourvu,
Mieux que pas un qui ſoit en Italie.
Femmes y ſont; qui font venir l'envie
D'être amoureux, quand on ne voudroit pas.
Une, ſur-tout, ayant beaucoup d'appas,
Eut pour amant un jeune gentilhomme,
Qu'on appelloit Richard Minutolo.
Il n'étoit, lors, de Paris juſqu'à Rome,
Galant qui ſût ſi bien le numéro.
Force lui fut, d'autant que cette belle
[Dont, ſous le nom de madame Catelle,
Il eſt parlé dans le Décaméron]
Fut, un long temps, ſi dure & ſi rebelle,
Que Minutol n'en ſut tirer raiſon.
Que fait-il donc? Comme il voit que ſon zele
Ne produit rien, il feint d'être guéri;
Il ne va plus chez madame Catelle;
Il ſe déclare amant d'une autre belle;
Il fait ſemblant d'en être favori.
Catelle en rit; pas grain de jalouſie.
Sa concurrente étoit ſa bonne amie;



Sa concurrente étoit sa bonne amie ;

Si bien qu'un jour qu'ils étoient en devis,
Minutolo, pour lors de la partie,
Comme en paſſant, mit deſſus le tapis
Certains propos de certaines coquettes,
Certain mari, certaines amourettes,
Qu'il controuva, ſans perſonne nommer,
Et fit ſi bien, que madame Catelle
De ſon époux commence à s'alarmer,
Entre en ſoupçon, prend le morceau pour elle.
Tant en fut dit, que la pauvre femelle,
Ne pouvant plus durer en tel tourment,
Voulut ſavoir de ſon défunt amant,
Qu'elle tira dedans une ruelle,
De quelles gens il entendoit parler;
Qui? quoi? comment? & ce qu'il vouloit dire.
Vous avez eu, lui dit-il, trop d'empire
Sur mon eſprit, pour vous diſſimuler.
Votre mari voit madame Simonne:
Vous connoiſſez la galante que c'eſt;
Je ne le dis pour offenſer perſonne;
Mais il y va tant de votre intérêt,
Que je n'ai pu me taire davantage.
Si je vivois deſſous votre ſervage,
Comme autrefois, je me garderois bien
De vous tenir un ſemblable langage,
Qui, de ma part, ne ſeroit bon à rien.
De ſes amants toujours on ſe méfie.
Vous penſeriez que, par ſupercherie,
Je vous dirois du mal de votre époux;

Mais, grace à Dieu, je ne veux rien de vous ;
Ce qui me meut n'eſt du tout que bon zele.
Depuis un jour, j'ai certaine nouvelle,
Que votre époux chez Janot le baigneur
Doit ſe trouver avecque ſa donzelle.
Comme Janot n'eſt pas fort grand ſeigneur,
Pour cent ducats vous lui ferez tout dire ;
Pour cent ducats il fera tout auſſi.
Vous pouvez donc tellement vous conduire,
Qu'au rendez-vous trouvant votre mari,
Il ſera pris, ſans pouvoir s'en dédire :
Voici comment. La dame a ſtipulé
Qu'en une chambre, où tout ſera fermé,
L'on les mettra ; ſoit craignant qu'on n'ait vue
Sur le baigneur ; ſoit que, ſentant ſon cas,
Simonne encor n'ait toute honte bue.
Prenez ſa place, & ne marchandez pas :
Gagnez Janot ; donnez-lui cent ducats ;
Il vous mettra dedans la chambre noire ;
Non pour jeûner, comme vous pouvez croire ;
Trop bien ferez tout ce qu'il vous plaira.
Ne parlez point ; vous gâteriez l'hiſtoire,
Et vous verrez comme tout en ira.
L'expédient plut très-fort à Catelle :
De grand dépit, Richard elle interrompt :
Je vous entends ; c'eſt aſſez, lui dit-elle,
Laiſſez-moi faire ; & le drôle & ſa belle
Verront beau jeu, ſi la corde ne rompt.
Penſent-ils donc que je ſois quelque buſe à

Lors, pour ſortir elle prend une excuſe,
Et tout d'un pas s'en va trouver Janot,
A qui Richard avoit donné le mot.
L'argent fait tout : ſi l'on en prend en France,
Pour obliger en de ſemblables cas,
On peut juger avec grande apparence,
Qu'en Italie on n'en refuſe pas.
Pour tout carquois, d'une large eſcarcelle,
En ce pays, le dieu d'amour ſe ſert.
Janot en prend de Richard, de Catelle ;
Il en eût pris du grand diable d'enfer.
Pour abréger, la choſe s'exécute
Comme Richard s'étoit imaginé.
Sa maîtreſſe eut d'abord quelque diſpute
Avec Janot, qui fit le réſervé ;
Mais en voyant bel argent bien compté,
Il promet plus que l'on ne lui demande.
Le temps venu d'aller au rendez-vous,
Minutolo s'y rend ſeul de ſa bande,
Entre en la chambre, & n'y trouve aucuns trous
Par où le jour puiſſe nuire à ſa flamme.
Guere n'attend : il tardoit à la dame
D'y rencontrer ſon perfide d'époux,
Bien préparée à lui chanter ſa game.
Pas n'y manqua, l'on peut s'en s'aſſurer.
Dans le lieu dit Janot la fit entrer.
Là ne trouva ce qu'elle alloit chercher :
Point de mari, point de dame Simonne ;
Mais, au lieu d'eux, Minutol en perſonne,

Qui, ſans parler, ſe mit à l'embraſſer.
Quant au ſurplus, je le laiſſe à penſer :
Chacun s'en doute aſſez, ſans qu'on le die.
De grand plaiſir notre amant s'extaſie.
Que ſi le jeu plut beaucoup à Richard,
Catelle auſſi, toute rancune à part,
Le laiſſa faire, & ne voulut mot dire.
Il en profite, & ſe garde de rire;
Mais, toutefois, ce n'eſt pas ſans effort,
De figurer le plaiſir qu'a le ſire,
Il me faudroit un eſprit bien plus fort.
Premiérement, il jouit de ſa belle;
En ſecond lieu, il trompe une cruelle,
Et croit gagner les pardons en cela;
Mais, à la fin, Catelle s'emporta :
C'eſt trop ſouffrir, traître, ce lui dit-elle;
Je ne ſuis pas celle que tu prétends;
Laiſſe-moi là; ſinon à belles dents
Je te déchire, & te ſaute à la vue.
C'eſt donc cela que tu te tiens en mue,
Fais le malade, & te plains tous les jours,
Te réſervant, ſans doute, à tes amours?
Parle, méchant, dis-moi, ſuis-je pourvue
De moins d'appas? Ai-je moins d'agrément,
Moins de beauté que ta dame Simonne?
Le rare oiſeau! O la belle fripponne!
T'aimois-je moins? Je te hais à préſent,
Et plût à Dieu que je t'euſſe vu pendre!
Pendant cela Richard, pour l'appaiſer,

La careſſoit, tâchoit de la baiſer,
Mais il ne put : elle ſut s'en défendre.
Laiſſe-moi là, ſe mit-elle à crier :
Comme un enfant penſes-tu me traiter ?
N'approche point, je ne ſuis plus ta femme ;
Rends-moi mon bien ; va-t-en trouver ta dame ;
Va, déloyal, va-t-en, je te le dis.
Je ſuis bien ſotte, & bien de mon pays,
De te garder la foi de mariage.
A quoi tient-il, que, pour te rendre ſage,
Tout ſur le champ je n'envoye querir
Minutolo, qui m'a ſi fort chérie ;
Je le devrois, afin de te punir ;
Et, ſur ma foi, j'en ai preſque l'envie.
A ce propos le galant éclata.
Tu ris, dit-elle ! ô dieux ! quelle inſolence !
Rougira-t-il ? Voyons ſa contenance.
Lors de ſes bras la belle s'échappa,
D'une fenêtre à tâtons approcha,
L'ouvrit de force, & fut bien étonnée
Quand elle vit Minutol, ſon amant.
Elle tomba plus d'à-demi-pâmée :
Ah ! qui t'eût cru, dit-elle, ſi méchant ?
Que dira-t-on ? me voilà diffamée.
Qui le ſaura ? dit Richard à l'inſtant :
Janot eſt ſûr ; j'en réponds ſur ma vie.
Excuſez donc ſi je vous ai trahie ;
Ne me ſachez mauvais gré d'un tel tour :
Adreſſe, force & ruſe, & tromperie,

Tout eſt permis en matiere d'amour.
J'étois réduit, avant ce ſtratagême,
A vous ſervir, ſans plus, pour vos beaux yeux:
Ai-je failli de me payer moi-même?
L'euſſiez-vous fait? Non, ſans doute; & les dieux,
En ce rencontre, ont tout fait pour le mieux.
Je ſuis content; vous n'êtes point coupable:
Eſt-ce de quoi paroître inconſolable?
Pourquoi gémir? J'en connois, Dieu merci,
Qui voudroient bien qu'on les trompât ainſi.
Mais ce diſcours n'appaiſa point Catelle;
Elle ſe mit à pleurer tendrement.
En cet état elle parut ſi belle,
Que Minutol, de nouveau s'enflammant,
Lui prit la main. Laiſſe-moi, lui dit-elle:
Contente-toi: veux-tu donc que j'appelle
Tous les voiſins, tous les gens de Janot?
Ne faites point, dit-il, cette folie;
Votre plus court eſt de ne dire mot:
Pour de l'argent, & non par tromperie,
[Comme le monde eſt à préſent bâti]
L'on vous croiroit venue en ce lieu-ci.
Que ſi, d'ailleurs, cette ſupercherie
Alloit jamais juſqu'à votre mari,
Quel déplaiſir! Songez-y, je vous prie:
En des combats n'engagez point ſa vie;
Je ſuis, du moins, auſſi mauvais que lui.
A ces raiſons, enfin, Catelle cede.
La choſe étant, pourſuit-il, ſans remede,

Le mieux ſera que vous vous conſoliez :
N'y penſez plus. Si pourtant vous vouliez....
Mais banniſſons bien loin toute eſpérance.
Jamais mon zele & ma perſévérance
N'ont eu de vous que mauvais traitement.
Si vous vouliez, vous feriez aiſément
Que le plaiſir de cette jouiſſance
Ne ſeroit pas, comme il eſt, imparfait ;
Que reſte-t-il ? Le plus fort en eſt fait.
Tant bien ſut dire & prêcher, que la dame,
Séchant ſes yeux, raſſérénant ſon ame,
Plus doux que miel, à la fin, l'écouta.
D'une faveur en une autre il paſſa ;
Eut un ſouris, puis après autre choſe,
Puis un baiſer, puis autre choſe encor ;
Tant que la belle, après un peu d'effort :
Vient à ſon point, & le drôle en diſpoſe.
Heureux cent fois plus qu'il n'avoit été :
Car quand l'amour, d'un & d'autre côté,
Veut s'entremettre, & prend part à l'affaire,
Tout va bien mieux, comme m'ont aſſuré
Ceux que l'on tient ſavants en ce myſtere.

Ainſi Richard jouit de ſes amours,
Vécut content, & fit force bons tours,
Dont celui-ci peut paſſer à la montre.
Pas ne voudrois en faire un plus ruſé.
Que plût à Dieu qu'en certaine rencontre,
D'un pareil cas je me fuſſe aviſé !

LES CORDELIERS DE CATALOGNE,

Conte tiré des Cent Nouvelles nouvelles.

Je vous veux conter la beſogne
Des Cordeliers de Catalogne ;
Beſogne où ces peres en Dieu
Témoignerent en certain lieu
Une charité ſi fervente,
Que mainte femme en fut contente,
Et crut y gagner paradis.
Telles gens, par leurs bons avis,
Mettent à bien les jeunes ames,
Tirent à ſoi filles & femmes,
Se ſavent emparer du cœur,
Et dans la vigne du ſeigneur
Travaillent ainſi qu'on peut croire ;
Et qu'on verra par cette hiſtoire.

Au temps que le ſexe vivoit
Dans l'ignorance, & ne ſavoit
Gloſer encor ſur l'évangile,
[Temps à coter fort difficile]
Un eſſaim de Freres-mineurs,
Pleins d'appétit, & beaux dineurs,

S'alla

S'alla jeter dans une ville,
En jeunes beautés très-fertile.
Pour des galants, peu s'en trouvoit;
De vieux maris, il en pleuvoit.
A l'abord, une confrairie
Par les bons peres fut bâtie;
Femme n'étoit qui n'y courût,
Qui ne s'en mît, & qui ne crût,
Par ce moyen être sauvée:
Puis, quand leur foi fut éprouvée,
On vint au véritable point.
Frere André ne marchanda point,
Et leur fit ce beau petit prêche:
Si quelque chose vous empêche
D'aller tout droit en paradis,
C'est d'épargner pour vos maris
Un bien dont ils n'ont plus que faire,
Quand ils ont pris leur nécessaire,
Sans que jamais il vous ait plu
Nous faire part du superflu.
Vous me direz que notre usage
Répugne aux dons du mariage!
Nous l'avouons; &, Dieu merci,
Nous n'aurions que voir en ceci,
Sans le soin de vos consciences.
La plus griéve des offenses
C'est d'être ingrate; Dieu l'a dit.
Pour cela Satan fut maudit:
Prenez-y garde; & de vos restes

Rendez grace aux bontés céleſtes,
Nous laiſſant dîmer ſur un bien
Qui ne vous coûte preſque rien.
C'eſt un droit, ô troupe fidelle!
Qui vous témoigne notre zele;
Droit authentique & bien ſigné,
Que les papes nous ont donné;
Droit enfin, & non pas aumône:
Toute femme doit en perſonne
S'en acquitter trois fois le mois,
Vers les enfants de ſaint François.
Cela fondé ſur l'écriture;
Car il n'eſt bien dans la nature,
[Je le répéte, écoutez-moi]
Qui ne ſubiſſe cette loi
De reconnoiſſance & d'hommage:
Or, les œuvres de mariage
Étant un bien, comme ſavez,
Ou ſavoir chacune devez,
Il eſt clair que dîme en eſt due.
Cette dîme ſera reçue
Selon notre petit pouvoir.
Quelque peine qu'il faille avoir,
Nous la prendrons en patience:
N'en faites point de conſcience;
Nous ſommes gens qui n'avons pas
Toutes nos aiſes ici-bas.
Au reſte, il eſt bon qu'on vous diſe
Qu'entre la chair & la chemiſe

Il faut cacher le bien qu'on fait;
Tout ceci doit être ſecret
Pour vos maris & pour tout autre.
Voici trois beaux mots de l'apôtre
Qui ſont à notre intention:
Foi, charité, diſcrétion.

Frere André, par cette éloquence,
Satisfit fort ſon audience,
Et paſſa pour un Salomon;
Peu dormirent à ſon ſermon.
Chaque femme, ce dit l'hiſtoire,
Garda très-bien dans ſa mémoire,
Et mieux encor dedans ſon cœur
Le diſcours du prédicateur.
Ce n'eſt pas tout, il s'exécute:
Cahcune accourt; grande diſpute
A qui la premiere paiera.
Mainte bourgeoiſe murmura
Qu'au lendemain on l'eût remiſe;
Et notre mere ſainte Égliſe,
Ne ſachant comment renvoyer
Cet eſcadron prêt à payer,
Fut contrainte, enfin, de leur dire:
De par Dieu, ſouffrez qu'on reſpire;
C'en eſt aſſez pour le préſent;
On ne peut faire qu'en faiſant.
Réglez votre temps ſur le nôtre;
Aujourd'hui l'une, & demain l'autre.

Tout avec ordre ; &, croyez-nous,
On en va mieux, quand on va doux.

Le ſexe ſuit cette ſentence.
Jamais de bruit pour la quittance ;
Trop bien quelque collation,
Et le tout par dévotion.
Puis, de trinquer à la commere.
Je laiſſe à penſer quelle chere
Faiſoit alors frere Frappart.
Tel d'entr'eux avoit, pour ſa part,
Dix jeunes femmes bien payantes,
Friſques, gaillardes, attrayantes.
Tel aux douze, & quinze paſſoit.
Frere Roch à vingt ſe chauffoit.
Tant & ſi bien que les donzelles,
Pour ſe montrer plus ponctuelles,
Payoient deux fois aſſez ſouvent :
Dont il avint que le couvent,
Las, enfin, d'un tel ordinaire,
Après avoir à cette affaire
Vaqué cinq ou ſix mois entiers,
Eût fait crédit bien volontiers ;
Mais les donzelles ſcrupuleuſes
De s'acquitter étoient ſoigneuſes,
Croyant faillir en retenant
Un bien à l'ordre appartenant.
Point de dîmes accumulées :
Il s'en trouva de ſi zélées,

Que, par avance, elles payoient.
Les beaux peres n'expédioient
Que les fringantes & les belles,
Enjoignant aux ſempiternelles
De porter en bas leur tribut;
Car, dans ces dîmes de rebut,
Les lais trouvoient encore à frire.
Bref; à peine il ſe pourroit dire
Avec combien de charité
Le tout étoit exécuté.

Il avint qu'une de la bande,
Qui vouloit porter ſon offrande,
Un beau ſoir, en chemin faiſant,
Et ſon mari la conduiſant,
Lui dit: Mon dieu! j'ai quelque affaire
Là-dedans avec certain Frere;
Ce ſera fait dans un moment.
L'époux répondit bruſquement;
Quoi? Quelle affaire? Etes-vous folle?
Il eſt minuit, ſur ma parole:
Demain vous direz vos péchés,
Tous les bons Peres ſont couchés.
Cela n'importe, dit la femme.
Et, pardieu, ſi, dit-il, Madame,
Je tiens qu'il importe beaucoup.
Vous ne bougerez, pour ce coup.
Qu'avez-vous fait, & quelle offenſe
Preſſe ainſi votre conſcience?

Demain matin, j'en ſuis d'accord.
Ah! Monſieur, vous me faites tort,
Reprit-elle; ce qui me preſſe,
Ce n'eſt pas d'aller à confeſſe,
C'eſt de payer; car ſi j'attends,
Je ne le pourrai de long-temps,
Le Frere aura d'autres affaires....
Quoi payer?.... La dîme aux bons Peres....
Quelle dîme?.... Savez-vous pas?
Moi, je le ſais; c'eſt un grand cas
Que toujours femme aux moines donne....
Mais cette dîme, ou cette aumône,
La ſaurai-je point à la fin?
Voyez, dit-elle, qu'il eſt fin!
N'entendez-vous pas ce langage?
C'eſt des œuvres de mariage.
Quelles œuvres? reprit l'époux:
Eh! là, Monſieur, c'eſt ce que nous....
Mais, j'aurois payé depuis l'heure:
Vous êtes cauſe qu'en demeure
Je me trouve préſentement;
Et cela, je ne ſais comment;
Car toujours je ſuis coûtumiere
De payer toute la premiere.
L'époux, rempli d'étonnement,
Eut cent penſers en un moment;
Par tant d'endroits tourna ſa femme
Qu'il apprit que mainte autre dame
Payoit la même penſion;

Ce lui fut conſolation.
Sachez, dit la pauvre innocente,
Que pas une n'en eſt exempte:
Votre ſœur paie à frere Aubri;
La baillie au pere Fabri;
Son alteſſe à frere Guillaume,
Un des beaux moines du royaume.
Moi, qui paie à frere Girard,
Je voulois lui porter ma part.
Que de maux la langue nous cauſe!
Quand ce mari ſut toute choſe,
Il réſolut premiérement,
D'en avertir ſecrettement
Monſeigneur, puis les gens de ville;
Mais comme il étoit difficile
De croire un tel cas dès l'abord,
Il voulut avoir le rapport
Du drôle à qui payoit ſa femme.
Le lendemain, devant la dame
Il fait venir frere Girard,
Lui porte à la gorge un poignard,
Lui fait conter tout le myſtere:
Puis, ayant enfermé ce Frere
A double clef, bien garrotté,
Et la dame d'autre côté,
Il va par-tout conter ſa chance.
Au logis du prince il commence;
Puis il deſcend chez l'échevin;
Puis il fait ſonner le tocſin.

Chacun opine à la vengeance.
L'un dit qu'il faut, en diligence,
Aller maſſacrer ces cagots ;
L'autre dit qu'il faut de fagots
Les entourer dans leur repaire,
Et brûler gens & monaſtere.
Tel veut qu'ils ſoient à l'eau jetés,
Dedans leurs frocs empaquetés ;
Tel invente un autre ſupplice,
Et chacun ſelon ſon caprice :
Bref, tous conclurent à la mort.
L'avis du feu fut le plus fort.
On court au couvent tout à l'heure ;
Mais, par reſpect de la demeure,
L'arrêt ailleurs s'exécuta ;
Un bourgeois ſa grange prêta.
La pénaille enſemble enfermée ;
Fut, en peu d'heures, conſumée,
Les maris ſautant à l'entour,
Et danſant au ſon du tambour.
Rien n'échappa de leur colere,
Ni moinillon, ni béat pere ;
Robes, manteaux & capuchons,
Tout fut brûlé comme cochons,
Tous périrent dedans les flammes.
Je ne ſais ce qu'on fit des femmes ;
Pour le pauvre frere Girard,
Il avoit eu ſon fait à part.

LE BERCEAU,

NOUVELLE TIRÉE DE BOCACE.

Non loin de Rome un hôtelier étoit,
Sur le chemin qui conduit à Florence,
Homme ſans bruit, & qui ne ſe piquoit
De recevoir gens de groſſe dépenſe :
Même chez lui rarement on gîtoit.
Sa femme étoit encor de bonne affaire,
Et ne paſſoit de beaucoup les trente ans :
Quant au ſurplus, ils avoient deux enfants ;
Garçon d'un an, fille en âge d'en faire.
Comme il arrive, en allant & venant,
Pinucio, jeune homme de famille,
Jetta ſi bien les yeux ſur cette fille,
Tant la trouva gracieuſe & gentille,
D'eſprit ſi doux, & d'air tant attrayant,
Qu'il s'en piqua : très-bien le lui fut dire ;
Muet n'étoit, elle ſourde non plus,
Dont il avint qu'il ſauta par deſſus
Ces longs ſoupirs, & tout ce vain martyre,
Se ſentir pris, parler, être écouté,
Ce fut tout un ; car la difficulté
Ne giſſoit pas à plaire à cette belle.
Pinuce étoit gentilhomme bien fait ;
Et juſques-là la fille n'avoit fait

Grand cas des gens de même étoffe qu'elle,
Non qu'elle crût pouvoir changer d'état ;
Mais elle avoit, nonobſtant ſon jeune âge,
Le cœur trop haut, le goût trop délicat,
Pour s'en tenir aux amours de village.
Colette donc [ainſi l'on l'appelloit)
En mariage, à l'envi demandée,
Rejettoit l'un, de l'autre ne vouloit,
Et n'avoit rien que Pinuce en l'idée.
Longs pourparlers avecque ſon amant
N'étoient permis ; tout leur faiſoit obſtacle.
Les rendez-vous & le ſoulagement
Ne ſe pouvoient, à moins que d'un miracle.
Cela ne fit qu'irriter leurs eſprits.
Ne gênez point, je vous en donne avis,
Tant vos enfants, ô vous, peres & meres ;
Tant vos moitiés, vous, époux & maris ;
C'eſt où l'amour fait le mieux ſes affaires.

Pinucio, certain ſoir qu'il faiſoit
Un temps fort brun, s'en vint en compagnie
D'un ſien ami, dans cette hôtellerie
Demander gîte. On lui dit qu'il venoit
Un peu trop tard. Monſieur, ajoute l'hôte,
Vous ſavez bien comme on eſt à l'étroit ;
Dans ce logis tout eſt plein juſqu'au toît :
Mieux vous vaudroit paſſer outre, ſans faute :
Ce gîte n'eſt pour gens de votre état.
N'avez-vous point encor quelque grabat,

Reprit l'amant, quelque coin de réſerve ?
L'hôte repart : il ne nous reſte plus
Que notre chambre, où deux lits ſont tendus ;
Et de ces lits il n'en eſt qu'un qui ſerve
Aux ſurvenants ; l'autre, nous l'occupons.
Si vous voulez coucher de compagnie,
Vous & Monſieur, nous vous hébergerons.
Pinuce dit : Volontiers ; je vous prie
Que l'on nous ſerve à manger au plutôt.
Leur repas fait, on les conduit en haut.

Pinucio, ſur l'avis de Colette,
Marque de l'œil comme la chambre eſt faite.
Chacun couché, pour la belle on mettoit
Un lit de camp : celu de l'hôte étoit
Contre le mur attenant de la porte,
Et l'on avoit placé de même ſorte,
Tout vis-à-vis, celui du ſurvenant ;
Entre les deux, un Berceau pour l'enfant,
Et toutefois plus près du lit de l'hôte.
Cela fit faire une plaiſante faute
A cet ami qu'avoit notre galant.
Sur le minuit, que l'hôte, apparemment,
Devoit dormir, l'hôteſſe en faire autant ;
Pinucio, qui n'attendoit que l'heure,
Et qui contoit les moments de la nuit,
Son temps venu, ne fait longue demeure,
Au lit de camp s'en va droit & ſans bruit,
Pas ne trouva la pucelle endormie ;

J'en jurerois. Colette apprit un jeu
Qui, comme on ſait, laſſe plus qu'il n'ennuie.
Treve ſe fit, mais elle dura peu :
Larcins d'amour ne veulent longue pauſe.
Tout à merveille alloit au lit de camp,
Quand cet ami qu'avoit notre galant,
Preſſé d'aller mettre ordre à quelque choſe
Qu'honnêtement exprimer je ne puis,
Voulut ſortir, & ne put ouvrir l'huis,
Sans enlever le Berceau de ſa place,
L'enfant avec, qu'il mit près de leur lit ;
Le détourner auroit fait trop de bruit.
Lui revenu, près de l'enfant il paſſe,
Sans qu'il daignât le remettre en ſon lieu ;
Puis ſe recouche ; &, quand il plut à Dieu,
Se rendormit. Après un peu d'eſpace,
Dans le logis je ne ſais quoi tomba :
Le bruit fut grand ; l'hôteſſe s'éveilla,
Puis alla voir ce que ce pouvoit être.
A ſon retour, le Berceau la trompa.
Ne le trouvant joignant le lit du maître,
Saint Jean ! dit-elle en ſoi-même auſſi-tôt,
J'ai penſé faire une étrange bévue :
Près de ces gens je me ſuis, peu s'en faut,
Remiſe au lit en chemiſe ainſi nue ;
C'étoit pour faire un bon charivari.
Dieu ſoit loué que ce Berceau me montre
Que c'eſt ici qu'eſt couché mon mari.
Diſant ces mots, auprès de cet ami

Elle ſe met. Fol ne fut, n'étourdi
Le compagnon dedans un tel rencontre;
La mit en œuvre; &, ſans témoigner rien,
Il fit l'époux; mais il le fit trop bien:
Trop bien! Je faux, & c'eſt tout le contraire:
Il le fit mal; car qui le veut bien faire,
Doit en beſogne aller plus doucement.
Auſſi l'hôteſſe eut quelque étonnement.
Qu'a mon mari, dit-elle, & quelle joie
Le fait agir en homme de vingt ans?
Prenons ceci, puiſque Dieu nous l'envoie;
Nous n'aurons pas toujours tel paſſe-temps.
Elle n'eut dit ces mots entre ſes dents,
Que le galant recommence la fête.
La dame étoit de bonne emplette encor;
J'en ai, je crois, dit un mot dans l'abord:
Chemin faiſant, c'étoit fortune honnête.

Pendant cela, Colette appréhendant
D'être ſurpriſe avecque ſon amant,
Le renvoya, le jour venant à poindre.
Pinucio voulant aller rejoindre
Son compagnon, tomba tout de nouveau
Dans cette erreur que cauſoit le Berceau,
Et pour ſon lit, il prit le lit de l'hôte.
Il n'y fut pas, qu'en abaiſſant ſa voix,
[Gens trop heureux font toujours quelque faute]
Ami, dit-il, pour beaucoup je voudrois
Te pouvoir dire à quel point va ma joie.

Je te plains fort que le ciel ne t'envoie,
Tout maintenant, même bonheur qu'à moi.
Ma foi, Colette eſt un morceau de roi.
Si tu ſavois ce que vaut cette fille!
J'en ai bien vu; mais de telle, entre nous,
Il n'en eſt point. C'eſt bien le cuir plus doux,
Le corps mieux fait, la taille plus gentille,
Et des tettons! Je ne te dis pas tout.
Quoiqu'il en ſoit, avant que d'être au bout,
Gaillardement ſix poſtes ſe ſont faites;
Six de bon compte, & ce ne ſont ſornettes.
D'un tel propos l'hôte tout étourdi,
D'un ton confus gronda quelques paroles:
L'hôteſſe dit, tout bas, à cet ami
Qu'elle prenoit toujours pour ſon mari:
Ne reçois plus chez toi ces têtes folles:
N'entends-tu point comme ils ſont en débat?
En ſon ſéant l'hôte ſur ſon grabat
S'étant levé, commence à faire éclat.
Comment, dit-il d'un ton plein de colère,
Vous veniez donc ici pour cette affaire?
Vous l'entendez! & je vous ſais bon gré
De vous moquer encor comme vous faites!
Prétendez-vous, beau monſieur que vous êtes,
En demeurer quitte à ſi bon marché?
Quoi! ne tient-il qu'à honnir des familles?
Pour vos ébats nous nourrirons nos filles!
J'en ſuis d'avis! Sortez de ma maiſon:
Je jure Dieu que j'en aurai raiſon.

Et toi, coquine, il faut que je te tue.
A ce diſcours proféré bruſquement,
Pinucio, plus froid qu'une ſtatue,
Reſta ſans pouls, ſans voix, ſans mouvement.
Chacun ſe tut, l'eſpace d'un moment.
Colette entra dans des peurs nompareilles.
L'hôteſſe ayant reconnu ſon erreur,
Tint, quelque temps, le loup par les oreilles.
Le ſeul ami ſe ſouvint, par bonheur,
De ce Berceau, principe de la choſe.
Adreſſant donc à Pinuce ſa voix:
T'en tiendras-tu, dit-il, une autre fois?
T'ai-je averti que le vin ſeroit cauſe
De ton malheur? Tu ſais que quand tu bois,
Toute la nuit tu cours, tu te démenes,
Et vas contant mille chimeres vaines,
Que tu te mets dans l'eſprit en dormant:
Reviens au lit. Pinuce, au même inſtant,
Fait le dormeur, pourſuit le ſtratageme,
Que le mari prit pour argent comptant.
Il ne fut pas juſqu'à l'hôteſſe même
Qui n'y voulût auſſi contribuer:
Près de ſa fille elle alla ſe placer,
Et dans ce poſte elle ſe ſentit forte.
Par quel moyen? Comment? De quelle ſorte,
S'écria-t-elle, auroit-il pu coucher
Avec Colette, & la déshonorer?
Je n'ai bougé, toute nuit, d'auprès d'elle;
Elle n'a fait ni pis ni mieux que moi:

Pinucio nous l'alloit donner belle.
L'hôte reprit : C'eſt aſſez ; je vous croi.
On ſe leva : ce ne fut pas ſans rire ;
Car chacun d'eux en avoit ſa raiſon.
Tout fut ſecret ; & quiconque eut du bon,
Par devers ſoi le garda, ſans rien dire.

Ces trois quidams, tout pleins de courtoiſie ;
Après l'abord, & l'ayant ſalué
Fort humblement : Si notre compagnie,
Lui dirent-ils, vous pouvoit être à gré,
Et qu'il vous plût achever cette traite
Avecque nous, ce nous ſeroit honneur.
En voyageant, plus la troupe eſt complette,
Mieux elle vaut : c'eſt toujours le meilleur.
Tant de brigands infeſtent la province,
Que l'on ne ſait à quoi ſonge le prince
Dès les ſouffrir : mais quoi ! les mal-vivants
Seront toujours. Renaud dit à ces gens,
Que volontiers. Une lieue étant faite,
Eux diſcourant, pour tromper le chemin,
De choſe & d'autre, ils tomberent enfin
Sur ce qu'on dit de la vertu ſecrette
De certains mots : caracteres, brevets,
Dont les aucuns ont de très-bons effets :
Comme de faire aux inſectes la guerre,
Charmer les loups, conjurer le tonnerre,
Ainſi du reſte : où ſans pact ni demi,
[De quoi l'on ſoit pour le moins averti]
L'on ſe guérit, l'on guérit ſa monture,
Soit du farcin, ſoit de la mémarchure ;
L'on fait ſouvent ce qu'un bon médecin
Ne ſauroit faire avec tout ſon latin.

Ces ſurvenants, de mainte expérience,
Se vantoient tous, & Renaud, en ſilence,

Les écoutoit. Mais vous, ce lui dit-on,
Savez-vous point auſſi quelque oraiſon ?
De tels ſecrets, dit-il, je ne me pique ;
Comme homme ſimple & qui vit à l'antique :
Bien vous dirai, qu'en allant par chemin,
J'ai certains mots que je dis au matin,
Deſſous le nom d'Oraiſon ou d'antienne
De ſaint Julien, afin qu'il ne m'avienne
De mal gîter ; & j'ai même éprouvé
Qu'en y manquant, cela m'eſt arrivé.
J'y manque peu, c'eſt un mal que j'évite
Par deſſus tous, & que je crains autant.
Et ce matin, Monſieur, l'avez-vous dite ?
Lui repartit l'un des trois, en riant.
Oui, dit Renaud. Or bien, repliqua l'autre,
Gageons un peu quel ſera le meilleur,
Pour ce jourd'hui, de mon gîte ou du vôtre.
Il faiſoit lors un froid plein de rigueur ;
La nuit, de plus, étoit fort approchante,
Et la couchée encore aſſez diſtante.
Renaud reprit : Peut-être, ainſi que moi,
Vous ſervez-vous de ces mots en voyage ?
Point, lui dit l'autre, & vous jure ma foi,
Qu'invoquer ſaints n'eſt pas trop mon uſage ;
Mais ſi je perds, je le pratiquerai.
En ce cas-là, volontiers gagerai,
Reprit Renaud, & j'y mettrois ma vie,
Pourvu qu'alliez en quelque hôtellerie ;
Car je n'ai là nulle maiſon d'ami.

Nous mettrons donc cette clauſe au pari,
Pourſuivit-il, ſi l'avez agréable :
C'eſt la raiſon. L'autre lui répondit :
J'en ſuis d'accord, & gage votre habit,
Votre cheval, la bourſe au préalable,
Sûr de gagner, comme vous allez voir.
Renaud, dès-lors, put bien s'appercevoir
Que ſon cheval avoit changé d'étable ;
Mais quel remede ? En côtoyant un bois,
Le parieur ayant changé de voix :
Çà, deſcendez, dit-il, mon gentilhomme ;
Votre Oraiſon vous ſera bon beſoin :
Château-Guillaume eſt encore un peu loin.
Fallut deſcendre. Ils lui prirent en ſomme
Chapeau, caſaque, habit, bourſe & cheval,
Bottes auſſi. Vous n'aurez tant de mal
D'aller à pied, lui dirent les perfides.
Puis de chemin, ſans qu'ils priſſent de guides,
Changeant tous trois, ils furent auſſi-tôt
Perdus de vue ; & le pauvre Renaud,
En caleçon, en chauſſes, en chemiſe,
Mouillé, fangeux, ayant au nez la biſe,
Va tout dolent, & craint, avec raiſon,
Qu'il n'ait, ce coup, malgré ſon oraiſon,
Très-mauvais gîte, hormis qu'en ſa valiſe
Il eſpéroit : car il eſt à noter
Qu'un ſien valet, contraint de s'arrêter,
Pour faire mettre un fer à ſa monture,
Devoit le joindre. Or, il ne le fit pas ;

Et ce fut là le pis de l'aventure.
Le drôle ayant vu de loin tout le cas,
[Comme valets ſouvent ne valent gueres]
Prend à côté, pourvoit à ſes affaires,
Laiſſe ſon maître, à travers champs s'enfuit,
Donne des deux, gagne, devant la nuit,
Château-Guillaume, & dans l'hôtellerie
La plus fameuſe, enfin la mieux fournie,
Attend Renaud près d'un foyer ardent,
Et fait tirer du meilleur cependant.
Son maître étoit juſqu'au cou dans les boues;
Pour en ſortir avoit fort à tirer.
Il acheva de ſe déſeſpérer,
Lorſque la neige, en lui donnant aux joues,
Vint à flocons, & le vent qui ſouffloit.
Au prix du mal que le pauvre homme avoit,
Gens que l'on pend ſont ſur des lits de roſes.
Le ſort ſe plaît à diſpenſer les choſes
De la façon; c'eſt tout mal ou tout bien.
Dans ſes faveurs, il n'a point de meſures;
Dans ſon courroux, de même il n'omet rien
Pour nous matter: témoin les aventures
Qu'eut, cette nuit, Renaud, qui n'arriva
Qu'une heure après qu'on eut fermé la porte:
Du pied du mur, enfin, il s'approcha;
Dire comment, je n'en fais pas la ſorte.
Son bon deſtin, par un très-grand haſard,
Lui fit trouver une petite avance
Qu'avoit un toit, & ce toit faiſoit part

D'une maiſon voiſine du rempart.
Renaud, ravi de ce peu d'allégeance,
Se met deſſous. Un bonheur, comme on dit,
Ne vient point ſeul. Quatre ou cinq brins de paille
Se rencontrant, Renaud les étendit.
Dieu ſoit loué, dit-il, voilà mon lit.
Pendant cela, le mauvais temps l'aſſaille
De toutes parts: il n'en peut preſque plus.
Tranſi de froid, immobile & perclus,
Au déſeſpoir bientôt il s'abandonne,
Claque des dents, ſe plaint, tremble & friſſonne,
Si hautement, que quelqu'un l'entendit.
Ce quelqu'un-là c'étoit une ſervante;
Et ſa maîtreſſe une veuve galante,
Qui demeuroit au logis que j'ai dit,
Pleine d'appas, jeune & de bonne grace.
Certain marquis, gouverneur de la place,
L'entretenoit; &, de peur d'être vu,
Troublé, diſtrait, enfin interrompu
Dans ſon commerce, au logis de la dame,
Il ſe rendoit ſouvent chez cette femme,
Par une porte aboutiſſante aux champs;
Alloit, venoit, ſans que ceux de la ville
En ſûſſent rien, non pas même ſes gens.
Je m'en étonne, & tout plaiſir tranquille
N'eſt, d'ordinaire, un plaiſir de marquis:
Plus il eſt ſu, plus il leur ſemble exquis.
Or, il avint que la même ſoirée
Où notre Job, ſur la paille étendu,

Tenoit déjà ſa fin toute aſſurée,
Monſieur étoit de madame attendu,
Le ſouper prêt, la chambre bien parée,
Bons reſtaurants, champignons & ragoûts,
Bains & parfums, matelas blancs & mous,
Vin du coucher, toute l'artillerie
De Cupidon, non pas le langoureux,
Mais celui-là qui n'a fait en ſa vie
Que de bons tours, le patron des heureux,
Des jouiſſants. Étant donc la donzelle
Prête à bien faire, avint que le marquis
Ne put venir : elle en reçut l'avis
Par un ſien page, & de cela la belle
Se conſola : tel étoit leur marché.
Renaud y gagne : il ne fut écouté
Plus d'un moment, que, pleine de bonté,
Cette ſervante, & confite en tendreſſe,
Par aventure, autant que ſa maîtreſſe,
Dit à la veuve : Un pauvre ſouffreteux
Se plaint là-bas ; le froid eſt rigoureux.
Il peut mourir. Vous plaît-il pas, Madame,
Qu'en quelque coin l'on le mette à couvert ?
Oui, je le veux, répondit cette femme.
Ce galetas, qui de rien ne nous ſert,
Lui viendra bien : deſſus quelque couchette
Vous lui mettrez un peu de paille nette ;
Et là-dedans il faudra l'enfermer ;
De nos reliefs vous le ferez ſouper
Auparavant, puis l'enverrez coucher.

Sant cet arrêt, c'étoit fait de la vie
Du bon Renaud. On ouvre, il remercie,
Dit qu'on l'avoit retiré du tombeau,
Conte ſon cas, reprend force & courage.
Il étoit grand, bien fait, beau perſonnage,
Ne ſembloit même homme en amour nouveau,
Quoiqu'il fut jeune. Au reſte, il avoit honte
De ſa miſere & de ſa nudité:
L'Amour eſt nud, mais il n'eſt pas crotté.
Renaud dedans, la chambriere monte,
Et va conter le tout de point en point.
La dame dit: Regardez ſi j'ai point
Quelque habit d'homme encor dans mon armoire;
Car feu monſieur en doit avoir laiſſé.
Vous en avez, j'en ai bonne mémoire,
Dit la ſervante. Elle eut bientôt trouvé
Le vrai batot. Pour plus d'honnêteté,
La dame ayant appris la qualité
De Renaud d'Aſt, [car il s'étoit nommé]
Dit qu'on le mît au bain chauffé pour elle:
Cela fut fait; il ne ſe fit prier.
On le parfume avant que l'habiller.
Il monte en haut, & fait à la donzelle
Son compliment, comme homme bien appris.
On ſert enfin le ſouper du marquis.
Renaud mangea tout ainſi qu'un autre homme,
Même un peu mieux, la chronique le dit:
On peut, à moins, gagner de l'appétit.
Quant à la veuve, elle ne fit en ſomme

Que regarder, témoignant ſon deſir,
Soit que déjà l'attente du plaiſir
L'eût diſpoſée, ou ſoit par ſympathie,
Ou que la mine, ou bien le procédé
De Renaud d'Aſt euſſent ſon cœur touché.
De tous côtés ſe trouvant aſſaillie,
Elle ſe rend aux ſemonces d'amour.
Quand je ferai, diſoit-elle, ce tour,
Qui l'ira dire? Il n'y va rien du nôtre,
Si le marquis eſt quelque peu trompé,
Il le mérite, & doit l'avoir gagné,
Ou gagnera; car c'eſt un bon apôtre.
Homme pour homme, &, péché pour péché,
Autant me vaut celui-ci que cet autre.

Renaud n'étoit ſi neuf qu'il ne vît bien
Que l'Oraiſon de monſieur ſaint Julien
Feroit effet, & qu'il auroit bon gîte.
Lui, hors de table, on deſſert au plus vîte,
Les voilà ſeuls, & pour le faire court,
En beau début. La dame s'étoit miſe
En un habit à donner de l'amour.
La négligence, à mon gré, ſi requiſe,
Pour cette fois, fut ſa dame d'atour.
Point de clinquant, jupe ſimple & modeſte,
Ajuſtement moins ſuperbe que leſte;
Un mouchoir noir, de deux grands doigts trop court;
Sous ce mouchoir ne ſais quoi fait au tour:
Par-là Renaud s'imagina le reſte.

Mot n'en dirai ; mais je n'omettrai point,
Qu'elle étoit jeune, agréable & touchante,
Blanche ſur-tout, & de taille avenante ;
Trop ni trop peu de chair & d'embonpoint.
A cet objet, qui n'eût eu l'ame émue ?
Qui n'eût aimé ? Qui n'eût eu des deſirs ?
Un philoſophe, un marbre, une ſtatue,
Auroient ſenti, comme nous, ces plaiſirs.
Elle commence à parler la premiere,
Et fait ſi bien que Renaud s'enhardit.
Il ne ſavoit comme entrer en matiere,
Mais, pour l'aider, la marchande lui dit :
Vous rappellez en moi la ſouvenance
D'un qui s'eſt vu mon unique ſouci :
Plus je vous vois, plus je crois voir auſſi
L'air & le port, les yeux, la remembrance
De mon époux : que Dieu lui faſſe paix !
Voilà ſa bouche, & voilà tous ſes traits.
Renaud reprit : Ce m'eſt beaucoup de gloire,
Mais vous, Madame, à qui reſſemblez-vous ?
A nul objet, & je n'ai point mémoire
D'en avoir vu qui m'ait ſemblé ſi doux.
Nulle beauté n'approche de la vôtre.
Or, me voici d'un mal chu dans un autre :
Je tranſiſſois, je brûle maintenant.
Lequel vaut mieux ? La belle l'arrêtant,
S'humilia pour être contredite.
C'eſt une adreſſe, à mon ſens, non petite.
Renaud pourſuit, louant, par le menu,

Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il n'a point vu,
Et qu'il verroit volontiers, ſi la belle,
Plus que de droit, ne ſe montroit cruelle.

Pour vous louer comme vous méritez,
Ajouta-t-il, & marquer les beautés
Dont j'ai la vue, avec le cœur, frappée,
[Car près de vous l'un & l'autre s'enfuit]
Il faut un ſiecle, & je n'ai qu'une nuit,
Qui pourroit être encor mieux occupée.
Elle ſourit : il n'en fallut pas plus,
Renaud laiſſa les diſcours ſuperflus.
Le temps eſt cher en amour comme en guerre.
Homme mortel ne s'eſt vu, ſur la terre,
De plus heureux ; car nul point n'y manquoit.
On réſiſta tout autant qu'il falloit,
Ni plus, ni moins, ainſi que chaque belle
Sait pratiquer, pucelle ou non pucelle.
Au demeurant, je n'ai pas entrepris
De raconter tout ce qu'il obtint d'elle :
Menu détail, baiſers donnés & pris,
La petite oie ; enfin, ce qu'on appelle,
En bon François, les préludes d'amour ;
Car l'un & l'autre y ſavoient plus d'un tour.
Au ſouvenir de l'état miſérable
Où s'étoit vu le pauvre voyageur,
On lui faiſoit toujours quelque faveur :
Voilà, diſoit la veuve charitable,
Pour le chemin, voici pour les brigands ;

Puis, pour la peur ; puis, pour le mauvais tem
Tant que le tout, piece à piece, s'efface.
Qui ne voudroit ſe racquitter ainſi ?
Concluſion, que Renaud, ſur la place,
Obtint le don d'amoureuſe merci.
Les doux propos recommencent enſuite ;
Puis, les baiſers, & puis, la noix confite.
On ſe coucha. La dame ne voulant
Qu'il s'allât mettre au lit de ſa ſervante ;
Le mit au ſien : ce fut fait prudemment,
En femme ſage, en perſonne galante.
Je n'ai pas ſu ce qu'étant dans le lit
Ils avoient fait ; mais comme, avec l'habit,
On met à part certain reſte de honte,
Apparemment le meilleur de ce conte
Entre deux draps pour Renaud ſe paſſa.
Là, plus à plein, il ſe récompenſa
Du mal ſouffert, de la perte arrivée.
De quoi s'étant la veuve bien trouvée,
Il fut prié de la venir revoir,
Mais en ſecret ; car il falloit pourvoir
Au gouverneur. La belle, non contente
De ces faveurs, étala ſon argent.
Renaud n'en prit qu'une ſomme baſtante
Pour regagner ſon logis promptement.
Il s'en va droit à cette hôtellerie
Où ſon valet étoit encore au lit.
Renaud le roſſe, & puis change d'habit,
Ayant trouvé ſa valiſe garnie.

Pour le combler, ſon bon deſtin voulut
Qu'on attrapât les quidams ce jour même.
Incontinent chez le juge il courut.
Il faut uſer de diligence extrême
En pareil cas ; car le greffe tient bon,
Quand une fois il eſt ſaiſi des choſes :
C'eſt proprement la caverne au lion :
Rien n'en revient : là, les mains ne ſont cloſes
Pour recevoir ; mais, pour rendre, trop bien :
Fin celui-là qui n'y laiſſe du ſien.

Le procès fait, une belle potence,
A trois côtés, fut miſe en plein marché :
L'un des quidams harangua l'aſſiſtance
Au nom de tous, & le trio branché
Mourut contrit, & fort bien confeſſé.

Après cela, doutez de la puiſſance
Des Oraiſons. Ces gens gais & joyeux
Sont ſur le point de partir leur chevance ;
Lorſqu'on les vient prier d'une autre danſe.
En contr'échange, un pauvre malheureux
S'en va périr, ſelon toute apparence,
Quand, ſous la main, lui tombe une beauté,
Dont un prélat ſe ſeroit contenté.
Il recouvra ſon argent, ſon bagage,
Et ſon cheval, & tout ſon équipage
Et, grace à Dieu & monſieur ſaint Julien,
Eut une nuit qui ne lui coûta rien.

LE VILLAGEOIS QUI CHERCHE SON VEAU,

Conte tiré des Cent Nouvelles nouvelles.

Un Villageois ayant perdu son Veau,
L'alla chercher dans la forêt prochaine.
Il se plaça sur l'arbre le plus beau,
Pour mieux entendre, & pour voir dans la plaine.
Vient une dame avec un jouvenceau.
Le lieu leur plaît, l'eau leur vient à la bouche
Et le galant, qui sur l'herbe la couche,
Crie, en voyant je ne sais quels appas:
O dieux! Que vois-je, & que ne vois-je pas?
Sans dire quoi, car c'étoient lettres closes.
Lors, le manant les arrêtant tout coi:
Homme de bien, qui voyez tant de choses,
Voyez-vous point mon Veau? Dites-le moi.

A moins qu'ils fuſſent d'un amant.
Cela faiſoit que le bon ſire
Ne ſavoit tantôt plus qu'y dire;
Eût voulu ſouvent être mort.
Il eut pourtant, dans ſon martyre,
Quelques moments de reconfort;
L'hiſtoire en eſt très-véritable.
Une nuit, qu'ayant tenu table,
Et bu force bon vin nouveau,
Carvel ronfloit près de Babeau,
Il lui fut avis que le diable
Lui mettoit au doigt un anneau;
Qu'il lui diſoit: Je ſais la peine
Qui te tourmente & qui te gêne;
Carvel, j'ai pitié de ton cas:
Tiens cette bague, & ne la lâches;
Car, tandis qu'au doigt tu l'auras,
Ce que tu crains point ne feras,
Point ne feras, ſans que le ſaches.
Trop ne puis vous remercier,
Dit Carvel; la faveur eſt grande:
Monſieur Satan, Dieu vous le rende;
Grand merci, Monſieur l'aumônier.
Là deſſus achevant ſon ſomme,
Et les yeux encore aggravés,
Il ſe trouva que le bon homme
Avoit le doigt où vous ſavez.

L'HERMITE,

L'HERMITE,

NOUVELLE TIRÉE DE BOCACE.

Dame Vénus & dame Hypocriſie
Font, quelquefois, enſemble de bons coups;
Tout homme eſt homme, & les moines ſur tous:
Ce que j'en dis, ce n'eſt point par envie.
Avez-vous ſœur, fille, ou femme jolie?
Gardez le froc; c'eſt un maître gonin:
Vous en tenez, s'il tombe ſous ſa main
Belle qui ſoit quelque peu ſimple & neuve.
Pour vous montrer que je ne parle en vain,
Liſez ceci: je ne veux autre preuve.

Un jeune Hermite étoit tenu pour ſaint;
On lui gardoit place dans la légende.
L'homme de Dieu d'une corde étoit ceint,
Pleine de nœuds; mais ſous ſa houpelande
Logeoit le cœur d'un dangereux paillard.
Un chapelet pendoit à ſa ceinture,
Long d'une braſſe, & gros outre meſure;
Une clochette étoit de l'autre part.
Au demeurant, il faiſoit le cafard,
Se renfermoit, voyant une femelle,
Dedans ſa coque; il baiſſoit la prunelle:
Vous n'auriez dit qu'il eût mangé le lard.

Un bourg étoit dedans ſon voiſinage,
Et dans ce bourg une veuve fort ſage,
Qui demeuroit tout à l'extrémité.
Elle n'avoit pour tout bien qu'une fille,
Jeune, ingénue, agréable & gentille,
Pucelle encor; mais, à la vérité,
Moins par vertu que par ſimplicité;
Peu d'entregent, beaucoup d'honnêteté;
D'autre dot point; d'amants pas davantage.
Du temps d'Adam, qu'on naiſſoit tout vêtu,
Je penſe bien que la belle en eût eu;
Car avec rien on montoit un ménage.
Il ne falloit matelas ni linceul;
Même le lit n'étoit pas néceſſaire.
Ce temps n'eſt plus; Hymen, qui marchoit ſeul,
Mene, à préſent, à ſa ſuite un notaire.

L'anachorete, en quêtant par le bourg,
Vit cette fille, & dit ſous ſon capuce:
Voici de quoi; ſi tu ſais quelque tour
Il te le faut employer, frere Luce.
Pas n'y manqua: voici comme il s'y prit:
Elle logeoit, comme j'ai déjà dit,
Tout près des champs, dans une maiſonnette;
Dont la cloiſon par notre anachorete
Étant percée aiſément & ſans bruit,
Le compagnon, par une belle nuit,
Belle? non pas; le vent & la tempête
Favoriſoient le deſſein du galant.

Une nuit donc, dans le pertuis mettant
Un long cornet, tout du haut de ſa tête
Il leur cria : Femmes, écoutez-moi.
A cette voix, toutes pleines d'effroi,
Se blotiſſant, l'une & l'autre eſt en tranſe.
Il continue, & corne à toute outrance :
Réveillez-vous, créatures de Dieu,
Toi, femme veuve, & toi, fille pucelle :
Allez trouver mon ſerviteur fidelle
L'hermite Luce, & partez de ce lieu
Demain matin, ſans le dire à perſonne ;
Car c'eſt ainſi que le ciel vous l'ordonne.
Ne craignez point ; je conduirai vos pas ;
Luce eſt benin. Toi, veuve, tu feras
Que de ta fille il ait la compagnie ;
Car d'eux doit naître un pape, dont la vie
Réformera tout le peuple chrétien.
La choſe fut tellement prononcée,
Que dans le lit l'une & l'autre enfoncée,
Ne laiſſa pas de l'entendre fort bien.
La peur les tint un quart-d'heure en ſilence.
La fille, enfin, met le nez hors des draps,
Et puis tirant ſa mere par le bras,
Lui dit, d'un ton tout rempli d'innocence :
Mon Dieu ! maman, y faudra-t-il aller ?
Ma compagnie ? Hélas ! qu'en veut-il faire ?
Je ne ſais pas comment il faut parler :
Ma couſine Anne eſt bien mieux ſon affaire ;
Et retiendroit bien mieux tous ſes ſermons,

Sotte, tais-toi, lui répartit la mere;
C'eſt bien cela: va, va, pour ces leçons
Il n'eſt beſoin de tout l'eſprit du monde:
Dès la premiere, ou bien dès la ſeconde,
Ta couſine Anne en ſaura moins que toi.
Oui? dit la fille: hé! mon Dieu! menez-moi.
Partons, bientôt nous reviendrons au gîte.
Tout doux, reprit la mere en ſouriant;
Il ne faut pas que nous allions ſi vîte;
Car que ſait-on? Le diable eſt bien méchant,
Et bien trompeur: ſi c'étoit lui, ma fille,
Qui fût venu pour nous tendre des laqs?
As-tu pris garde? Il parloit d'un ton cas,
Comme je crois que parle la famille
De Lucifer. Le fait mérite bien
Que, ſans courir, ni précipiter rien,
Nous nous gardions de nous laiſſer ſurprendre:
Si la frayeur t'avoit fait mal entendre?
Pour moi, j'avois l'eſprit tout éperdu.
Non, non, maman, j'ai fort bien entendu,
Dit la fillette. Or bien, reprit la mere,
Puiſqu'ainſi va, mettons-nous en priere.

Le lendemain, tout le jour ſe paſſa
A raiſonner, & par-ci, & par-là,
Sur cette voix & ſur cette rencontre.
La nuit venue, arrive le corneur:
Il leur cria, d'un ton à faire peur:
Femme incrédule, & qui vas à l'encontre

Des volontés de Dieu, ton créateur ;
Ne tarde plus, va-t-en trouver l'Hermite ;
Ou tu mourras. La fillette reprit :
Hé bien, maman, l'avois-je pas bien dit ?
Mon Dieu ! partons : allons rendre viſite
A l'homme ſaint. Je crains tant votre mort,
Que j'y courrois, & tout de mon plus fort,
S'il le falloit. Allons donc, dit la mere.
La belle mit ſon corſet des bons jours,
Son demi-ceint, ſes pendants de velours,
Sans ſe douter de ce qu'elle alloit faire ;
Jeune fillette a toujours ſoin de plaire.
Notre cagot s'étoit mis aux aguets,
Et par un trou, qu'il avoit fait exprès
A ſa cellule, il vouloit que ces femmes
Le puſſent voir, comme un brave ſoldat,
Le fouet en main, toujours en un état
De pénitence, & de tirer des flammes
Quelque défunt puni pour ſes méfaits ;
Faiſant ſi bien, en frappant tout auprès,
Qu'on crût ouïr cinquante diſciplines.
Il n'ouvrit pas à nos deux pélerines
Du premier coup ; &, pendant un moment,
Chacune put l'entrevoir s'eſcrimant
Du ſaint outil. Enfin, la porte s'ouvre,
Mais ce ne fut d'un bon *miſéréré*.
Le papelard contrefait l'étonné.
Tout en tremblant, la veuve lui découvre,
Non ſans rougir, le cas comme il étoit.

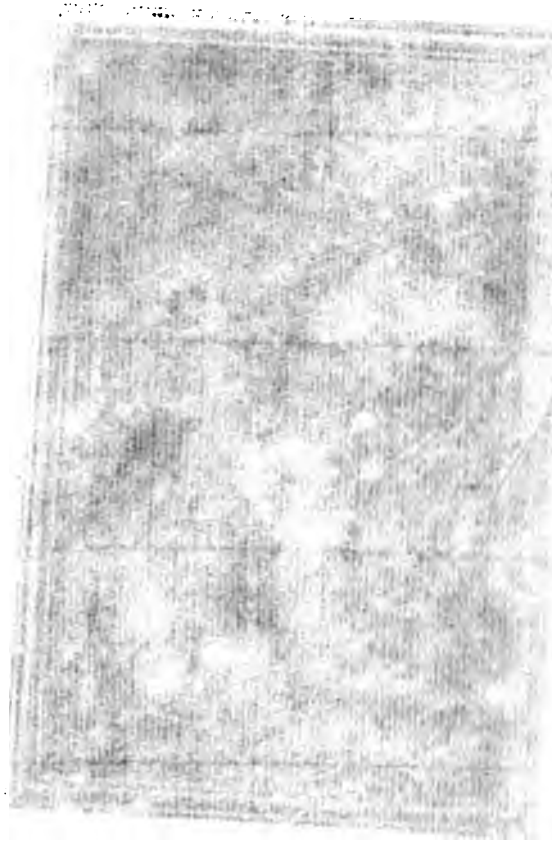
A ſix pas d'eux, la fillette attendoit
Le réſultat, qui fut que notre Hermite
Les renvoya, fit le bon hypocrite.
Je crains, dit-il, les ruſes du malin:
Diſpenſez-moi: le ſexe féminin
Ne doit avoir en ma cellule entrée.
Jamais de moi ſaint Pere ne naîtra.
La veuve dit, toute déconfortée:
Jamais de vous! Hé pourquoi ne fera?
Elle ne put en tirer autre choſe.
En s'en allant, la fillette diſoit:
Hélas! maman, nos péchés en ſont cauſe.
La nuit revient, & l'une & l'autre étoit
Au premier ſomme, alors que l'hypocrite
Et ſon cornet ſont bruire la maiſon.
Il leur cria, toujours du même ton:
Retournez voir Luce le ſaint Hermite;
Je l'ai changé, retournez dès demain.
Les voilà donc, derechef, en chemin.
Pour ne tirer plus en long cette hiſtoire,
Il les reçut. La mere s'en alla,
Seule s'entend, la fille demeura.
Tout doucement il vous l'apprivoiſa:
Lui prit, d'abord, ſon joli bras d'ivoire;
Puis s'approcha; puis en vint au baiſer;
Puis aux beautés que l'on cache à la vue;
Puis le galant vous la mit toute nue,
Comme s'il eût voulu la baptiſer.

O papelards, qu'on ſe trompe à vos mines!
Tant lui donna du retour de matines,
Que maux de cœur viennent premiérement,
Et maux de cœur, chaſſés, Dieu ſait comment!
En fin finale, une certaine enflure
La contraignit d'allonger ſa ceinture,
Mais en cachette, & ſans en avertir
Le forge-pape, encore moins la mere.
Elle craignoit qu'on ne la fit partir:
Le jeu d'amour commençoit à lui plaire.
Vous me direz: D'où lui vint tant d'eſprit?
D'où? De ce jeu, c'eſt l'arbre de ſcience.
Sept mois entiers la galante attendit;
Elle allégua ſon peu d'expérience.

Dès que la mere eut indice certain
De ſa groſſeſſe, elle lui fit, ſoudain,
Trouſſer bagage, & remercier l'hôte.
Lui, de ſa part, rendit grace au Seigneur,
Qui ſoulageoit ſon pauvre ſerviteur.
Puis, au départ, il leur dit que, ſans faute,
Moyennant Dieu, l'enfant viendroit à bien.
Gardez pourtant, Dame, de faire rien
Qui puiſſe nuire à votre géniture.
Ayez grand ſoin de cette créature;
Car tout bonheur vous en arrivera.
Vous régnerez, ſerez la ſignora,
Ferez monter aux grandeurs tous les vôtres;
Princes les uns, & grands ſeigneurs les autres;

Vos couſins, ducs; cardinaux, vos neveux:
Places, châteaux, tant pour vous que pour eux,
Ne manqueront en aucune maniere,
Non plus que l'eau qui coule en la riviere.
Leur ayant fait cette prédiction,
Il leur donna ſa bénédiction.

La ſignora, de retour chez ſa mere,
S'entretenoit, jour & nuit, du ſaint pere;
Préparoit tout, lui faiſoit des béguins;
Au demeurant, prenoit, tous les matins,
La couple d'œufs, attendoit en lieſſe
Ce qui viendroit d'une telle groſſeſſe.
Mais ce qui vint détruiſit les châteaux,
Fit avorter les mîtres, les chapeaux,
Et les grandeurs de toute la famille.
La ſignora mit au monde une fille.



MAZET

DE LAMPORECHIO,

NOUVELLE TIRÉE DE BOCACE.

Le voile n'eſt le rempart le plus sûr
Contre l'amour, ni le moins acceſſible :
Un bon mari, mieux que grille ni mur,
Y pourvoira, ſi pourvoir eſt poſſible.
C'eſt, à mon ſens, une erreur trop viſible
A des parents, pour ne dire autrement,
De préſumer, après qu'une perſonne,
Bon gré malgré, s'eſt miſe en un couvent,
Que Dieu prendra ce qu'ainſi l'on lui donne.
Abus, abus; je tiens que le malin
N'a revenu plus clair & plus certain
[Sauf, toutefois, l'aſſiſtance divine].
Encore un coup, ne faut qu'on s'imagine
Que d'être pure & nette de péché,
Soit privilege à la guimpe attaché.
Nenni dà, non; je prétends qu'au contraire,
Filles du monde ont toujours plus de peur
Que l'on ne donne atteinte à leur honneur;
La raiſon eſt, qu'elles en ont affaire.
Moins d'ennemis attaquent leur pudeur.
Les autres n'ont pour un ſeul adverſaire;
Tentation, fille d'oiſiveté,

Ne manque pas d'agir de ſon côté :
Puis le deſir, enfant de la contrainte.
Ma fille eſt nonne ; ergò, c'eſt une ſainte :
Mal raiſonné. Des quatre parts les trois
En ont regret, & ſe mordent les doigts,
Font ſouvent pis ; au moins l'ai-je ouï dire :
Car, pour ce point, je parle ſans ſavoir.
Bocace en fait certain conte pour rire,
Que j'ai rimé, comme vous allez voir.

Un bon vieillard en un couvent de filles
Autrefois fut, labouroit le jardin.
Elles étoient toutes aſſez gentilles,
Et volontiers jaſoient dès le matin.
Tant ne ſongeoient au ſervice divin,
Qu'à ſoi montrer ès parloirs aguimpées,
Bien blanchement, comme droites poupées,
Prête chacune à tenir coup aux gens ;
Et n'étoit bruit qu'il ſe trouvât léans
Fille qui n'eût de quoi rendre le change,
Se renvoyant l'une à l'autre l'éteuf.
Huit ſœurs étoient, & l'abbeſſe ſont neuf,
Si mal d'accord que c'étoit choſe étrange.
De la beauté la plupart en avoient ;
De la jeuneſſe elles en avoient toutes.
En cettui lieu beaux peres fréquentoient,
Comme on peut croire, & tant bien ſupputoient
Qu'ils ne manquoient à tomber ſur leurs routes.

Le bon vieillard, jardinier deſſus dit,
Près de ces ſœurs perdoit preſque l'eſprit:
A leur caprice il ne pouvoit ſuffire.
Toutes vouloient au vieillard commander;
Dont ne pouvant entr'elles s'accorder,
Il ſouffroit plus que l'on ne ſauroit dire.

Force lui fut de quitter la maiſon;
Il en ſortit de la même façon
Qu'étoit entré là-dedans le pauvre homme;
Sans croix ne pile, & n'ayant rien en ſomme
Qu'un vieil habit. Certain jeune garçon,
De Lamporech, ſi j'ai bonne mémoire,
Dit au vieillard, un beau jour, après boire,
Et raiſonnant ſur le fait des nonnains,
Qu'il paſſeroit bien volontiers ſa vie
Près de ces ſœurs; & qu'il avoit envie
De leur offrir ſon travail & ſes mains,
Sans demander récompenſe ni gages.
Le compagnon ne viſoit à l'argent;
Trop bien croyoit, ces ſœurs étant peu ſages,
Qu'il en pourroit croquer une en paſſant,
Et puis une autre, & puis toute la troupe.
Nuto lui dit [c'eſt le nom du vieillard]:
Crois-moi, Mazet, mets-toi quelque autre part.
J'aimerois mieux être ſans pain, ni ſoupe,
Que d'employer en ce lieu mon travail.
Les nonnes ſont un étrange bétail:
Qui n'a tâté de cette marchandiſe,

Ne ſait encor ce que c'eſt que tourment.
Je te le dis, laiſſe-là ce couvent;
Car d'eſpérer les ſervir à leur guiſe,
C'eſt un abus; l'une voudra du mou;
L'autre, du dur; parquoi je te tiens fou,
D'autant plus fou, que ces filles ſont ſottes;
Tu n'auras pas œuvre faite, entre nous;
L'une voudra que tu plantes des choux,
L'autre voudra que ce ſoient des carottes.
Mazet reprit: Ce n'eſt pas là le point.
Vois-tu, Nuto, je ne ſuis qu'une bête;
Mais dans ce lieu tu ne me verras point
Un mois entier, ſans qu'on m'y faſſe fête.
La raiſon eſt, que je n'ai que vingt ans;
Et, comme toi, je n'ai pas fait mon temps.
Je leur ſuis propre, & ne demande en ſomme
Que d'être admis. Alors, dit le bon homme,
Au factotum tu n'as qu'à t'adreſſer;
Allons-nous-en, de ce pas, lui parler.
Allons, dit l'autre. Il me vient une choſe
Dedans l'eſprit. Je ferai le muet
Et l'idiot. Je penſe qu'en effet,
Reprit Nuto, cela peut être cauſe
Que le pater avec le factotum
N'auront de toi ni crainte, ni ſoupçon.
La choſe alla comme ils l'avoient prévue.
Voilà Mazet, à qui, pour bien-venue,
L'on fait bêcher la moitié du jardin.
Il contrefait le ſot & le badin,

Et cependant laboure comme un ſire.
Autour de lui les nonnes alloient rire.

Un certain jour, le compagnon dormant,
Ou bien feignant de dormir, il n'importe,
Bocace dit qu'il en faiſoit ſemblant,
Deux des nonnains le voyant de la ſorte,
Seul au jardin; car, ſur le haut du jour,
Nulle des ſœurs ne faiſoit long ſéjour
Hors le logis; le tout, crainte du hâle:
De ces deux donc, l'une approchant Mazet,
Dit à ſa ſœur: Dedans ce cabinet
Menons ce ſot. Mazet étoit beau mâle,
Et la galante à le conſidérer
Avoit pris goût; pourquoi, ſans différer,
Amour lui fit propoſer cette affaire.
L'autre reprit: Là-dedans? Hé! quoi faire?
Quoi? dit la ſœur, je ne ſais, l'on verra;
Ce que l'on fait alors qu'on en eſt là:
Ne dit-on pas qu'il ſe fait quelque choſe?
Jeſus! reprit l'autre ſœur, ſe ſignant,
Que dis-tu là? Notre regle défend
De tels penſers. S'il nous fait un enfant?
Si l'on nous voit? Tu t'en vas être cauſe
De quelque mal. On ne nous verra point,
Dit la premiere; & quant à l'autre point,
C'eſt s'alarmer avant que le coup vienne.
Uſons du temps, ſans nous tant mettre en peine,
Et ſans prévoir les choſes de ſi loin.

Nul n'eſt ici, nous avons tout à point;
L'heure, & le lieu ſi touffu, que la vue
N'y peut paſſer; & puis, ſur l'avenue,
Je ſuis d'avis qu'une faſſe le guet,
Tandis que l'autre étant avec Mazet,
A ſon bel aiſe aura lieu de s'inſtruire:
Il eſt muet, & n'en pourra rien dire.
Soit fait, dit l'autre: il faut à ton deſir
Acquieſcer, & te faire plaiſir.
Je paſſerai, ſi tu veux, la premiere,
Pour t'obliger; au moins, à ton loiſir,
Tu t'ébattras, puis après, de maniere
Qu'il ne ſera beſoin d'y retourner.
Ce que j'en dis, n'eſt que pour t'obliger.
Je le vois bien, dit l'autre plus ſincere:
Tu ne voudrois, ſans cela, commencer,
Aſſurément; & tu ſerois honteuſe.
Tant y reſta cette ſœur ſcrupuleuſe,
Qu'à la fin, l'autre allant la dégager,
De faction la fut faire changer.

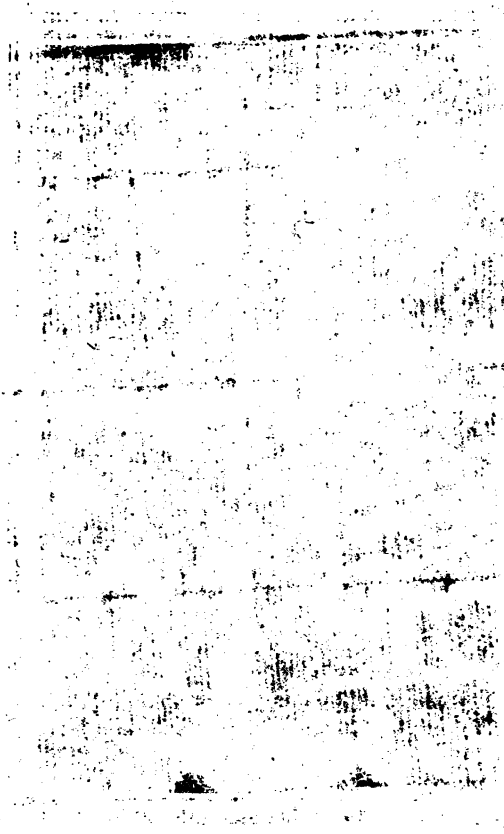
Notre muet fait nouvelle partie;
Il s'en tira non ſi gaillardement:
Cette ſœur fut beaucoup plus mal lottie:
Le pauvre gars acheva ſimplement
Trois fois le jeu, puis après il fit chaſſe.
Les deux nonnains n'oublierent la trace
Du cabinet, non plus que du jardin,
Il ne falloit leur montrer le chemin.

Mazet pourtant ſe ménagea de ſorte,
Qu'à ſœur Agnès, quelques jours enſuivant,
Il fit apprendre une ſemblable note,
En un preſſoir, tout au haut du couvent.
Sœur Angélique & ſœur Claude ſuivirent;
L'une, au dortoir; l'autre, dans un cellier:
Tant qu'à la fin, la cave & le grenier
Du fait des ſœurs maintes choſes apprirent.
Point n'en reſta, que le ſire Mazet
Ne régalât au moins mal qu'il pouvoit.
L'abbeſſe auſſi voulut entrer en danſe.
Elle eut ſon droit, double & triple pitance;
De quoi les ſœurs jeûnerent très-long-temps.
Mazet n'avoit faute de reſtaurants;
Mais reſtaurants ne ſont pas grande affaire
A tant d'emploi. Tant preſſerent le here,
Qu'avec l'abbeſſe, un jour, venant au choc,
J'ai toujours oui, ce dit-il, qu'un bon coq
N'en a que ſept; au moins qu'on ne me laiſſe
Toutes les neuf. Miracle! dit l'abbeſſe:
Venez, mes ſœurs, nos jeûnes ont tant fait,
Que Mazet parle. Alentour du muet,
Non plus muet, toutes huit accoururent;
Tinrent chapitre; &, ſur l'heure, conclurent;
Qu'à l'avenir Mazet ſeroit choyé,
Pour le plus ſûr; car qu'il fût renvoyé,
Cela rendroit la choſe manifeſte.
Le compagnon, bien nourri, bien payé,
Fit ce qu'il put; d'autres firent le reſte.

Il les engea de petits Mazillons,
Desquels on fit de petits moinillons ;
Ces moinillons devinrent bientôt peres,
Comme les sœurs devinrent bientôt meres ;
A leur regret, pleines d'humilité ;
Mais jamais nom ne fut mieux mérité.

LA MANDRAGORE

Il les engea de petits Mazillons ;
Deſquels on fit de petits moinillons ;
Ces moinillons devinrent bientôt peres ;
Comme les ſœurs devinrent bientôt meres ;
A leur regret, pleines d'humilité ;
Mais jamais nom ne fut mieux mérité.



LA MANDRAGORE,

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL.

Au préſent conte, on verra la ſottiſe
D'un Florentin. Il avoit femme priſe,
Honnête & ſage autant qu'il eſt beſoin,
Jeune, pourtant; du reſte, toute belle;
Et n'eût-on cru de jouiſſance telle,
Dans le pays, ni même encor plus loin.
Chacun l'aimoit, chacun la jugeoit digne
D'un autre époux; car, quant à celui-ci,
Qu'on appelloit Nicia Calfucci,
Ce fut un ſot, en ſon temps, très-inſigne.
Bien le montra, lorſque, bon gré malgré,
Il réſolut d'être pere appellé,
Crut qu'il feroit beaucoup pour ſa patrie,
S'il la pouvoit orner de Calfuccis.
Sainte, ni ſaint n'étoit en paradis,
Qui de ſes vœux n'eût la tête étourdie.
Tous ne ſavoient où mettre ſes préſents.
Il conſultoit matrônes, charlatans,
Diſeurs de mots, experts ſur cette affaire:
Le tout en vain; car il ne put tant faire
Que d'être pere. Il étoit butté là,
Quand un jeune homme, après avoir en France

Étudié, s'en revint à Florence,
Auſſi leurré qu'aucun de par de-là;
Propre, galant, cherchant par-tout fortune;
Bien fait de corps, bien voulu de chacune;
Il ſut, dans peu, la carte du pays,
Connut les bons & les méchants maris,
Et de quel bois ſe chauffoient leurs femelles;
Quels ſurveillants ils avoient mis près d'elles;
Les *ſi*, les *car*; enfin, tous les détours;
Comment gagner les confidents d'amours,
Et la nourrice, & le confeſſeur même,
Juſques au chien; tout y fait, quand on aime:
Tout tend aux fins, dont un ſeul iota
N'étant omis, d'abord le perſonnage
Jette ſon plomb ſur meſſer Nicia,
Pour lui donner l'ordre de cocuage.
Hardi deſſein! L'épouſe de léans,
A dire vrai, recevoit bien les gens;
Mais c'étoit tout: aucun de ſes amants
Ne s'en pouvoit promettre davantage.
Celui-ci ſeul, Callimaque nommé,
Dès qu'il parut, fut très-fort à ſon gré.
Le galant donc près de la fortereſſe
Aſſied ſon camp, vous inveſtit Lucrece,
Qui ne manqua de faire la tigreſſe,
A l'ordinaire, & l'envoya jouer.
Il ne ſavoit à quel ſaint ſe vouer,
Quand le mari, par ſa ſottiſe extrême,
Lui fit juger qu'il n'étoit ſtratagême,

Panneau n'étoit, tant étrange ſemblât,
Où le pauvre homme, à la fin, ne donnât
De tout ſon cœur, & ne s'en affublât.
L'amant & lui, comme étant gens d'étude,
Avoient entr'eux lié quelque habitude;
Car Nice étoit docteur en droit canon:
Mieux eût valu l'être en autre ſcience,
Et qu'il n'eût pris ſi grande confiance
En Callimaque. Un jour, au compagnon
Il ſe plaignit de ſe voir ſans lignée.
A qui la faute? Il étoit vert galant,
Lucrece jeune, & drue, & bien taillée.
Lorſque j'étois à Paris, dit l'amant,
Un curieux y paſſa, d'aventure:
Je l'allai voir; il m'apprit cent ſecrets:
Entr'autres, un pour avoir géniture;
Et n'étoit choſe, à ſon compte, plus ſûre.
Le grand Mogol l'avoit, avec ſuccès,
Depuis deux ans, éprouvé ſur ſa femme;
Mainte princeſſe & mainte & mainte dame
En avoient fait auſſi d'heureux eſſais.
Il diſoit vrai; j'en ai vu des effets.
Cette recette eſt une médecine
Faite du jus de certaine racine,
Ayant pour nom Mandragore; & ce jus,
Pris par la femme, opere beaucoup plus,
Que ne fit onc nulle ombre monacale
D'aucun couvent de jeunes freres plein.
Dans dix mois d'hui, je vous fais pere, enfin,

Sans demander un plus long intervalle :
Et touchez-là, dans dix mois, & devant,
Nous porterons au baptême l'enfant.
Dites-vous vrai, répartit Meſſer Nice ?
Vous me rendez un merveilleux office.
Vrai ? Je l'ai vu : faut-il répéter tant ?
Vous moquez-vous d'en douter ſeulement ?
Par votre foi, le Mogol eſt-il homme
Que l'on osât de la ſorte affronter ?
Ce curieux en toucha telle ſomme,
Qu'il n'eut ſujet de s'en mécontenter.
Nice reprit : Voilà choſe admirable,
Et qui doit être à Lucrece agréable.
Quand lui verrai-je un poupon ſur le ſein ?
Notre féal, vous ſerez le parrein ;
C'eſt la raiſon : dès-hui, je vous en prie.
Tout doux, reprit alors notre galant ;
Ne ſoyez pas ſi prompt, je vous ſupplie :
Vous allez vîte : il faut, auparavant,
Vous dire tout. Un mal eſt dans l'affaire ;
Mais, ici-bas, peut-on jamais tant faire,
Que de trouver un bien pur & ſans mal ?
Ce jus, doué de vertu tant inſigne,
Porte, d'ailleurs, qualité très-maligne :
Preſque toujours il ſe trouve fatal
A celui-là qui le premier careſſe
La patiente ; & ſouvent on en meurt.
Nice reprit auſſi-tôt : Serviteur ;
Plus de votre herbe, & laiſſons-là Lucrece

Telle qu'elle eſt : bien grand-merci du ſoin.
Que ſervira, moi mort, ſi je ſuis pere?
Pourvoyez-vous de quelque autre compere :
C'eſt trop de peine ; il n'en eſt pas beſoin.
L'amant lui dit : Quel eſprit eſt le vôtre ?
Toujours il va d'un excès dans un autre.
Le grand deſir de vous voir un enfant
Vous tranſportoit, n'aguere, d'alégreſſe ;
Et vous voilà, tant vous avez de preſſe,
Découragé, ſans attendre un moment.
Oyez le reſte ; & ſachez que nature
A mis remede à tout, fors à la mort.
Qu'eſt-il de faire, afin que l'aventure
Nous réuſſiſſe, & qu'elle aille à bon port?
Il nous faudra choiſir quelque jeune homme
D'entre le peuple, un pauvre malheureux,
Qui vous précede au combat amoureux,
Tente la voie, attire, & prenne en ſomme
Tout le venin ; puis, le danger ôté,
Il conviendra que, de votre côté,
Vous agiſſiez, ſans tarder davantage ;
Car ſoyez sûr d'être alors garanti.
Il nous faut faire, *in anima vili*,
Ce premier pas, & prendre un perſonnage
Lourd & de peu, mais qui ne ſoit pourtant
Mal fait de corps, ni par trop dégoûtant,
Ni d'un toucher ſi rude & ſi ſauvage,
Qu'à votre femme un ſupplice ce ſoit.
Nous ſavons bien que madame Lucrece,

Accoutumée à la délicateſſe
De Nicia, trop de peine en auroit :
Même il ſe peut qu'en venant à la choſe,
Jamais ſon cœur n'y voudroit conſentir.
Or, ai-je dit, un jeune homme, & pour cauſe !
Car plus ſera d'âge pour bien agir,
Moins laiſſera de venin, ſans nul doute :
Je vous promets qu'il n'en laiſſera goutte.
Nice, d'abord, eut peine à digérer
L'expédient, allégua le danger
Et l'infamie : il en ſeroit en peine,
Le magiſtrat pourroit le rechercher,
Sur le ſoupçon d'une mort ſi ſoudaine.
Empoiſonner un de ſes citadins !
Lucrece étoit échappée aux blondins :
On l'alloit mettre entre les bras d'un ruſtre !
Je ſuis d'avis qu'on prenne un homme illuſtre,
Dit Callimaque, ou quelqu'un qui, bientôt,
En mille endroits, cornera le myſtere !
Sottiſe & peur contiendront ce pitaut.
Au pis aller, l'argent le fera taire.
Votre moitié n'ayant lieu de s'y plaire,
Et le coquin même n'y ſongeant pas,
Vous ne tombez proprement dans le cas
De cocuage. Il n'eſt pas dit encore
Qu'un tel paillard ne réſiſte au poiſon ;
Et ce nous eſt une double raiſon
De le choiſir tel, que la Mandragore
Conſume en vain ſur lui tout ſon venin.

Car, quand je dis qu'on meurt, je n'entends dire,
Assurément. Il vous faudra, demain,
Faire choisir, sur la brune, le sire;
Et, dès ce soir, donner la potion:
J'en ai chez moi de la confection.
Gardez-vous bien, au reste, Messer Nice,
D'aller paroître en aucune façon.
Ligurio choisira le garçon:
C'est là son fait: laissez-lui cet office.
Vous vous pouvez fier à ce valet
Comme à vous-même, il est sage & discret;
J'oublie encor que, pour plus d'assurance,
On bandera les yeux à ce paillard:
Il ne saura qui, quoi, n'en quelle part,
N'en quel logis, ni si dedans Florence,
Ou bien dehors, on vous l'aura mené.

Par Nicia le tout fut approuvé.
Restoit, sans plus, d'y disposer sa femme;
De prime face, elle crut qu'on rioit,
Puis se fâcha, puis jura sur son ame,
Que mille fois plutôt on la tueroit.
Que diroit-on, si le bruit en couroit?
Outre l'offense & péché trop énorme,
Calfuce & Dieu savoient que, de tout temps,
Elle avoit craint ces devoirs complaisants,
Qu'elle enduroit seulement pour la forme.
Puis il viendroit quelque mâtin difforme
L'incommoder, la mettre sur les dents;

Suis-je de taille à ſouffrir toutes gens ?
Quoi ! recevoir un pitaut dans ma couche !
Puis-je y ſonger qu'avecque du dédain ?
Et par ſaint Jean, ni pitaut, ni blondin,
Ni roi, ni roc, ne feront qu'autre touche,
Que Nicia, jamais onc, à ma peau.
Lucrece étant de la ſorte arrêtée,
On eut recours à frere Timothée.
Il la prêcha, mais ſi bien & ſi beau,
Qu'elle donna les mains, par pénitence.
On l'aſſura, de plus, qu'on choiſiroit
Quelque garçon d'honnête corpulence,
Non trop ruſtaut, & qui ne lui feroit
Mal ni dégoût. La potion fut priſe.
Le lendemain, notre amant ſe déguiſe,
Et s'enfarine en vrai garçon meûnier ;
Un faux menton, barbe d'étrange guiſe :
Mieux ne pouvoit ſe métamorphoſer.
Ligurio, qui de la faciende
Et du complot avoit toujours été,
Trouve l'amant tout tel qu'il le demande,
Et ne doutant qu'on n'y fût attrapé,
Sur le minuit, le mene à meſſer Nice,
Les yeux bandés, le poil teint, & ſi bien,
Que notre époux ne reconnut en rien
Le compagnon. Dans le lit il ſe gliſſe
En grand ſilence : en grand ſilence auſſi
La patiente attend ſa deſtinée,
Bien blanchement, &, ce ſoir, atournée.

Voire ! ce ſoir ! atournée ! Et pour qui ?
Pour qui ? J'entends : n'eſt-ce pas que la dame
Pour un meûnier prenoit trop de ſouci ?
Vous vous trompez, le ſexe en uſe ainſi.
Meûniers ou rois, il veut plaire à toute ame :
C'eſt double honneur, ce ſemble, en une femme,
Quand ſon mérite échauffe un eſprit lourd,
Et fait aimer les cœurs nés ſans amour.

Le traveſti changea de perſonnage,
Si-tôt qu'il eut dame de tel corſage
A ſes côtés, & qu'il fut dans le lit.
Plus de meûnier : la galante ſentit
Auprès de ſoi la peau d'un honnête homme ;
Et ne croyez qu'on employât au ſomme
De tels moments. Elle diſoit tout bas :
Qu'eſt ceci donc ? Ce compagnon n'eſt pas
Tel que j'ai cru ; le drôle a la peau fine ;
C'eſt grand dommage : il ne mérite, hélas !
Un tel deſtin : j'ai regret qu'au trépas
Chaque moment de plaiſir l'achemine.
Tandis l'époux, enrôlé tout de bon,
De ſa moitié plaignoit bien fort la peine.
Ce fut avec une fierté de reine,
Qu'elle donna la premiere façon
De cocuage ; &, pour le décoron,
Point ne voulut y joindre ſes careſſes.
A ce garçon, la perle des Lucreces
Prendroit du goût. Quand le premier venin

Fut emporté, notre amant prit la main
De ſa maîtreſſe, & de baiſers de flamme
La parcourant : Pardon, dit-il, Madame :
Ne vous fâchez du tour qu'on vous a fait ;
C'eſt Callimaque : approuvez ſon martyre.
Vous ne ſauriez, ce coup, vous en dédire ;
Votre rigueur n'eſt plus d'aucun effet.
S'il eſt fatal, toutefois, que j'expire,
J'en ſuis content : vous avez dans vos mains
Un moyen ſûr de me priver de vie ;
Et le plaiſir, bien mieux qu'aucuns venins,
M'achevera ; tout le reſte eſt folie.

Lucrece avoit juſques-là réſiſté,
Non par défaut de bonne volonté,
Ni que l'amant ne plût fort à la belle ;
Mais la pudeur & la ſimplicité
L'avoient rendue ingrate, en dépit d'elle.
Sans dire mot, ſans oſer reſpirer,
Pleine de honte & d'amour tout enſemble,
Elle ſe met auſſi-tôt à pleurer.
A ſon amant peut-elle ſe montrer
Après cela ? Qu'en pourra-t-il penſer,
Dit-elle en ſoi ? & qu'eſt-ce qu'il lui ſemble ?
J'ai bien manqué de courage & d'eſprit.
Incontinent, un excès de dépit
Saiſit ſon cœur, & fait que la pauvrette
Tourne la tête, & vers le coin du lit
Se va cacher, pour derniere retraite.

Elle y voulut tenir bon, mais en vain:
Ne lui reſtant que ce peu de terrein,
La place fut, incontinent, rendue.
Le vainqueur l'eut à ſa diſcrétion;
Il en uſa ſelon ſa paſſion,
Et plus ne fut de larme répandue.
Honte ceſſa, ſcrupule autant en fit.
Heureux ſont ceux qu'on trompe à leur profit!
L'aurore vint trop tôt pour Callimaque,
Trop tôt encor pour l'objet de ſes vœux.
Il faut, dit-il, beaucoup plus d'une attaque
Contre un venin tenu ſi dangereux.
Les jours ſuivants, notre couple amoureux
Y ſut pourvoir: l'époux ne tarda gueres
Qu'il n'eût atteint tous ſes autres confreres.

Pour ce coup-là, fallut ſe ſéparer:
L'amant courut chez ſoi ſe recoucher.
A peine au lit il s'étoit mis encore,
Que notre époux, joyeux & triomphant,
Le va trouver, & lui conte comment
S'étoit paſſé le jus de Mandragore.
D'abord, dit-il, j'allai tout doucement
Auprès du lit écouter ſi le ſire
S'approcheroit, & s'il en voudroit dire.
Puis je priai notre épouſe, tout bas,
Qu'elle lui fît quelque peu de careſſe,
Et ne craignît de gâter ſes appas.
C'étoit, au plus, une nuit d'embarras;

Et ne penſez, ce lui dis-je, Lucrece,
Ni l'un, ni l'autre, en ceci me tromper.
Je ſaurai tout : Nice ſe peut vanter
D'être homme à qui l'on n'en donne à garder.
Vous ſavez bien qu'il y va de ma vie :
N'allez donc point faire la renchérie :
Montrez, par là, que vous ſavez aimer
Votre mari, plus qu'on ne croit encore :
C'eſt un beau champ. Que ſi cette pécore
Fait le honteux, envoyez, ſans tarder,
M'en avertir ; car je me vais coucher,
Et n'y manquez : nous y mettrons bon ordre.
Beſoin n'en eut : tout fut bien juſqu'au bout.
Savez-vous bien que ce ruſtre y prit goût ?
Le drôle avoit, tantôt, peine à démordre.
J'en ai pitié ; je le plains, après tout.
N'y ſongeons plus : qu'il meure, & qu'on l'enterre ;
Et quant à vous, venez-nous voir ſouvent.
Nargue de ceux qui nous faiſoient la guerre :
Dans neuf mois d'hui je leur livre un enfant.

LES REMOIS.

Il n'eſt cité que je préfere à Reims ;
C'eſt l'ornement & l'honneur de la France ;
Car, ſans compter l'Ampoule & les bons vins,
Charmants objets y ſont en abondance.
Par ce point là, je n'entends, quant à moi,
Tours ni portaux, mais gentilles Galoiſes,
Ayant trouvé telle de nos Remoiſes,
Friande aſſez pour la bouche d'un roi.
Une avoit pris un peintre en mariage,
Homme eſtimé dans ſa profeſſion ;
Il en vivoit : que faut-il davantage ?
C'étoit aſſez pour ſa condition.
Chacun trouvoit ſa femme fort heureuſe.
Le drôle étoit, grace à certain talent,
Très-bon époux, encor meilleur galant.
De ſon travail mainte dame amoureuſe
L'alloit trouver ; & le tout à deux fins :
C'étoit le bruit, à ce que dit l'hiſtoire :
Moi, qui ne ſuis en cela des plus fins,
Je m'en rapporte à ce qu'il en faut croire.
Dès que le ſire avoit donzelle en main,
Il en rioit avecque ſon épouſe.
Les droits d'hymen allant toujours leur train,
Beſoin n'étoit qu'elle fît la jalouſe.
Même elle eût pu le payer de ſes tours ;

Et, comme lui, voyager en amours ;
Sauf d'en uſer avec plus de prudence,
Ne lui faiſant la même confidence.

Entre les gens qu'elle ſut attirer,
Deux ſiens voiſins ſe laiſſerent leurrer
A l'entretien libre & gai de la dame ;
Car c'étoit bien la plus trompeuſe femme
Qu'en ce point là l'on eût ſu rencontrer :
Sage ſur-tout, mais aimant fort à rire.
Elle ne manque, incontinent, de dire
A ſon mari l'amour des deux bourgeois,
Tous deux gens ſots, tous deux gens à ſornettes ;
Lui raconta, mot pour mot, leurs fleurettes,
Pleurs & ſoupirs, gémiſſements Gaulois.
Ils avoient lu, ou plutôt ouï dire
Que, d'ordinaire, en amour on ſoupire.
Ils tâchoient donc d'en faire leur devoir,
Que bien, que mal, & ſelon leur pouvoir.
A frais communs ſe conduiſoit l'affaire.
Ils ne devoient nulle choſe ſe taire.
Le premier d'eux qu'on favoriſeroit,
De ſon bonheur part à l'autre feroit.

Femmes, voilà ſouvent comme on vous traite :
Le ſeul plaiſir eſt ce que l'on ſouhaite.
Amour eſt mort ; le pauvre compagnon
Fut enterré ſur les bords du Lignon :
Nous n'en avons ici ni vent ni voie.

Vous y ſervez de jouet & de proie
A jeunes gens, indiſcrets, ſcélérats :
C'eſt bien raiſon qu'au double on le leur rende :
Le beau premier qui ſera dans vos laqs,
Plumez-le moi ; je vous le recommande.

La dame donc, pour tromper ſes voiſins,
Leur dit un jour : Vous boirez de nos vins
Ce ſoir chez nous. Mon mari s'en va faire
Un tour aux champs ; & le bon de l'affaire,
C'eſt qu'il ne doit au gîte revenir.
Nous nous pourrons à l'aiſe entretenir.
Bon, dirent-ils ; nous viendrons ſur la brune.
Or, les voilà compagnons de fortune.
La nuit venue, ils ſont au rendez-vous.
Eux introduits, croyant ville gagnée,
Un bruit ſurvint ; la fête fut troublée.
On frappe à l'huis ; le logis aux verroux
Étoit fermé : la femme à la fenêtre
Court, en diſant : Celui-là frappe en maître :
Seroit-ce point, par malheur, mon époux ?
Oui, cachez-vous, dit-elle ; c'eſt lui-même.
Quelque accident, ou bien quelque ſoupçon,
Le font venir coucher à la maiſon.
Nos deux galants, dans ce péril extrême,
Se jettent vîte en certain cabinet ;
Car s'en aller, comment auroient-ils fait ?
Ils n'avoient pas le pied hors de la chambre,
Que l'époux entre, & voit au feu le membre

Accompagné de maint & maint pigeon ;
L'un au hâtier, les autres au chaudron.
Oh ! oh ! dit-il, voilà bonne cuiſine !
Qui traitez-vous ? Alix, notre voiſine,
Reprit l'épouſe, & Simonette auſſi.
Loué ſoit Dieu qui vous ramene ici,
La compagnie en ſera plus complette.
Madame Alix, madame Simonette
N'y perdront rien. Il faut les avertir
Que tout eſt prêt, qu'elles n'ont qu'à venir.
J'y cours moi-même. Alors la créature
Les va prier. Or, c'étoient les moitiés
De nos galants, & chercheurs d'aventure,
Qui, fort chagrins de ſe voir enfermés,
Ne laiſſoient pas de louer leur hôteſſe,
De s'être ainſi tirée avec adreſſe
De cet apprêt. Avec elle, à l'inſtant,
Leurs deux moitiés entrent tout en chantant :
On les ſalue, on les baiſe, on les loue
De leur beauté, de leur ajuſtement :
On les contemple, on patine, on ſe joue.
Cela ne plut aux maris nullement.
Du cabinet la porte à demi-cloſe,
Leur laiſſant voir le tout diſtinctement,
Ils ne prenoient aucun goût à la choſe ;
Mais paſſe encor pour ce commencement.
Le ſouper mis preſque au même moment,
Le peintre prit par la main les deux femmes,
Les fit aſſeoir, entr'elles ſe plaça,

Je bois, dit-il, à la ſanté des dames;
Et de trinquer : paſſe encor pour cela.
On fit raiſon; le vin ne dura guere.
L'hôteſſe, étant, alors, ſans chambriere;
Court à la cave; &, de peur des eſprits,
Mene avec ſoi madame Simonette.
Le peintre reſte avec madame Alix,
Provinciale aſſez belle, & bien faite,
Et s'en piquant, & qui, pour le pays,
Se pouvoit dire honnêtement coquette.
Le compagnon vous la tenant ſeulette,
La conduiſit, de fleurette en fleurette,
Juſqu'au toucher, & puis un peu plus loin;
Puis, tout-à-coup, levant la colerette,
Prit un baiſer dont l'époux fut témoin.
Juſques-là paſſe; époux, quand ils ſont ſages,
Ne prennent garde à ces menus ſuffrages;
Et d'en tenir regiſtre c'eſt abus.
Bien il eſt vrai qu'en rencontre pareille
Simples baiſers font craindre le ſurplus;
Car Satan, lors, vient frapper ſur l'oreille
De tel qui dort, & fait tant qu'il s'éveille.
L'époux vit donc que, tandis qu'une main
Se promenoit ſur la gorge à ſon aiſe,
L'autre prenoit tout un autre chemin.
Ce fut alors, Dame, ne vous déplaiſe,
Que, le courroux lui montant au cerveau,
Il s'en alloit, enfonçant ſon chapeau,
Mettre l'alarme en tout le voiſinage,

Battre ſa femme, & dire au peintre rage,
Et témoigner qu'il n'avoit les bras gourds.
Gardez-vous bien de faire une ſottiſe,
Lui dit tout bas ſon compagnon d'amours;
Tenez-vous coi. Le bruit, en nulle guiſe,
N'eſt bon ici, d'autant plus qu'en vos laqs
Vous êtes pris: ne vous montrez donc pas,
C'eſt le moyen d'étouffer cette affaire;
Il eſt écrit qu'à nul il ne faut faire
Ce qu'on ne veut à ſoi-même être fait.
Nous ne devons quitter ce cabinet
Que bien à point, & tantôt, quand cet homme,
Étant au lit, prendra ſon premier ſomme;
Selon mon ſens, c'eſt le meilleur parti.
A tard viendroit auſſi-bien la querelle.
N'êtes-vous pas cocu plus d'à-demi?
Madame Alix au fait a conſenti:
Cela ſuffit, le reſte eſt bagatelle.
L'époux goûta quelque peu ces raiſons.
Sa femme fit quelque peu de façons,
N'ayant le temps d'en faire davantage.
Et puis? Et puis, comme perſonne ſage,
Elle remit ſa coëffure en état.
On n'eût jamais ſoupçonné ce ménage,
Sans qu'il reſtoit un certain incarnat
Deſſus ſon teint; mais c'étoit peu de choſe:
Dame fleurette en pouvoit être cauſe.
L'une, pourtant, des tireuſes de vin
De lui ſourire, au retour, ne fit faute:

Ce fut la peintre. On ſe remit en train:
On releva grillades & feſtin:
On but encore à la ſanté de l'hôte,
Et de l'hôteſſe, & de celle des trois
Qui la premiere auroit quelque aventure.
Le vin manqua, pour la ſeconde fois.
L'hôteſſe, adroite & fine créature,
Soutient toujours qu'il revient des eſprits
Chez les voiſins. Ainſi madame Alix
Servit d'eſcorte. Entendez que la dame
Pour l'autre emploi inclinoit en ſon ame;
Mais on l'emmene; &, par ce moyen là,
De faction Simonette changea.
Celle-ci fait, d'abord, plus la ſévere,
Veut ſuivre l'autre, ou feint le vouloir faire;
Mais ſe ſentant par le peintre tirer,
Elle demeure, étant trop ménagere
Pour ſe laiſſer ſon habit déchirer.
L'époux voyant quel train prenoit l'affaire,
Voulut ſortir. L'autre lui dit: Tout doux:
Nous ne voulons ſur vous nul avantage.
C'eſt bien raiſon que Meſſer Cocuage
Sur ſon état vous couche ainſi que nous;
Sommes-nous pas compagnons de fortune?
Puiſque le peintre en a careſſé l'une,
L'autre doit ſuivre. Il faut, bon gré malgré,
Qu'elle entre en danſe; &, s'il eſt néceſſaire,
Je m'offrirai de lui tenir le pied:
Vouliez ou non, elle aura ſon affaire.

Elle l'eut donc ; notre peintre y pourvut
Tout de ſon mieux : auſſi le valoit-elle.
Cette derniere eut ce qu'il lui fallut :
On en donna le loiſir à la belle.
Quand le vin fut de retour, on conclut
Qu'il ne falloit s'attabler davantage.
Il étoit tard ; & le peintre avoit fait,
Pour ce jour-là, ſuffiſamment d'ouvrage.
On dit bon ſoir. Le drôle, ſatisfait,
Se met au lit. Nos gens ſortent de cage.
L'hôteſſe alla tirer du cabinet
Les regardants, honteux, mal contents d'elle,
Cocus, de plus. Le pis de leur méchef
Fut qu'aucun d'eux ne put venir à chef
De ſon deſſein, ni rendre à la donzelle
Ce qu'elle avoit à leurs femmes prêté ;
Par conſéquent, c'eſt fait : j'ai tout conté.

LA COURTISANNE AMOUREUSE.

Le jeune Amour, bien qu'il ait la façon
D'un dieu qui n'eſt encor qu'à ſa leçon,
Fut, de tout temps, grand faiſeur de miracles
En gens coquets il change les Catons;
Par lui, les ſots deviennent des oracles;
Par lui, les loups deviennent des moutons.
Il fait ſi bien, que l'on n'eſt plus le même.
Témoin Hercule, & témoin Polyphême,
Mangeur de gens. L'un, ſur un roc aſſis,
Chantoit aux vents ſes amoureux ſoucis;
Et, pour charmer ſa nymphe joliette,
Tailloit ſa barbe, & ſe miroit dans l'eau.
L'autre changea ſa maſſue en fuſeau,
Pour le plaiſir d'une jeune fillette.
J'en dirois cent. Bocace en rapporte un
Dont j'ai trouvé l'exemple peu commun.
C'eſt de Chimon, jeune homme tout ſauvage,
Bien fait de corps, mais ours quant à l'eſprit.
Amour le leche, & tant, qu'il le polit.
Chimon devint un galant perſonnage.
Qui fit cela? Deux beaux yeux ſeulement.
Pour les avoir apperçus un moment,
Encore à peine, & voilés par le ſomme,

Chimon aima, puis devint honnête homme:
Ce n'eſt le point dont il s'agit ici.

Je veux conter comme une de ces femmes
Qui ſont plaiſir aux enfants ſans ſouci,
Put en ſon cœur loger d'honnêtes flammes.
Elle étoit fiere, & bizarre ſur tout.
On ne ſavoit comme en venir à bout.
Rome, c'étoit le lieu de ſon négoce;
Mettre à ſes pieds la mître avec la croſſe,
C'étoit trop peu: les ſimples monſeigneurs
N'étoient d'un rang digne de ſes faveurs.
Il lui falloit un homme du conclave,
Et des premiers, & qui fût ſon eſclave;
Et même encore il y profitoit peu,
A moins que d'être un cardinal neveu.
Le pape, enfin, s'il ſe fût piqué d'elle,
N'auroit été trop bon pour la donzelle.
De ſon orgueil ſes habits ſe ſentoient.
Force brillants ſur ſa robe éclatoient,
La chamarrure avec la broderie.
Lui voyant faire ainſi la renchérie,
Amour ſe mit en tête d'abaiſſer
Ce cœur ſi haut; & pour un gentilhomme
Jeune, bien fait, & des mieux mis de Rome,
Juſques au vif il voulut la bleſſer.
L'adoleſcent avoit pour nom Camille;
Elle, Conſtance. Et bien qu'il fût d'humeur
Douce, traitable, à ſe prendre facile,

Conſtance n'eut ſi-tôt l'amour au cœur,
Que la voilà craintive devenue.
Elle n'oſa déclarer ſes deſirs
D'autre façon qu'avecque des ſoupirs.
Auparavant, pudeur ni retenue
Ne l'arrêtoient; mais tout fut bien changé.
Comme on n'eût cru qu'Amour ſe fût logé
En cœur ſi fier, Camille n'y prit garde.
Inceſſamment Conſtance le regarde,
Et puis ſoupirs, & puis regards nouveaux;
Toujours rêveuſe au milieu des cadeaux;
Sa beauté même y perdit quelque choſe:
Bientôt le lys l'emporta ſur la roſe.

Avint qu'un ſoir Camille régala
Des jeunes gens: il eut auſſi des femmes;
Conſtance en fut. La choſe ſe paſſa
Joyeuſement; car peu d'entre ces dames
Étoient d'humeur à tenir des propos
De ſainteté, ni de philoſophie.
Conſtance ſeule étant ſourde aux bons mots,
Laiſſoit railler toute la compagnie.
Le ſouper fait, chacun ſe retira.
Tout dès l'abord, Conſtance s'éclipſa,
S'allant cacher en certaine ruelle.
Nul n'y prit garde; & l'on crut que chez elle,
Indiſpoſée, ou de mauvaiſe humeur,
Ou pour affaire, elle étoit retournée.
La compagnie étant donc retirée,

Camille dit à ſes gens, par bonheur,
Qu'on le laiſſât, & qu'il vouloit écrire.
Le voilà ſeul, & comme le deſire
Celle qui l'aime, & qui ne ſait comment,
Ni l'aborder, ni par quel compliment
Elle pourra lui déclarer ſa flamme.
Tremblante, enfin, & par néceſſité,
Elle s'en vient. Qui fut bien étonné?
Ce fut Camille. Hé quoi! dit-il, Madame,
Vous ſurprenez ainſi vos bons amis?
Il la fit ſeoir; & puis, s'étant remis:
Qui vous croiroit, reprit-il, demeurée?
Et qui vous a cette cache montrée?
L'Amour, dit-elle. A ce ſeul mot, ſans plus,
Elle rougit, choſe que ne font guere
Celles qui ſont prêtreſſes de Vénus:
Le vermillon leur vient d'autre maniere.
Camille avoit déjà quelque ſoupçon
Que l'on l'aimoit: il n'étoit ſi novice
Qu'il ne connût ſes gens à la façon.
Pour en avoir un plus certain indice,
Et s'égayer, & voir ſi ce cœur fier
Juſques au bout pourroit s'humilier,
Il fit le froid. Notre amante en ſoupire;
La violence, enfin, de ſon martyre
La fait parler. Elle commence ainſi:
Je ne ſais pas ce que vous allez dire
De voir Conſtance oſer venir ici
Vous déclarer ſa paſſion extrême;

Je ne ſaurois y penſer ſans rougir ;
Car du métier de nymphe me couvrir,
On n'en eſt plus, dès le moment qu'on aime.
Puis, quelle excuſe ! Hélas ! ſi le paſſé
Dans votre eſprit pouvoit être effacé !
Du moins, Camille, excuſez ma franchiſe.
Je vois fort bien que, quoi que je vous diſe,
Je vous déplais. Mon zele me nuira.
Mais, nuiſe ou non, Conſtance vous adore ;
Mépriſez-la, chaſſez-la, battez-la ;
Si vous pouvez, faites-lui pis encore,
Elle eſt à vous. Alors le jouvenceau,
Critiquer gens m'eſt, dit-il, fort nouveau ;
Ce n'eſt mon fait ; & toutefois, Madame,
Je vous dirai tout net que ce diſcours
Me ſurprend fort, & que vous n'êtes femme
Qui dût ainſi prévenir nos amours.
Outre le ſexe, & quelque bienſéance
Qu'il faut garder, vous vous êtes fait tort.
A quel propos toute cette éloquence ?
Votre beauté m'eût gagné ſans effort,
Et de ſon chef. Je vous le dis encor,
Je n'aime point qu'on me faſſe d'avance.
Ce propos fut à la pauvre Conſtance
Un coup de foudre. Elle reprit pourtant :
J'ai mérité ce mauvais traitement ;
Mais oſe-t-on vous dire ſa penſée ?
Mon procédé ne me nuiroit pas tant,
Si ma beauté n'étoit point effacée.

C'eſt compliment ce que vous m'avez dit :
J'en ſuis certaine, & lis dans votre eſprit :
Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage.
D'où me vient-il ? Je m'en rapporte à vous.
N'eſt-il pas vrai que, n'agueré, entre nous,
A mes attraits chacun rendoit hommage ;
Ils ſont éteints, ces dons ſi précieux.
L'amour que j'ai m'a cauſé ce dommage.
Je ne ſuis plus aſſez belle à vos yeux.
Si je l'étois, je ſerois aſſez ſage.
Nous parlerons tantôt de ce point là,
Dit le galant ; il eſt tard, & voilà
Minuit qui ſonne ; il faut que je me couche.
Conſtance crut qu'elle auroit la moitié
D'un certain lit que, d'un œil de pitié,
Elle voyoit ; mais d'en ouvrir la bouche
Elle n'oſa, de crainte de refus.
Le compagnon feignant d'être confus,
Se tut long-temps, puis dit : Comment ferai-je ?
Je ne me puis tout ſeul déshabiller.
Eh bien ! Monſieur, dit-elle, appellerai-je ?
Non, reprit-il, gardez-vous d'appeller :
Je ne veux pas qu'en ces lieux l'on vous voie,
Ni qu'en ma chambre une fille de joie
Paſſe la nuit au ſû de tous mes gens.
Cela ſuffit, Monſieur, repartit-elle.
Pour éviter ces inconvénients,
Je me pourrois cacher en la ruelle ;
Mais faiſons mieux, & ne laiſſons venir

Perſonne ici : l'amoureuſe Conſtance
Veut, aujourd'hui, de laquais vous ſervir.
Accordez-lui, pour toute récompenſe,
Cet honneur là. Le jeune homme y conſent.
Elle s'approche ; elle le débouronne,
Touchant, ſans plus, à l'habit, & n'oſant
Du bout du doigt toucher à la perſonne.
Ce ne fut tout ; elle le déchauſſa.
Quoi ! de ſa main ? Quoi ! Conſtance elle-même ?
Qui fut-ce donc ? Eſt-ce trop que cela ?
Je voudrois bien déchauſſer ce que j'aime.
Le compagnon dans le lit ſe plaça,
Sans la prier d'être de la partie.
Conſtance crut, dans le commencement ;
Qu'il la vouloit éprouver ſeulement ;
Mais tout cela paſſoit la raillerie.
Pour en venir au point plus important,
Il fait, dit-elle, un temps froid comme glace :
Où me coucher ?

CAMILLE.

Par-tout où vous voudrez.

CONSTANCE.

Quoi ! ſur ce ſiege ?

CAMILLE.

Eh bien, non, vous viendrez
Dedans mon lit.

CONSTANCE.

Délacez-moi, de grace.

CAMILLE.

Je ne ſaurois, il fait froid, je ſuis nu;
Délacez-vous. Notre amante ayant vu,
Près du chevet, un poignard dans ſa gaîne,
Le prend, le tire, & coupe ſes habits,
Corps piqué d'or, garnitures de prix,
Ajuſtements de princeſſe & de reine;
Ce que les gens, en deux mois, à grand'peine,
Avoient brodé, périt en un moment,
Sans regretter, ni plaindre aucunement
Ce que le ſexe aime plus que ſa vie.
Femmes de France, en feriez-vous autant?
Je crois que non, j'en ſuis sûr; & partant,
Cela fut beau, ſans doute, en Italie.

La pauvre amante approche en tapinois,
Croyant tout fait, & que, pour cette fois,
Aucun bizarre & nouveau ſtratagême
Ne viendroit plus ſon aiſe reculer.
Camille dit: C'eſt trop diſſimuler;
Femme qui vient ſe produire elle-même
N'aura jamais de place à mes côtés.
Si bon vous ſemble, allez vous mettre aux pieds.
Ce fut bien là qu'une douleur extrême
Saiſit la belle; & ſi lors, par haſard,
Elle avoit eu dans ſes mains le poignard,
C'en étoit fait, elle eût, de part en part,
Percé ſon cœur. Toutefois l'eſpérance
Ne mourut pas encor dans ſon eſprit.

Camille étoit trop connu de Conſtance;
Et que ce fût tout de bon qu'il eût dit
Choſe ſi dure, & pleine d'inſolence,
Lui qui s'étoit, juſques-là, comporté
En homme doux, civil & ſans fierté,
Cela ſembloit contre toute apparence.
Elle va donc, en travers, ſe placer
Aux pieds du ſire; &, d'abord, les lui baiſe;
Mais point trop fort, de peur de le bleſſer.
On peut juger ſi Camille étoit aiſe.
Quelle victoire! Avoir mis à ce point
Une beauté ſi ſuperbe & ſi fiere!
Une beauté! je ne la décris point;
Il me faudroit une ſemaine entiere.
On ne pouvoit reprocher ſeulement
Que la pâleur à cet objet charmant,
Pâleur encor, dont la cauſe étoit telle,
Qu'elle donnoit du luſtre à notre belle.
Camille donc s'étend; & ſur un ſein,
Pour qui l'ivoire auroit eu de l'envie,
Poſe ſes pieds; &, ſans cérémonie,
Il s'accommode, & s'en fait un couſſin:
Puis feint qu'il cede aux charmes de Morphée.
Par les ſanglots notre amante étouffée,
Lâche la bonde aux pleurs, cette fois-là:
Ce fut la fin. Camille l'appella
D'un ton de voix qui plut fort à la belle:
Je ſuis content, dit-il, de votre amour.
Venez, venez, Conſtance; c'eſt mon tour.

Elle ſe gliſſe ; & lui, s'approchant d'elle,
M'avez-vous cru ſi dur & ſi brutal,
Que d'avoir fait tout de bon le ſévere?
Dit-il d'abord; vous me connoiſſez mal:
Je vous voulois donner lieu de me plaire.
Or bien, je ſais le fond de votre cœur.
Je ſuis content, ſatisfait, plein de joie,
Comblé d'amour ; & que votre rigueur,
Si bon lui ſemble, à ſon tour ſe déploie :
Elle le peut, uſez-en librement.
Je me déclare, aujourd'hui, votre amant,
Et votre époux; & ne ſais nulle dame,
De quelque rang & beauté que ce ſoit,
Qui vous valût pour maîtreſſe & pour femme ;
Car le paſſé rappeller ne ſe doit
Entre nous deux. Une choſe ai-je à dire :
C'eſt qu'en ſecret il nous faut marier.
Il n'eſt beſoin de vous ſpécifier
Pour quel ſujet ; cela vous doit ſuffire.
Même il eſt mieux de cette façon là.
Un tel hymen à des amours reſſemble ;
On eſt époux & galant tout enſemble.
L'hiſtoire dit que le drôle ajouta :
Voulez-vous pas, en attendant le prêtre,
A votre amant vous fier aujourd'hui ?
Vous le pouvez, je vous réponds de lui ;
Son cœur n'eſt pas d'un perfide & d'un traître.
A tout cela Conſtance ne dit rien.
C'étoit tout dire : il le reconnut bien,

N'étant novice en ſemblables affaires.
Quant au ſurplus, ce ſont de tels myſteres,
Qu'il n'eſt beſoin d'en faire le récit.
Voilà comment Conſtance réuſſit.

Or, faites-en, Nymphes, votre profit.
Amour en a, dans ſon académie,
Si l'on vouloit venir à l'examen,
Que j'aimerois pour un pareil hymen,
Mieux que mainte autre à qui l'on ſe marie.
Femme qui n'a filé toute ſa vie,
Tâche à paſſer bien des choſes ſans bruit,
Témoin Conſtance, & tout ce qui s'enſuit.
Noviciat d'épreuves un peu dures:
Elle en reçut abondamment le fruit.
Nonnes je ſais qui voudroient, chaque nuit,
En faire un tel à toutes aventures.

Ce que, poſſible, on ne croira pas vrai,
C'eſt que Camille, en careſſant la belle,
Des dons d'amour lui fit goûter l'eſſai.
L'eſſai? Je faux: Conſtance en étoit-elle
Aux élémens? Oui, Conſtance en étoit
Aux éléments. Ce que la belle avoit
Pris & donné de plaiſirs en ſa vie,
Compter pour rien juſqu'alors ſe devoit.
Pourquoi cela? Quiconque aime le die.

TAYLOR INST. OXFORD

NICAISE.

Un apprenti marchand étoit,
Qu'avec droit Nicaise on nommoit :
Garçon très-neuf, hors sa boutique ;
Et quelque peu d'arithmétique !
Garçon novice dans les tours
Qui se pratiquent en amours.
Bons bourgeois, du temps de nos peres,
S'aviſoient tard d'être bons freres ;
Ils n'apprenoient cette leçon
Qu'ayant de la barbe au menton.
Ceux d'aujourd'hui, ſans qu'on les flatte,
Ont ſoin de s'y rendre ſavants
Auſſi-tôt que les autres gens.
Le jouvenceau de vieille date,
Poſſible un peu moins avancé,
Par les degrés n'avoit paſſé.
Quoiqu'il en ſoit, le pauvre ſire
En très-beau chemin demeura,
Se trouvant court par celui-là ;
C'eſt par l'eſprit que je veux dire.
Une belle pourtant l'aima :
C'étoit la fille de ſon maître ;
Fille aimable autant qu'on peut l'être,
Et ne tournant autour du pot,
Soit par humeur franche & ſincere,

Soit qu'il fût force d'ainſi faire,
Étant tombée aux mains d'un ſot.
Quelqu'un de trop de hardieſſe
Ira la taxer, & moi, non:
Tels procédés ont leur raiſon.
Lorſque l'on aime une déeſſe,
Elle fait ces avances là:
Notre belle ſavoit cela.
Son eſprit, ſes traits, ſa richeſſe
Engageoient beaucoup de jeuneſſe
A ſa recherche; heureux ſeroit
Celui d'entr'eux qui cueilleroit,
En nom d'hymen, certaine choſe
Qu'à meilleur titre elle promit
Au jouvenceau ci-deſſus dit.
Certain dieu par fois en diſpoſe,
Amour nommé communément.
Il plut à la belle d'élire
Pour ce point l'apprenti marchand.
Bien eſt vrai [car il faut tout dire]
Qu'il étoit très-bien fait de corps,
Beau, jeune & frais: ce ſont tréſors
Que ne mépriſe aucune dame,
Tant ſoit ſon eſprit précieux.
Pour une qu'Amour prend par l'ame,
Il en prend mille par les yeux.
Celle-ci donc, des plus galantes,
Par mille choſes engageantes,
Tâchoit d'encourager le gars,

N'étoit chiche de ſes regards,
Le pinçoit, lui venoit ſourire,
Sur les yeux lui mettoit la main,
Sur le pied lui marchoit enfin.
A ce langage il ne ſut dire
Autre choſe que des ſoupirs,
Interpretes de ſes deſirs.

Tant fut, à ce que dit l'hiſtoire,
De part & d'autre ſoupiré,
Que, leur feu dûment déclaré,
Les jeunes gens, comme on peut croire,
Ne s'épargnerent ni ſerments,
Ni d'autres points bien plus charmants,
Comme baiſers à groſſe uſure,
Le tout ſans compte & ſans meſure.
Calculateur que fût l'amant,
Brouiller falloit inceſſamment;
La choſe étoit tant infinie,
Qu'il y faiſoit toujours abus:
Somme toute, il n'y manquoit plus
Qu'une ſeule cérémonie.
Bon fait aux filles l'épargner.
Ce ne fut pas ſans témoigner
Bien du regret, bien de l'envie.
Par vous, diſoit la belle amie,
Je me la veux faire enſeigner,
Ou ne la ſavoir de ma vie.
Je la ſaurai, je vous promets;

Tenez-vous certain, déſormais,
De m'avoir pour votre apprentie.
Je ne puis pour vous que ce point;
Je ſuis franche; n'attendez point
Que, par un langage ordinaire,
Je vous promette de me faire
Religieuſe, à moins qu'un jour
L'hymen ne ſuive notre amour.
Cet hymen feroit bien mon compte;
N'en doutez point; mais le moyen?
Vous m'aimez trop, pour vouloir rien
Qui me pût cauſer de la honte.
Tels & tels m'ont fait demander.
Mon pere eſt près de m'accorder.
Moi, je vous permets d'eſpérer
Qu'à qui que ce ſoit qu'on m'engage,
Soit conſeiller, ſoit préſident,
Soit veille ou jour du mariage,
Je ſerai vôtre auparavant,
Et vous aurez mon pucelage.

Le garçon la remercia
Comme il put. A huit jours de là,
Il s'offre un parti d'importance.
La belle dit à ſon ami:
Tenons-nous-en à celui-ci;
Car il eſt homme, que je penſe,
A paſſer la choſe au gros ſas.
La belle en étant ſur ce cas,

On la promet, on la commence;
Le jour des nôces ſe tient prêt.
Entendez ceci, s'il vous plaît.
Je penſe voir votre penſée
Sur ce mot là de commencée.
C'étoit alors, ſans point d'abus,
Fille promiſe, & rien de plus.

Huit jours donnés à la fiancée,
Comme elle appréhendoit encor
Quelque rupture en cet accord,
Elle differe le négoce
Juſqu'au propre jour de la nôce,
De peur de certain accident
Que les fillettes va perdant.
On mene au moûtier, cependant,
Notre galante encor pucelle.
Le *oui* fut dit à la chandelle.
L'époux voulut avec la belle
S'en aller coucher au retour.
Elle demande encor ce jour,
Et ne l'obtient qu'avecque peine.
Il fallut pourtant y paſſer.
Comme l'aurore étoit prochaine,
L'épouſe, au lieu de ſe coucher,
S'habille. On eut dit une reine.
Rien ne manquoit aux vêtements,
Perles, joyaux & diamants;
Son épouſé la faiſoit dame.

Son ami, pour la faire femme,
Prend heure avec elle au matin.
Ils devoient aller au jardin,
Dans un bois propre à telle affaire.
Une compagne y devoit faire
Le guet autour de nos amants,
Compagne inſtruite du myſtere.
La belle s'y rend la premiere,
Sous le prétexte d'aller faire
Un bouquet, dit-elle, à ſes gens.
Nicaiſe, après quelques moments,
La va trouver; & le bon ſire
Voyant le lieu, ſe met à dire :
Qu'il fait ici d'humidité !
Foin, votre habit ſera gâté :
Il eſt beau, ce ſeroit dommage.
Souffrez, ſans tarder davantage,
Que j'aille querir un tapis.
Eh ! mon dieu ! laiſſons les habits,
Dit la belle toute piquée,
Je dirai que je ſuis tombée.
Pour la perte, n'y ſongez point.
Quand on a temps ſi fort à point,
Il en faut uſer; & périſſent
Tous les vêtements du pays;
Que plutôt tous les beaux habits
Soient gâtés, & qu'ils ſe ſaliſſent,
Que d'aller ainſi conſumer
Un quart-d'heure : un quart-d'heure eſt cher.

Tandis que tous les gens agiſſent
Pour ma nôce, il ne tient qu'à vous
D'employer des moments ſi doux.
Ce que je dis ne me fied guere;
Mais je vous chéris, & vous veux
Rendre honnête homme, ſi je peux.
En vérité, dit l'amoureux,
Conſerver étoffe ſi chere,
Ne ſera point mal fait à nous.
Je cours; c'eſt fait; je ſuis à vous;
Deux minutes feront l'affaire.

Là-deſſus il part, ſans laiſſer
Le temps de lui rien repliquer.
Sa ſottiſe guérit la dame:
Un tel dédain lui vint en l'ame,
Qu'elle reprit, dès ce moment,
Son cœur, que trop indignement
Elle avoit placé. Quelle honte!
Prince des ſots, dit-elle en ſoi,
Va, je n'ai nul regret de toi:
Tout autre eût été mieux mon compte.
Mon bon ange a conſidéré
Que tu n'avois pas mérité
Une faveur ſi précieuſe.
Je ne veux plus être amoureuſe
Que de mon mari; j'en fais vœu;
Et, de peur qu'un reſte de feu
A le trahir ne me rengage,

Je vais, ſans tarder davantage,
Lui porter un bien qu'il auroit,
Quand Nicaiſe en ſon lieu ſeroit.
A ces mots, la pauvre épouſée
Sort du bois, fort ſcandaliſée.
L'autre revient, & ſon tapis;
Mais ce n'eſt plus comme jadis.
Amants, la bonne heure ne ſonne
A toutes les heures du jour.
J'ai lu dans l'alphabet d'Amour,
Qu'un galant, près d'une perſonne,
N'a toujours le temps comme il veut:
Qu'il le prenne donc comme il peut.
Tous délais y font du dommage:
Nicaiſe en eſt un témoignage.
Fort eſſoufflé d'avoir couru,
Et joyeux de telle proueſſe,
Il s'en revient, bien réſolu
D'employer tapis & maîtreſſe.
Mais quoi! la dame au bel habit,
Mordant ſes levres de dépit,
Retournoit vers la compagnie,
Et de ſa flamme bien guérie,
Poſſible, alloit, dans ce moment,
Pour ſe venger de ſon amant,
Porter à ſon mari la choſe
Qui lui cauſoit ce dépit là.
Quelle choſe? C'eſt celle-là
Que fille dit toujours qu'elle a.

Je le crois ; mais d'en mettre jà
Mon doigt au feu, ma foi, je n'oſe :
Ce que je ſais, c'eſt qu'en tel cas,
Fille qui ment ne peche pas.

Grace à Nicaiſe, notre belle,
Ayant ſa fleur, en dépit d'elle,
S'en retournoit tout en grondant :
Quand Nicaiſe la rencontrant,
A quoi tient, dit-il à la dame,
Que vous ne m'ayiez attendu ?
Sur ce tapis bien étendu
Vous ſeriez, en peu d'heures, femme.
Retournons donc ſans conſulter :
Venez ceſſer d'être pucelle ;
Puiſque je puis, ſans rien gâter,
Vous témoigner quel eſt mon zele.
Non pas cela, reprit la belle :
Mon pucelage dit qu'il faut
Remettre l'affaire à tantôt.
J'aime votre ſanté, Nicaiſe ;
Et vous conſeille, auparavant,
De reprendre un peu votre vent.
Or, reſpirez tout à votre aiſe.
Vous êtes apprenti marchand ;
Faites-vous apprenti galant :
Vous n'y ſerez pas ſi-tôt maître.
A mon égard, je ne puis être
Votre maîtreſſe en ce métier.

Sire Nicaiſe, il vous faut prendre
Quelque ſervante du quartier.
Vous ſavez des étoffes vendre,
Et leur prix en perfection ;
Mais ce que vaut l'occaſion,
Vous l'ignorez ; allez l'apprendre.

COMMENT L'ESPRIT
VIENT AUX FILLES.

Il eſt un jeu divertiſſant ſur tous,
Jeu dont l'ardeur ſouvent ſe renouvelle :
Il divertit & la laide & la belle ;
Soit jour, ſoit nuit, à toute heure il eſt doux :
Or, devinez comment ce jeu s'appelle.

Le beau du jeu n'eſt connu de l'époux ;
C'eſt chez l'amant que ce plaiſir excelle.
De regardants, pour y juger des coups,
Il n'en faut point, jamais on n'y querelle :
Or, devinez comment ce jeu s'appelle.

Qu'importe-t-il ? Sans s'arrêter au nom,
Ni badiner là-deſſus davantage,
Je vais encor vous en dire un uſage,
Il fait venir l'eſprit & la raiſon.
Nous le voyons en mainte beſtiole.
Avant que Liſe allât à cette école,
Liſe n'étoit qu'un miſérable oiſon :
Coudre & filer étoit ſon exercice,
Non pas le ſien, mais celui de ſes doigts ;
Car, que l'eſprit eût part à cet office,
Ne le croyez ; il n'étoit nuls emplois
Où Liſe pût avoir l'ame occupée ;

Liſe ſongeoit autant que ſa poupée.
Cent fois le jour ſa mere lui diſoit :
Va-t-en chercher de l'eſprit, malheureuſe.
La pauvre fille, auſſi-tôt, s'en alloit
Chez les voiſins, affligée & honteuſe,
Leur demandant où ſe vendoit l'eſprit.
On en rioit ; à la fin, on lui dit :
Allez trouver pere Bonaventure ;
Car il en a bonne proviſion.
Incontinent, la jeune créature
S'en va le voir, non ſans confuſion ;
Elle craignoit que ce ne fût dommage
De détourner ainſi tel perſonnage.
Me voudroit-il faire de tels préſents,
A moi qui n'ai que quatorze ou quinze ans ?
Vaux-je cela ? diſoit en ſoi la belle.
Son innocence augmentoit ſes appas :
Amour n'avoit à ſon croc de pucelle
Dont il crût faire un auſſi bon repas.
Mon révérend, dit-elle au béat homme,
Je viens vous voir ; des perſonnes m'ont dit
Qu'en ce couvent on vendoit de l'eſprit :
Votre plaiſir ſeroit-il qu'à crédit
J'en puſſe avoir ? Non pas pour groſſe ſomme ;
A gros achat mon tréſor ne ſuffit :
Je reviendrai, s'il m'en faut davantage ;
Et, cependant, prenez ceci pour gage.
A ce diſcours, je ne ſais quel anneau,
Qu'elle tiroit de ſon doigt avec peine,

Ne venant point, le pere dit : Tout beau,
Nous pourvoirons à ce qui vous amene,
Sans exiger nul ſalaire de vous :
Il eſt marchande & marchande, entre nous;
A l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne.
Entrez ici ; ſuivez-moi hardiment ;
Nul ne nous voit, aucun ne nous entend ;
Tous ſont au chœur ; le portier eſt perſonne
Entiérement à ma dévotion ;
Et ces murs ont de la diſcrétion.
Elle le ſuit : ils vont à ſa cellule.
Mon révérend la jette ſur un lit,
Veut la baiſer ; la pauvrette recule
Un peu la tête ; & l'innocente dit :
Quoi ! c'eſt ainſi qu'on donne de l'eſprit ?
Et vraiment oui, repart ſa révérence ;
Puis il lui met la main ſur le teton.
Encore ainſi ?... Vraiment oui ; comment donc ?
La belle prend le tout en patience ;
Il ſuit ſa pointe ; &, d'encor en encor,
Toujours l'eſprit s'inſinue & s'avance,
Tant & ſi bien, qu'il arrive à bon port.
Liſe rioit du ſuccès de la choſe.
Bonaventure, à ſix moments de là,
Donne d'eſprit une ſeconde doſe.
Ce ne fut tout, une autre ſuccéda ;
La charité du beau pere étoit grande.
Eh bien, dit-il, que vous ſemble du jeu ?
A nous venir l'eſprit tarde bien peu ;

Reprit la belle ; & puis elle demande :
Mais s'il s'en va ? S'il s'en va ?... Nous verrons.
D'autres ſecrets ſe mettent en uſage.
N'en cherchez point, dit Liſe, davantage ;
De celui-ci nous nous contenterons.
Soit fait, dit-il, nous recommencerons,
Au pis-aller, tant & tant, qu'il ſuffiſe.
Le pis-aller ſembla le mieux à Liſe.
Le ſecret même encor ſe répéta
Par le pater ; il aimoit cette danſe.
Liſe lui fait une humble révérence,
Et s'en retourne en ſongeant à cela.
Liſe ſonger ! Quoi ! déjà Liſe ſonge ?
Elle fait plus, elle cherche un menſonge,
Se doutant bien qu'on lui demanderoit,
Sans y manquer, d'où ce retard venoit.
Deux jours après, ſa compagne Nanette
S'en vient la voir : pendant leur entretien,
Liſe rêvoit. Nanette comprit bien,
Comme elle étoit clair-voyante & finette,
Que Liſe, alors, ne rêvoit pas pour rien.
Elle fait tant, tourne tant ſon amie,
Que celle-ci lui déclare le tout.
L'autre n'étoit à l'ouïr endormie ;
Sans rien cacher, Liſe, de bout en bout,
De point en point, lui conte le myſtere,
Dimenſions de l'eſprit du beau pere,
Et les encor, enfin tout le phœbé.
Mais vous, dit-elle, apprenez-nous, de grace,

Quand, & par qui l'eſprit vous fut donné.
Anne reprit : Puiſqu'il faut que je faſſe
Un libre aveu ; c'eſt votre frere Alain
Qui m'a donné de l'eſprit un matin.
Mon frere Alain ! Alain ! s'écria Liſe ;
Alain, mon frere ! Ah ! j'en ſuis bien ſurpriſe !
Il n'en a point, comme en donneroit-il ?
Sotte, dit l'autre, hélas ! tu n'en ſais guere :
Apprends de moi que, pour pareille affaire,
Il n'eſt beſoin que l'on ſoit ſi ſubtil.
Ne me crois-tu ? Sache-le de ta mere ;
Elle eſt experte au fait dont il s'agit.
Sur ce point là l'on t'aura bientôt dit :
Vivent les ſots pour donner de l'eſprit.

L'ABBESSE MALADE.

L'exemple ſert, l'exemple nuit auſſi :
Lequel des deux doit l'emporter ici ?
Ce n'eſt mon fait : l'un dira que l'Abbeſſe
En uſa bien ; l'autre, au contraire, mal.
Selon les gens, bien ou mal, je ne laiſſe
D'avoir mon compte ; & montre, en général,
Par ce que fit tout un troupeau de nonnes,
Que brebis ſont la plupart des perſonnes ;
Qu'il en paſſe une, il en paſſera cent ;
Tant ſur les gens eſt l'exemple puiſſant.
Agnès paſſa, puis autre ſœur, puis une,
Tant qu'à paſſer s'entrepreſſant chacune,
On vit enfin celle qui les gardoit
Paſſer auſſi : c'eſt, en gros, tout le conte.
Voici comment, en détail, on le conte.

Certaine Abbeſſe un certain mal avoit,
Pâles couleurs nommé parmi les filles ;
Mal dangereux, & qui des plus gentilles
Détruit l'éclat, fait languir les attraits.
Notre malade avoit la face blême
Tout juſtement comme un ſaint de carême ;
Bonne d'ailleurs, & gente, à cela près.
La faculté, ſur ce point conſultée,
Après avoir la choſe examinée,

Dit que, bientôt, madame tomberoit
En fievre lente, & puis qu'elle mourroit.
Force ſera que cette humeur la mange,
A moins que de... [l'à-moins eſt bien étrange !]
A moins, enfin, qu'elle n'ait à ſouhait
Compagnie d'homme. Hippocrate ne fait
Choix de ſes mots, & tant tourner ne ſait.
Jeſus ! reprit, toute ſcandaliſée,
Madame Abbeſſe : Eh ! que dites-vous-là ?
Fi !... Nous diſons, repartit à cela
La faculté, que, pour choſe aſſurée,
Vous en mourrez, à moins d'un bon galant.
Bon le faut-il, c'eſt un point important ;
Autre que bon n'eſt ici ſuffiſant ;
Et ſi bon n'eſt, deux en prendrez, Madame.
Ce fut bien pis : non pas que dans ſon ame
Ce bon ne fût par elle ſouhaité :
Mais le moyen que ſa communauté
Lui vît, ſans peine, approuver telle choſe ?
Honte, ſouvent, eſt de dommage cauſe.
Sœur Agnès dit : Madame, croyez-les :
Un tel remede eſt choſe bien mauvaiſe,
S'il a le goût méchant, à beaucoup près,
Comme la mort. Vous faites cent ſecrets ;
Faut-il qu'un ſeul vous choque & vous déplaiſe ?
Vous en parlez, Agnès, bien à votre aiſe,
Reprit l'Abbeſſe : or, çà, par votre dieu,
Le feriez-vous ? mettez-vous en mon lieu.
Oui-dà, Madame ; & dis bien davantage :

Votre

Votre ſanté m'eſt chere juſques-là,
Que, s'il falloit pour vous ſouffrir cela,
Je ne voudrois que, dans ce témoignage
D'affection, pas une de céans
Me dévançât. Mille remercîments
A ſœur Agnès donnés par ſon Abbeſſe:
La faculté dit adieu là-deſſus,
Et proteſta de ne revenir plus.
Tout le couvent ſe trouvoit en triſteſſe,
Quand ſœur Agnès, qui n'étoit de ce lieu
La moins ſenſée, au reſte, bonne lame,
Dit à ſes ſœurs: Tout ce qui tient Madame,
Eſt ſeulement belle honte de Dieu.
Par charité, n'en eſt-il point quelqu'une
Pour lui montrer l'exemple & le chemin?
Cet avis fut approuvé de chacune:
On l'applaudit, il court de main en main;
Pas une n'eſt qui montre en ce deſſein
De la froideur, ſoit nonne, ſoit nonnette,
Mere prieure, ancienne & diſcrette.
Le billet trotte; on fait venir des gens
De toute guiſe, & des noirs, & des blancs;
Et des tannés. L'eſcadron, dit l'hiſtoire,
Ne fut petit, ni, comme l'on peut croire,
Lent à montrer, de ſa part, le chemin.
Ils ne cédoient à pas une nonnain
Dans le deſir de faire que Madame
Ne fût honteuſe, ou bien n'eût dans ſon ame
Tel récipé, poſſible, à contre-cœur.

De ſes brebis à peine la premiere
A fait le ſaut, qu'il ſuit une autre ſœur ;
Une troiſieme entre dans la carriere ;
Nulle ne veut demeurer en arriere ;
Preſſe ſe met pour n'être la derniere.
Que dirai plus ? Enfin, l'impreſſion
Qu'avoit l'Abbeſſe encontre ce remede,
Sage rendue, à tant d'exemples cede.
Un jouvenceau fait l'opération
Sur la malade. Elle redevient roſe,
Œillet, aurore, & ſi quelque autre choſe
De plus riant ſe peut imaginer.
O doux remede ! ô remede à donner !
Remede ami de mainte créature ;
Ami des gens, ami de la nature,
Ami de tout, point-d'honneur excepté.
Point-d'honneur eſt une autre maladie :
Dans ſes écrits, madame faculté
N'en parle point. Que de maux en la vie !

LES TROQUEURS.

Le changement de mets réjouit l'homme :
Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci
La femme doit être compriſe auſſi ;
Et ne ſais pas comme il ne vient de Rome
Permiſſion de troquer en hymen,
Non ſi ſouvent qu'on en auroit envie,
Mais, tout au moins, une fois en ſa vie ;
Peut-être un jour nous l'obtiendrons ; Amen,
Ainſi ſoit-il. Semblable indult en France
Viendroit fort bien, j'en réponds ; car nos gens
Sont grands troqueurs : Dieu nous créa changeants.

Près de Rouen, pays de ſapience,
Deux villageois avoient chacun chez ſoi
Forte femelle, & d'aſſez bon aloi
Pour telles gens, qui n'y rafinent guere :
Chacun ſait bien qu'il n'eſt pas néceſſaire
Qu'Amour les traite ainſi que des prélats.
Avint pourtant que, tous deux étant las
De leurs moitiés, leur voiſin le notaire,
Un jour de fête, avec eux chopinoit.
Un des manants lui dit : Sire Oudinet,
J'ai dans l'eſprit une plaiſante affaire.
Vous avez fait, ſans doute, en votre temps ;

Pluſieurs contrats de diverſe nature :
Ne peut-on point en faire un où les gens
Troquent de femme, ainſi que de monture ?
Notre paſteur a bien changé de cure :
La femme eſt-elle un cas ſi différent ?
Eh ! pargué non ; car meſſire Grégoire
Diſoit toujours, ſi j'ai bonne mémoire :
Mes brebis ſont ma femme ; cependant
Il a changé, changeons auſſi, compere.
Très-volontiers, reprit l'autre manant ;
Mais tu ſais bien que notre ménagere
Eſt la plus belle : or çà, ſire Oudinet,
Sera-ce trop, s'il donne ſon mulet
Pour le retour ? Mon mulet ? Eh ! parguenne,
Dit le premier des villageois ſuſdits,
Chacune vaut, en ce monde, ſon prix ;
La mienne ira but à but pour la tienne ;
On ne regarde aux femmes de ſi près :
Point de retour : vois-tu, compere Étienne ;
Mon mulet ? c'eſt... c'eſt le roi des mulets.
Tu ne devrois me demander mon âne
Tant ſeulement : troc pour troc, touche-là.
Sire Oudinet, raiſonnant ſur cela,
Dit : Il eſt vrai que Tiennette a ſur Jeanne
De l'avantage, à ce qu'il ſemble aux gens ;
Mais le meilleur de la bête, à mon ſens,
N'eſt ce qu'on voit : femmes ont maintes choſes
Que je préfere, & qui ſont lettres cloſes.
Femmes auſſi trompent aſſez ſouvent ;

Jà ne les faut éplucher trop avant.
Or ſus, voiſins, faiſons les choſes nettes ;
Vous ne voulez chat en poche donner,
Ni l'un, ni l'autre ; allons donc confronter
Vos deux moitiés, comme Dieu les a faites.
L'expédient fut approuvé de tous.
Trop bien voilà meſſieurs les deux époux
Qui ſur ce point triomphent de s'étendre.
Tiennette n'a ni ſurot ni malandre,
Dit le ſecond. Jeanne, dit le premier,
A le corps net comme un petit denier.
Ma foi, c'eſt bâme. Et Tiennette eſt ambroiſe,
Dit ſon époux ; telle je la maintien.
L'autre reprit : Compere, tiens-toi bien ;
Tu ne connois Jeanne ma villageoiſe :
Je t'avertis qu'à ce jeu... m'entends-tu ?...
L'autre manant jura : Par la vertu !
Tiennette & moi nous n'avons qu'une noiſe,
C'eſt qui des deux y fait de meilleurs tours ;
Tu m'en diras quelques mots dans deux jours :
A toi, compere ; & de prendre la taſſe,
Et de trinquer : allons, ſire Oudinet :
A Jeanne ; top : puis à Tiennette ; maſſe.
Somme qu'enfin la ſoute du mulet
Fut accordée, & voilà marché fait.
Notre notaire aſſura l'un & l'autre
Que tels traités alloient leur grand chemin.
Sire Oudinet étoit un bon apôtre,
Qui ſe fit bien payer ſon parchemin.

Par qui payer ? Par Jeanne & par Tiennette.
Il ne voulut rien prendre des maris.
Les villageois furent tous deux d'avis
Que, pour un temps, la choſe fût ſecrette ;
Mais il en vint au curé quelque vent :
Il prit auſſi ſon droit, je m'en aſſure,
Et n'y étois ; mais la vérité pure
Eſt que curés y manquent peu ſouvent.
Le clerc non plus ne fit du ſien remiſe :
Rien ne ſe perd entre les gens d'égliſe.
Les permuteurs ne pouvoient bonnement
Exécuter un pareil changement,
Dans ce village, à moins que de ſcandale :
Ainſi, bientôt, l'un & l'autre détale,
Et va planter le piquet en un lieu
Où tout fut bien d'abord, moyennant Dieu.
C'étoit plaiſir que de les voir enſemble.
Les femmes même, à l'envi des maris,
S'entrediſoient en leurs menus devis :
Bon fait troquer, commere : à ton avis ?
Si nous troquions de valet ? que t'en ſemble ?
Ce dernier troc, s'il ſe fit, fut ſecret.
L'autre, d'abord, eut un très-bon effet.
Le premier mois, très-bien ils s'en trouverent ;
Mais, à la fin, nos gens ſe dégoûterent.
Compere Étienne, ainſi qu'on peut penſer,
Fut le premier des deux à ſe laſſer,
Pleurant Tiennette, il y perdoit, ſans doute.
Compere Gille eut regret à ſa ſoute,

Il ne voulut retroquer toutefois.
Qu'en avint-il ? Un jour, parmi les bois,
Étienne vit toute fine ſeulette,
Près d'un ruiſſeau, ſa défunte Tiennette,
Qui, par haſard, dormoit ſur la coudrette :
Il s'approcha, l'éveillant en ſurſaut.
Elle du troc ne ſe ſouvint pour l'heure,
Dont le galant, ſans plus longue demeure,
En vint au point ; bref, ils firent le ſaut.
Le conte dit qu'il la trouva meilleure
Qu'au premier jour. Pourquoi cela ?... Pourquoi ?
Belle demande ! En l'amoureuſe loi,
Pain qu'on dérobe & qu'on mange en cachette,
Vaut mieux que pain qu'on cuit, ou qu'on achete :
Je m'en rapporte aux plus ſavants que moi.
Il faut pourtant que la choſe ſoit vraie,
Et qu'après tout, Hyménée & l'Amour
Ne ſoient pas gens à cuire en même four ;
Témoin l'ébat qu'on prit ſous la coudraie.
On y fit chere, il ne s'y ſervit plat,
Où maître Amour, cuiſinier délicat,
Et plus friand que n'eſt maître Hyménée,
N'eût mis la main. Tiennette retournée,
Compere Étienne, homme neuf en ce fait,
Dit, à part ſoi : Gille a quelque ſecret ;
J'ai retrouvé Tiennette plus jolie
Qu'elle ne fut onc en jour de ſa vie.
Reprenons-la, faiſons tour de Normand :
Dédiſons-nous, uſons du privilege.

Voilà l'exploit qui trotte incontinent,
Aux fins de voir le troc & changement
Déclaré nul, & caſſé nettement.
Gille, aſſigné, de ſon mieux ſe défend.
Un promoteur intervient pour le ſiege
Épiſcopal, & vendique le cas.
Grand bruit par tout, ainſi que d'ordinaire:
Le parlement évoque à ſoi l'affaire.
Sire Oudinet, le faiſeur de contrats,
Eſt amené: on l'entend ſur la choſe.
Voilà l'état où l'on dit qu'eſt la cauſe;
Car c'eſt un fait arrivé depuis peu.
Pauvre ignorant que le compere Étienne!
Contre ſes fins cet homme, en premier lieu,
Va de droit fil; car, s'il prit à ce jeu
Quelque plaiſir, c'eſt qu'alors la chrétienne
N'étoit à lui. Le bon ſens vouloit donc
Que, pour toujours, il la laiſſât à Gille,
Sauf la coudraie, où Tiennette, dit-on,
Alloit ſouvent, en chantant ſa chanſon:
L'y rencontrer étoit choſe facile;
Et, ſuppoſé que facile ne fût,
Falloit qu'alors ſon plaiſir d'autant crût.
Mais allez-moi prêcher cette doctrine
A des manants. Ceux-ci, pourtant, avoient
Fait un bon tour, & très-bien s'en trouvoient:
Sans le dédit, c'étoit piece aſſez fine
Pour en devoir l'exemple à d'autres gens.
J'ai grand regret de n'en avoir les gants.

LES TROQUEURS.

Le changement de mets réjouit l'homme :
Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci
La femme doit être compriſe auſſi ;
Et ne ſais pas comme il ne vient de Rome
Permiſſion de troquer en hymen,
Non ſi ſouvent qu'on en auroit envie,
Mais, tout au moins, une fois en ſa vie ;
Peut-être un jour nous l'obtiendrons ; Amen,
Ainſi ſoit-il. Semblable indult en France
Viendroit fort bien, j'en réponds ; car nos gens
Sont grands troqueurs : Dieu nous créa changeants.

Près de Rouen, pays de ſapience,
Deux villageois avoient chacun chez ſoi
Forte femelle, & d'aſſez bon aloi
Pour telles gens, qui n'y rafinent guere :
Chacun ſait bien qu'il n'eſt pas néceſſaire
Qu'Amour les traite ainſi que des prélats.
Avint pourtant que, tous deux étant las
De leurs moitiés, leur voiſin le notaire,
Un jour de fête, avec eux chopinoit.
Un des manants lui dit : Sire Oudinet,
J'ai dans l'eſprit une plaiſante affaire.
Vous avez fait, ſans doute, en votre temps,

Pluſieurs contrats de diverſe nature :
Ne peut-on point en faire un où les gens
Troquent de femme, ainſi que de monture ?
Notre paſteur a bien changé de cure :
La femme eſt-elle un cas ſi différent ?
Eh ! pargué non ; car meſſire Grégoire
Diſoit toujours, ſi j'ai bonne mémoire :
Mes brebis ſont ma femme ; cependant
Il a changé, changeons auſſi, compere.
Très-volontiers, reprit l'autre manant ;
Mais tu ſais bien que notre ménagere
Eſt la plus belle : or çà, ſire Oudinet,
Sera-ce trop, s'il donne ſon mulet
Pour le retour ? Mon mulet ? Eh ! parguenne,
Dit le premier des villageois ſuſdits,
Chacune vaut, en ce monde, ſon prix ;
La mienne ira but à but pour la tienne ;
On ne regarde aux femmes de ſi près :
Point de retour : vois-tu, compere Étienne ;
Mon mulet ? c'eſt... c'eſt le roi des mulets.
Tu ne devrois me demander mon âne
Tant ſeulement : troc pour troc, touche-là.
Sire Oudinet, raiſonnant ſur cela,
Dit : Il eſt vrai que Tiennette a ſur Jeanne
De l'avantage, à ce qu'il ſemble aux gens ;
Mais le meilleur de la bête, à mon ſens,
N'eſt ce qu'on voit : femmes ont maintes choſes
Que je préfere, & qui ſont lettres cloſes.
Femmes auſſi trompent aſſez ſouvent ;

E CAS DE CONSCIENCE.

Les gens du pays des fables
Donnent, ordinairement,
Noms & titres agréables
Aſſez libéralement;
Cela ne leur coûte guere:
Tout leur eſt nymphe ou bergere,
Et déeſſe bien ſouvent.
Horace n'y faiſoit faute.
Si la ſervante de l'hôte
Au lit de notre homme alloit,
C'étoit, auſſi-tôt, Ilie,
C'étoit la nymphe Égérie,
C'étoit tout ce qu'on vouloit.
Dieu, par ſa bonté profonde,
Un beau jour mit dans le monde
Apollon, ſon ſerviteur,
Et l'y mit juſtement comme
Adam le nomenclateur;
Lui diſant: Te voilà, nomme.
Suivant cette antique loi,
Nous ſommes parrains du roi.
De ce privilege inſigne,
Moi, faiſeur de vers indigne,
Je pourrois uſer auſſi

Dans les contes que voici;
Et s'il me plaiſoit de dire,
Au lieu d'Anne, Sylvanire;
Et, pour meſſire Thomas,
Le grand druïde Adamas;
Me mettroit-on à l'amende?
Non; mais, tout conſidéré,
Le préſent conte demande
Qu'on diſe Anne & le curé.

Anne, puiſqu'ainſi va, paſſoit dans ſon village
Pour la perle & le parangon.
Étant, un jour, près du rivage,
Elle vit un jeune garçon
Se baigner nud. La fillette étoit drue,
Honnête, toutefois. L'objet plut à ſa vue.
Nuls défauts ne pouvoient être au gars reprochés;
Puis, dès auparavant, aimé de la bergere,
Quand il en auroit eu, l'Amour les eût cachés;
Jamais tailleur n'en fut mieux que lui la maniere.
Anne ne craignoit rien; des ſaules la couvroient,
Comme eût fait une jalouſie;
Ça & là ſes regards en liberté couroient
Où les portoit leur fantaiſie:
Ça & là, c'eſt-à-dire, aux différents attraits
Du garçon, au corps jeune & frais,
Blanc, poli, bien formé, de taille haute & drette,
Digne, enfin, des regards d'Annette.
D'abord une honte ſecrette

La fit quatre pas reculer,
L'amour huit autres avancer;
Le ſcrupule ſurvint, & penſa tout gâter.
Anne avoit bonne conſcience;
Mais comment s'abſtenir ? Eſt-il quelque défenſe
Qui l'emporte ſur le deſir,
Quand le haſard fait naître un ſujet de plaiſir ?
La belle à celui-ci fit quelque réſiſtance:
A la fin, ne comprenant pas
Comme on peut pécher de cent pas,
Elle s'aſſit ſur l'herbe; &, très-fort attentive,
Annette, la contemplative,
Regarda de ſon mieux. Quelqu'un n'a-t-il point vu
Comme on deſſine ſur nature ?
On vous campe une créature,
Une Eve, ou quelque Adam; j'entends un objet nu.
Puis force gens aſſis, comme notre bergere,
Font un crayon conforme à cet original.
Au fond de ſa mémoire Anne en ſut fort bien faire
Un qui ne reſſembloit pas mal.
Elle y ſeroit encor, ſi Guillot [c'eſt le ſire]
Ne fût ſorti de l'eau. La belle ſe retire
A propos; l'ennemi n'étoit plus qu'à vingt pas,
Plus fort qu'à l'ordinaire; & c'eût été grand cas
Qu'après de ſemblables idées,
Amour en fût demeuré là.
Il contoit pour ſiennes, déjà,
Les faveurs qu'Anne avoit gardées.
Qui ne s'y fût trompé ? Plus je ſonge à cela,

Moins je le puis comprendre. Anne, la ſcrupuleuſe,
N'oſa, quoiqu'il en ſoit, le garçon régaler;
Ne laiſſant pas, pourtant, de récapituler
Les points qui la rendoient encor toute honteuſe.
Pâques vint, & ce fut un nouvel embarras.
Anne, faiſant paſſer ſes péchés en revue,
Comme un paſſe-volant mit en un coin ce cas;
Mais la choſe fut apperçue.
Le curé, meſſire Thomas,
Sut relever le fait; &, comme on le peut croire,
En confeſſeur exact, il fit conter l'hiſtoire,
Et circonſtancier le tout fort amplement,
Pour en connoître l'importance,
Puis faire aucunement quadrer la pénitence:
Choſe où ne doit errer un confeſſeur prudent.
Celui-ci mal mena la belle.
Etre, dans ſes regards, à tel point ſenſuelle!
C'eſt, dit-il, un très-grand péché.
Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir touché.
Cependant la peine impoſée
Fut à ſouffrir aſſez aiſée.
Je n'en parlerai point; ſeulement on ſaura
Que meſſieurs les curés, en tous ces cantons là,
Ainſi qu'au nôtre, avoient des dévots & dévotes
Qui, pour l'examen de leurs fautes,
Leur payoient un tribut, qui plus, qui moins, ſelon
Que le compte à rendre étoit long.
Du tribut de cet an Anne étant ſoucieuſe,
Arrive que Guillot pêche un brochet fort grand:

Tout auſſi-tôt le jeune amant
rne à ſa maîtreſſe ; elle, toute joyeuſe,
Le va porter, du même pas,
Au curé, meſſire Thomas.
ɔit le préſent, il l'admire, & le drôle
D'un petit coup ſur l'épaule
La fillette régala,
Lui ſourit, lui dit : Voilà
Mon fait, joignant à cela
D'autres petites affaires.
ɔit jour de calende, & nombre de confreres
oient dîner chez lui. Voulez-vous doublement
M'obliger ? dit-il à la belle ;
ommodez chez vous ce poiſſon promptement,
Puis l'apportez incontinent ;
Ma ſervante eſt un peu nouvelle.
ıe court ; & voilà les prêtres arrivés:
ınd bruit, grande cohue, en cave on ſe tranſporte.
Aucuns des vins ſont approuvés:
Chacun en raiſonne à ſa ſorte.
On met ſur table, & le doyen
ıd place, en ſaluant toute la compagnie.
onter leurs propos ſeroit choſe infinie;
Puis le lecteur s'en doute bien.
permuta cent fois, ſans permuter pas une;
és, Dieu ſait combien : chacun à ſa chacune
, en faiſant de l'œil ; nul ſcandale : on ſervit
ıge, menus mets, & même juſqu'au fruit,
; que le brochet vint ; tout le dîner s'acheve

Sans brochet ; pas un brin. Guillot, ſachant ce dc
L'avoit fait rétracter, pour plus d'une raiſon.
Légere de brochet, la troupe enfin ſe leve.
Qui fut bien étonné ? Qu'on le juge. I' alla
Dire ceci, dire cela
A madame Anne le jour même ;
L'appella cent fois ſotte ; &, dans ſa rage extrême,
Lui penſa reprocher l'aventure du bain.
Traiter votre curé, dit-il, comme un coq !
Pour qui nous prenez-vous ? Paſteurs ſont-ce ci ?
Alors, par droit de repréſailles,
Anne dit au prêtre outragé :
Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir mangé.

LE DIABLE
DE PAPEFIGUIERE,
CONTE TIRÉ DE RABELAIS.

Maître François dit que Papimanie
Eſt un pays où les gens ſont heureux ;
Le vrai dormir ne fut fait que pour eux :
Nous n'en avons ici que la copie ;
Et, par ſaint Jean, ſi Dieu me prête vie,
Je le verrai ce pays où l'on dort :
On y fait plus, on n'y fait nulle choſe ;
C'eſt un emploi que je recherche encor :
Ajoutez-y quelque petite doſe
D'amour honnête, & puis me voilà fort.
Tout au rebours, il eſt une province
Où les gens ſont haïs, maudits de Dieu.
On les connoît à leur viſage mince ;
Le long dormir eſt exclus de ce lieu :
Partant, lecteurs, ſi quelqu'un ſe préſente
A vos regards, ayant face riante,
Couleur vermeille, & viſage replet,
Taille non pas de quelque mingrelet,
Dire pourrez, ſans que l'on vous condamne ;
Cettui me ſemble, à le voir, Papimane.

Si, d'autre part, celui que vous verrez
N'a l'œil riant, le corps rond, le teint frais
Sans héſiter, qualifiez cet homme
Papefiguier. Papefigue ſe nomme
L'isle & province où les gens, autrefois,
Firent la figue au portrait du ſaint pere:
Punis en ſont, rien chez eux ne proſpere:
Ainſi nous l'a conté maître François.
L'isle fut, lors, donnée en appanage
A Lucifer; c'eſt ſa maiſon des champs.
On voit courir par tout cet héritage
Ses commenſaux, rudes à pauvres gens,
Peuple ayant queue, ayant cornes & griffes,
Si maints tableaux ne ſont point apocryphes.
Avint un jour qu'un de ces beaux meſſieurs
Vit un manant ruſé, des plus trompeurs,
Verſer un champ dans l'isle deſſus dite.
Bien paroiſſoit la terre être maudite;
Car le manant, avec peine & ſueur,
La retournoit, & faiſoit ſon labeur.
Survint un diable, à titre de ſeigneur.
Ce diable étoit des gens de l'évangile,
Simple, ignorant, à tromper très-facile,
Bon gentilhomme, & qui, dans ſon courroux,
N'avoit encor tonné que ſur les choux:
Plus ne ſavoit apporter de dommage.
Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage
N'eſt mon talent: je ſuis un diable iſſu
De noble race, & qui n'a jamais ſu

Se tourmenter, ainſi que ſont les autres.
Tu ſais, villain, que tous ces champs ſont nôtres;
Ils ſont à nous dévolus par l'édit
Qui mit, jadis, cette isle en interdit.
Vous y vivez deſſous notre police.
Partant, villain, je puis, avec juſtice,
M'attribuer tout le fruit de ce champ;
Mais je ſuis bon, & veux que, dans un an,
Nous partagions ſans noiſe & ſans querelle.
Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux?
Le manant dit: Monſeigneur, pour le mieux,
Je crois qu'il faut les couvrir de touzelle;
Car c'eſt un grain qui vient fort aiſément.
Je ne connois ce grain là nullement,
Dit le lutin; comment dis-tu? Touzelle?
Mémoire n'ai d'aucun grain qui s'appelle
De cette ſorte: or, emplis-en ce lieu:
Touzelle ſoit, touzelle, de pardieu;
J'en ſuis content. Fais donc vîte, & travaille,
Manant, travaille, & travaille, villain;
Travailler eſt le fait de la canaille;
Ne t'attends pas que je t'aide un ſeul brin,
Ni que par moi ton labeur ſe conſomme;
Je t'ai jà dit que j'étois gentilhomme,
Né pour chommer, & pour ne rien ſavoir.
Voici comment ira notre partage.
Deux lots ſeront, dont l'un, c'eſt à ſavoir
Ce qui hors terre & deſſus l'héritage
Aura pouſſé, demeurera pour toi;

L'autre, dans terre, eſt réſervé pour moi.
L'oût arrivé, la touzelle eſt ſciée,
Et, tout d'un temps, ſa racine arrachée,
Pour ſatisfaire au lot du Diableteau.
Il y croyoit la ſemence attachée,
Et que l'épi, non plus que le tuyau,
N'étoit qu'une herbe inutile & ſéchée.
Le laboureur vous la ſerra très-bien.
L'autre au marché porta ſon chaume vendre.
On le hua, pas un n'en offrit rien :
Le pauvre Diable étoit prêt à ſe pendre.
Il s'en alla chez ſon compartageant ;
Le drôle avoit la touzelle vendue,
Pour le plus sûr, en gerbe, & non battue,
Ne manquant pas de bien cacher l'argent.
Bien le cacha ; le Diable en fut la dupe.
Coquin, dit-il, tu m'as joué d'un tour :
C'eſt ton métier ; je ſuis diable de cour,
Qui, comme vous, à tromper ne m'occupe.
Quel grain veux-tu ſemer pour l'an prochain ?
Le manant dit : Je crois qu'au lieu de grain,
Planter me faut ou navets, ou carottes :
Vous en aurez, Monſeigneur, pleines hottes,
Si mieux n'aimez raves dans la ſaiſon.
Raves, navets, carottes, tout eſt bon,
Dit le lutin ; mon lot ſera hors terre ;
Le tien dedans. Je ne veux point de guerre
Avecque toi, ſi tu ne m'y contrains.
Je vais tenter quelques jeunes nonnains.

L'auteur ne dit ce que firent les nonnes.
Le temps venu de recueillir encor,
Le manant prend raves belles & bonnes.
Feuilles, ſans plus, tombent pour tout tréſor
Au Diableteau, qui, l'épaule chargée,
Court au marché. Grande fut la riſée:
Chacun lui dit ſon mot, cette fois-là.
Monſieur le Diable, où croit cette denrée?
Où mettrez-vous ce qu'on en donnera?
Plein de courroux, & vuide de pécune,
Léger d'argent, & chargé de rancune,
Il va trouver le manant, qui rioit
Avec ſa femme, & ſe ſolacioit.
Ah! par la mort! par le ſang! par la tête!
Dit le démon, il le paiera, parbieu!
Vous voici donc, Phlipot la bonne bête!
Çà, çà, galons-le, en enfant de bon lieu;
Mais il vaut mieux remettre la partie:
J'ai ſur les bras une dame jolie
A qui je dois faire franchir le pas.
Elle le veut, & puis ne le veut pas.
L'époux n'aura dedans la confrerie
Si-tôt un pied, qu'à vous je reviendrai,
Maître Phlipot, & tant vous galerai,
Que ne jouerez ces tours de votre vie.
A coups de griffe il faut que nous voyions
Lequel aura, de nous deux, belle amie,
Et jouira du fruit de ces ſillons.
Prendre pourrois, d'autorité ſuprême,

Touzelle & grain, champ & rave, enfin tout;
Mais je les veux avoir par le bon bout:
N'eſpérez plus uſer de ſtratageme.
Dans huit jours d'hui, je ſuis à vous, Phlipot;
Et touchez-là, ceci ſera mon arme.
Le villageois, étourdi du vacarme,
Au farfadet ne put répondre un mot.
Perrette en rit; c'étoit ſa ménagere,
Bonne galante en toutes les façons,
Et qui fut plus que garder les moutons,
Tant qu'elle fut en âge de bergere.
Elle lui dit: Phlipot, ne pleure point.
Je veux d'ici renvoyer de tout point
Ce Diableteau: c'eſt un jeune novice
Qui n'a rien vu. Je t'en tirerai hors;
Mon petit doigt ſauroit plus de malice;
Si je voulois, que n'en ſait tout ſon corps.
Le jour venu, Phlipot, qui n'étoit brave,
Se va cacher, non point dans une cave,
Trop bien va-t-il ſe plonger tout entier
Dans un profond & large bénitier.
Aucun démon n'eût ſu par où le prendre;
Tant fut ſubtil; car d'étoles, dit-on,
Il s'affubla le chef, pour s'en défendre,
S'étant plongé dans l'eau juſqu'au menton.
Or, le laiſſons, il n'en viendra pas faute.
Tout le clergé chante autour, à voix haute:
Vade retro. Perrette cependant
Eſt au logis, le lutin attendant.

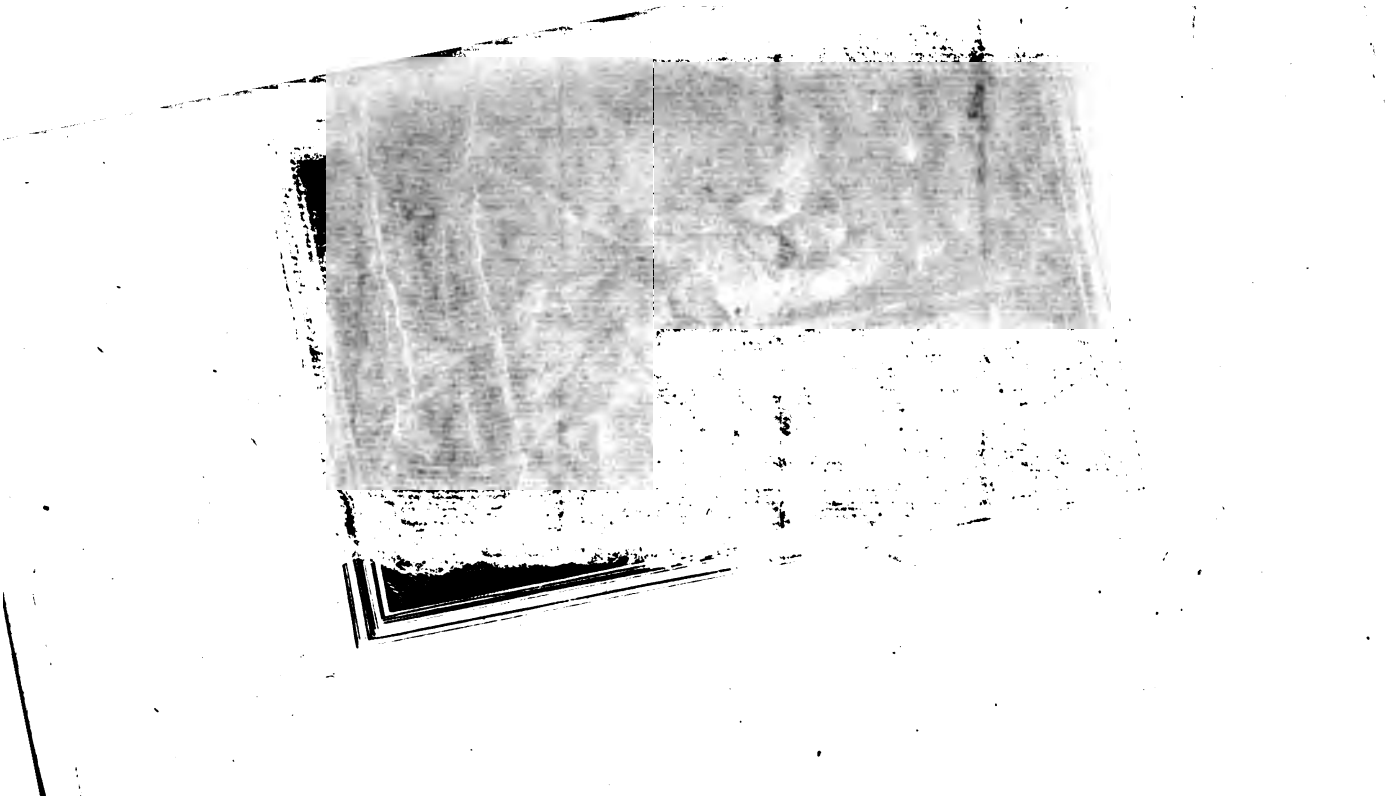
Le lutin vient : Perrette, échevelée,
Sort, & ſe plaint de Phlipot, en criant :
Ah ! le bourreau ! le traître ! le méchant !
Il m'a perdue, il m'a toute affolée.
Au nom de Dieu, Monſeigneur, ſauvez-vous.
A coups de griffe, il m'a dit, en courroux,
Qu'il ſe devoit contre votre excellence
Battre, tantôt, & battre à toute outrance.
Pour s'éprouver, le perfide m'a fait
Cette balafre. A ces mots, au follet
Elle fait voir... Et quoi ?... Choſe terrible.
Le Diable en eut une peur tant horrible,
Qu'il ſe ſigna, penſa preſque tomber ;
Onc n'avoit vu, ne lu, n'oui conter
Que coups de griffe euſſent ſemblable forme.
Bref, auſſi-tôt qu'il apperçut l'énorme
Solution de continuité,
Il demeura ſi fort épouvanté,
Qu'il prit la fuite, & laiſſa là Perrette.
Tous les voiſins chommerent la défaite
De ce démon : le clergé ne fut pas
Des plus tardifs à prendre part au cas.

FÉRONDE,

OU

LE PURGATOIRE.

Vers le Levant, le Vieil de la Montagne
Se rendit craint par un moyen nouveau.
Craint n'étoit-il pour l'immenſe campagne
Qu'il poſſédât, ni pour aucun monceau
D'or ou d'argent, mais parce qu'au cerveau
De ſes ſujets il imprimoit des choſes
Qui de maint fait courageux étoient cauſes.
Il choiſiſſoit entr'eux les plus hardis,
Et leur faiſoit donner du paradis
Un avant-goût à leurs ſens perceptible
Du paradis de ſon légiſlateur.
Rien n'en a dit ce prophete menteur,
Qui ne devînt très-croyable & ſenſible
A ces gens-là. Comment s'y prenoit-on?
On les faiſoit boire tous de façon
Qu'ils s'enivroient, perdoient ſens & raiſon.
En cet état, privés de connoiſſance,
On les portoit en d'agréables lieux,
Ombrages frais, jardins délicieux.
Là ſe trouvoient tendrons en abondance,
Plus que maillés, & beaux par excellence:
Chaque réduit en avoit à couper.



Si ſe venoient joliment attrouper
Près de ces gens, qui, leur boiſſon cuvée,
S'émerveilloient de voir cette couvée;
Et ſe croyoient habitants devenus
Des champs heureux qu'aſſigne à ſes élus
Le faux Mahom. Lors de faire accointance,
Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danſe;
Au gazouillis des ruiſſeaux de ce bois,
Au ſon des luths accompagnant les voix
Des roſſignols: il n'eſt plaiſir au monde
Qu'on ne goûtât dedans ce paradis:
Les gens trouvoient, en ſon charmant pourpris,
Les meilleurs vins de la machine ronde,
Dont ne manquoient encor de s'enivrer,
Et de leurs ſens perdre l'entier uſage.
On les faiſoit, auſſi-tôt, reporter
Au premier lieu. De tout ce tripotage
Qu'arrivoit-il? Ils croyoient fermement
Que, quelque jour, de ſemblables délices
Les attendoient, pourvu que hardiment,
Sans redouter la mort, ni les ſupplices,
Ils fiſſent choſe agréable à Mahom,
Servant leur prince en toute occaſion.
Par ce moyen, leur prince pouvoit dire
Qu'il avoit gens à ſa dévotion,
Déterminés, & qu'il n'étoit empire
Plus redouté que le ſien, ici-bas.
Or, ai-je été prolixe ſur ce cas,
Pour confirmer l'hiſtoire de Féronde.

TAYLOR INST. OXFORD

Féronde étoit un ſot de par le monde,
Riche manant, ayant ſoin du tracas,
Dîmes & cens, revenus & ménage
D'un abbé blanc. J'en ſais de ce plumage
Qui valent bien les noirs, à mon avis,
En fait que d'être aux maris ſecourables,
Quand forte tâche ils ont en leur logis,
Si qu'il y faut moines & gens capables.
Au lendemain celui-ci ne ſongeoit,
Et tout ſon fait, dès la veille, mangeoit,
Sans rien garder, non plus qu'un droit apôtre;
N'ayant autre œuvre, autre emploi, penſer autre
Que de chercher où giſoient les bons vins,
Les bons morceaux & les bonnes commeres,
Sans oublier les gaillardes nonnains,
Dont il faiſoit peu de part à ſes freres.
Féronde avoit un joli chaperon
Dans ſon logis, femme ſienne, &, dit-on,
Que parentelle étoit entre la dame
Et notre abbé; car ſon prédéceſſeur
Oncle & parrain, dont Dieu veuille avoir l'ame,
En étoit pere, & la donna pour femme
A ce manant, qui tint à grand honneur
De l'épouſer. Chacun ſait que de race
Communément fille bâtarde chaſſe:
Celle-ci donc ne fit mentir le mot.
Si n'étoit pas l'époux homme ſi ſot,
Qu'il n'en eût doute, & ne vît en l'affaire
Un peu plus clair qu'il n'étoit néceſſaire.

Sa femme alloit toujours chez le prélat,
Et prétextoit ſes allées, venues,
Des ſoins divers de cet économat;
Elle alléguoit mille affaires menues;
C'étoit un compte, ou c'étoit un achat;
C'étoit un rien, tant peu plaignoit ſa peine.
Bref, il n'étoit nul jour en la ſemaine,
Nulle heure au jour, qu'on ne vît en ce lieu
La receveuſe. Alors, le pere en Dieu
Ne manquoit pas d'écarter tout ſon monde;
Mais le mari, qui ſe doutoit du tour,
Rompoit les chiens, ne manquant, au retour,
D'impoſer mains ſur madame Féronde.
Onc il ne fut un moins commode époux.
Eſprits ruraux volontiers ſont jaloux,
Et ſur ce point à chauſſer difficiles,
N'étant point faits aux coûtumes des villes.
Monſieur l'abbé trouvoit cela bien dur,
Comme prélat qu'il étoit, partant, homme
Fuyant la peine, aimant le plaiſir pur,
Ainſi que fait tout bon ſuppôt de Rome.
Ce n'eſt mon goût; je ne veux, de plein ſaut,
Prendre la ville, aimant mieux l'eſcalade;
En amour, dà; non en guerre: il ne faut
Prendre ceci pour guerriere bravade,
Ni m'enrôler là-deſſus, malgré moi.
Que l'autre uſage ait la raiſon pour ſoi,
Je m'en rapporte, & reviens à l'hiſtoire
Du receveur, qu'on mit en purgatoire

Pour le guérir, & voici comme quoi :
Par le moyen d'une poudre endormante,
L'abbé le plonge en un très-long ſommeil.
On le croit mort, on l'enterre, l'on chante :
Il eſt ſurpris de voir, à ſon réveil,
Autour de lui gens d'étrange maniere ;
Car il étoit au large dans ſa biere,
Et ſe pouvoit lever de ce tombeau,
Qui conduiſoit en un profond caveau.
D'abord, la peur ſe ſaiſit de notre homme.
Qu'eſt-ce cela ? Songe-t-il ? Eſt-il mort ?
Seroit-ce point quelque eſpece de ſort ?
Puis il demande aux gens comme on les nomme,
Ce qu'ils font là, d'où vient que dans ce lieu
L'on le retient, & qu'a-t-il fait à Dieu ?
L'un d'eux lui dit : Conſole-toi, Féronde,
Tu te verras citoyen du haut monde
Dans mille ans d'hui, complets & bien comptés.
Auparavant, il faut d'aucuns péchés
Te nettoyer en ce ſaint purgatoire.
Ton ame, un jour, plus blanche que l'ivoire,
En ſortira. L'ange conſolateur
Donne, à ces mots, au pauvre receveur
Huit ou dix coups de forte diſcipline,
En lui diſant : C'eſt ton humeur mutine,
Et trop jalouſe, & déplaiſante à Dieu,
Qui te retient pour mille ans en ce lieu.
Le receveur s'étant frotté l'épaule,
Fait un ſoupir : Mille ans, c'eſt bien du temps !

Vous noterez que l'ange étoit un drôle,
Un frere Jean, novice de léans;
Ses compagnons jouoient chacun un rôle
Pareil au ſien, deſſous un feint habit.
Le receveur requiert pardon, & dit:
Las! ſi jamais je rentre dans la vie,
Jamais ſoupçon, ombrage & jalouſie
Ne rentreront dans mon maudit eſprit:
Pourrois-je point obtenir cette grace?
On la lui fait eſpérer, non ſi-tôt:
Force eſt qu'un an dans ce ſéjour ſe paſſe;
Là, cependant, il aura ce qu'il faut
Pour ſubſtenter ſon corps, rien davantage;
Quelque grabat, du pain pour tout potage;
Vingt coups de fouet chaque jour, ſi l'abbé,
Comme prélat rempli de charité,
N'obtient du ciel qu'au moins on lui remette,
Non le total des coups, mais quelque quart,
Voire moitié, voire la plus grand'part.
Douter ne faut qu'il ne s'en entremette,
A ce ſujet diſant mainte oraiſon.
L'ange, en après, lui fait un long ſermon.
A tort, dit-il, tu conçus du ſoupçon.
Les gens d'égliſe ont-ils de ces penſées?
Un abbé blanc! c'eſt trop d'ombrage avoir;
Il n'écherroit que dix coups pour un noir.
Défais-toi donc de tes erreurs paſſées.
Il s'y réſout. Qu'eût-il fait? Cependant,
Sire prélat & madame Féronde

Ne laiſſent perdre un ſeul petit moment.
Le mari dit : Que fait ma femme au monde ?
Ce qu'elle y fait ? Tout bien : notre prélat
L'a conſolée, & ton économat
S'en va ſon train, toujours à l'ordinaire.
Dans le couvent toujours a-t-elle affaire ?
Où donc ? Il faut qu'ayant ſeule à préſent
Le faix entier ſur ſoi, la pauvre femme,
Bon gré malgré, léans aille ſouvent,
Et plus encor que pendant ton vivant.
Un tel diſcours ne plaiſoit point à l'ame.
Ame j'ai cru le devoir appeller,
Ses pourvoyeurs ne le faiſant manger
Ainſi qu'un corps. Un mois, à cette épreuve,
Se paſſe entier, lui jeûnant, & l'abbé
Multipliant œuvres de charité,
Et mettant peine à conſoler la veuve.
Tenez pour sûr qu'il y fit de ſon mieux.
Son ſoin ne fut long-temps infructueux :
Pas ne ſemoit en une terre ingrate.
Pater abbas, avec juſte ſujet,
Appréhenda d'être pere en effet.
Comme il n'eſt bon que telle choſe éclate ;
Et que le fait ne puiſſe être nié,
Tant & tant fut par ſa paternité
Dit d'oraiſons, qu'on vit du purgatoire
L'ame ſortir, légere, & n'ayant pas
Once de chair. Un ſi merveilleux cas
Surprit les gens. Beaucoup ne vouloient croire

Ce qu'ils voyoient. L'abbé paſſa pour ſaint.
L'époux pour ſien le fruit poſthume tint,
Sans autrement de calcul oſer faire.
Double miracle étoit en cette affaire,
Et la groſſeſſe, & le retour du mort.
On en chanta *Te deums* à renfort.
Stérilité régnoit en mariage
Pendant cet an, & même au voiſinage
De l'abbaye, encor bien que léans
On ſe vouât pour obtenir enfants.
A tant laiſſons l'économe & ſa femme,
Et ne ſoit dit que, nous autres époux,
Nous méritions ce qu'on fit à cette ame,
Pour la guérir de ſes ſoupçons jaloux.

LE PSEAUTIER.

Nonnes, ſouffrez, pour la derniere fois,
Qu'en ce recueil, malgré moi, je vous place.
De vos bons tours les contes ne ſont froids.
Leur aventure a ne ſais quelle grace
Qui n'eſt ailleurs : ils emportent les voix.
Encore un donc, & puis c'en ſeront trois.
Trois ? Je faux d'un ; c'en ſeront au moins quatre.
Comptons-les bien. Mazet le compagnon ;
L'abbeſſe ayant beſoin d'un bon garçon
Pour la guérir d'un mal opiniâtre ;
Ce conte-ci, qui n'eſt le moins frippon ;
Quant à ſœur Jeanne ayant fait un poupon,
Je ne tiens pas qu'il le faille rabattre.
Les voilà tous : quatre c'eſt compte rond.
Vous me direz : C'eſt une étrange affaire,
Que nous ayions tant de part en ceci.
Que voulez-vous ? Je n'y ſaurois que faire,
Ce n'eſt pas moi qui le ſouhaite ainſi.
Si vous teniez toujours votre bréviaire,
Vous n'auriez rien à démêler ici ;
Mais ce n'eſt pas votre plus grand ſouci.
Paſſons donc vîte a la préſente hiſtoire.

Dans un couvent de nonnes fréquentoit
Un jouvenceau friand, comme on peut croire,

De ces oiſeaux. Telle pourtant prenoit
Goût à le voir, & des yeux le couvoit,
Lui ſourioit, faiſoit la complaiſante,
Et ſe diſoit ſa très-humble ſervante,
Qui, pour cela, d'un ſeul point n'avançoit.
Le conte dit que léans il n'étoit
Vieille ni jeune, à qui le perſonnage
Ne fit ſonger quelque choſe à part ſoi.
Soupirs trottoient; bien voyoit le pourquoi,
Sans qu'il s'en mît en peine davantage.
Sœur Iſabeau, ſeule pour ſon uſage,
Eut le galant: elle le méritoit;
Douce d'humeur, gentille de corſage,
Et n'en étant qu'à ſon apprentiſſage;
Belle, de plus. Ainſi l'on l'envioit
Pour deux raiſons; ſon amant, & ſes charmes.
Dans ſes amours chacune l'épioit;
Nul bien ſans mal, nul plaiſir ſans alarmes.
Tant & ſi bien l'épierent les ſœurs,
Qu'une nuit ſombre, & propre à ces douceurs,
Dont on confie aux ombres le myſtere,
En ſa cellule on ouit certains mots,
Certaine voix, enfin certains propos
Qui n'étoient pas, ſans doute, en ſon bréviaire.
C'eſt le galant, ce dit-on; il eſt pris;
Et de courir, l'alarme eſt aux eſprits;
L'eſſaim frémit, ſentinelle ſe poſe.
On va conter, en triomphe, la choſe
A mere abbeſſe; & heurtant à grands coups;

On lui cria : Madame, levez-vous ;
Sœur Iſabelle a dans ſa chambre un homme.
Vous noterez que Madame n'étoit
En oraiſon, ni ne prenoit ſon ſomme :
Trop bien, alors, dans ſon lit elle avoit
Meſſire Jean, curé du voiſinage.
Pour ne donner aux ſœurs aucun ombrage ;
Elle ſe leve, en hâte, étourdiment,
Cherche ſon voile ; &, malheureuſement,
Deſſous ſa main tombe du perſonnage
Le haut-de-chauſſe, aſſez bien reſſemblant,
Pendant la nuit quand on n'eſt éclairée,
A certain voile aux nonnes familier,
Nommé, pour lors, entr'elles le Pſeautier.
La voilà donc de gregues affublée.
Ayant ſur ſoi ce nouveau couvre-chef,
Et s'étant fait raconter derechef
Tout le catus, elle dit, irritée :
Voyez un peu la petite effrontée !
Fille du diable, & qui nous gâtera
Notre couvent : ſi Dieu plaît, ne fera :
S'il plaît à Dieu, bon ordre s'y mettra :
Vous la verrez, tantôt, bien chapitrée.
Chapitre donc, puiſque chapitre y a,
Fut aſſemblé. Mere abbeſſe, entourée
De ſon ſénat, fait venir Iſabeau,
Qui s'arroſoit de pleurs tout le viſage,
Se ſouvenant qu'un maudit jouvenceau
Venoit d'en faire un différent uſage.

Qu

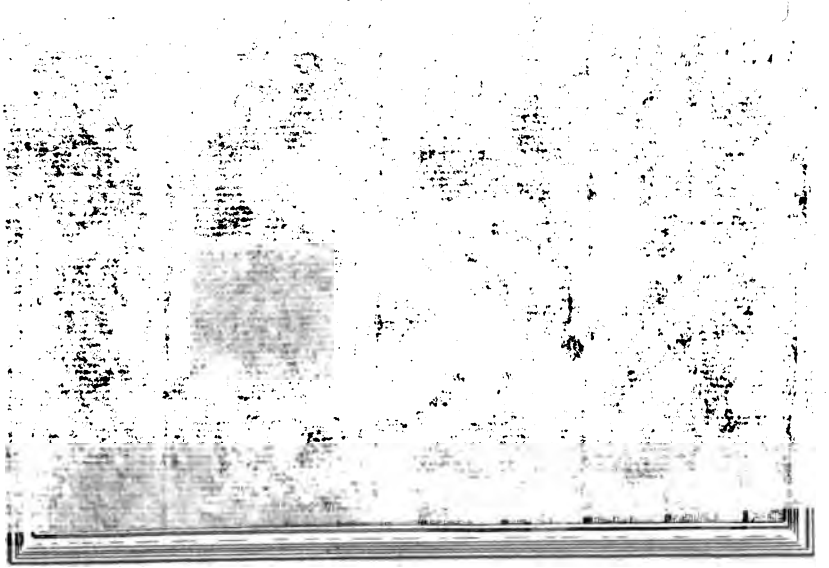
Quoi ! dit l'abbeſſe, un homme dans ce lieu !
Un tel ſcandale en la maiſon de Dieu !
N'êtes-vous point morte de honte encore ?
Qui nous a fait recevoir parmi nous
Cette voirie ? Iſabeau, ſavez-vous,
[Car, déſormais, qu'ici l'on vous honore
Du nom de ſœur ne le prétendez pas]
Savez-vous, dis-je, à quoi, dans un tel cas,
Notre inſtitut condamne une méchante ?
Vous l'apprendrez avant qu'il ſoit demain.
Parlez, parlez. Lors, la pauvre nonnain
Qui, juſques-là, confuſe & repentante,
N'oſoit branler, & la vue abaiſſoit ;
Leve les yeux ; par bonheur, apperçoit
Le haut-de-chauſſe, à qui toute la bande,
Par un effet d'émotion trop grande ;
N'avoit pris garde, ainſi qu'on voit ſouvent,
Ce fut haſard qu'Iſabelle, à l'inſtant,
S'en apperçut. Auſſi-tôt la pauvrette
Reprend courage, & dit tout doucement :
Votre Pſeautier a ne ſais quoi qui pend ;
Raccommodez-le. Or, c'étoit l'aiguillette ;
Aſſez ſouvent pour bouton on s'en ſert.
D'ailleurs, ce voile avoit beaucoup de l'air
D'un haut-de-chauſſe ; & la jeune nonnette,
Ayant l'idée encor fraîche des deux,
Ne s'y méprit ; non pas que le meſſire
Eût chauſſe faite ainſi qu'un amoureux ;
Mais, à peu près ; cela devoit ſuffire.

L'abbeſſe dit : Elle oſe encore rire !
Quelle inſolence ! un péché ſi honteux
Ne la rend pas plus humble & plus ſoumiſe !
Veut-elle point que l'on la canoniſe ?
Laiſſez mon voile, eſprit de Lucifer :
Songez, ſongez, petit tiſon d'enfer,
Comme on pourra raccommoder votre ame.
Pas ne finit mere abbeſſe ſa game,
Sans ſermoner & tempêter beaucoup.
Sœur Iſabeau lui dit : Encore un coup,
Raccommodez votre Pſeautier, Madame.
Tout le troupeau ſe met à regarder.
Jeunes de rire, & vieilles de gronder :
La voix manquant à notre ſermoneuſe,
Qui, de ſon troc bien fâchée & honteuſe,
N'eut pas le mot à dire en ce moment,
L'eſſaim fit voir, par ſon bourdonnement,
Combien rouloient de diverſes penſées
Dans les eſprits. Enfin, l'abbeſſe dit :
Devant qu'on eût tant de voix ramaſſées
Il ſeroit tard. Que chacune en ſon lit
S'aille remettre. A demain toute choſe.
Le lendemain, ne fut tenu, pour cauſe,
Aucun chapitre ; & le jour enſuivant
Tout auſſi peu. Les ſages du couvent
Furent d'avis que l'on ſe devoit taire ;
Car trop d'éclat eût pu nuire au troupeau.
On n'en vouloit à la pauvre Iſabeau
Que par envie. Ainſi, n'ayant pu faire

Qu'elle lâchât aux autres le morceau,
Chaque nonnain, faute de jouvenceau,
Songe à pourvoir d'ailleurs à ſon affaire.
Les vieux amis reviennent de plus beau.
Par préciput à notre belle on laiſſe
Le jeune fils; le paſteur, à l'abbeſſe;
Et l'union alla juſques au point,
Qu'on en prêtoit à qui n'en avoit point.

LE ROI CANDAULE
ET
LE MAITRE EN DROIT.

Force gens ont été l'inſtrument de leur mal :
Candaule en eſt un témoignage.
Ce roi fut en ſottiſe un très-grand perſonnage ;
Il fit, pour Gygès, ſon vaſſal,
Une galanterie imprudente & peu ſage.
Vous voyez, lui dit-il, le viſage charmant
Et les traits délicats dont la reine eſt pourvue :
Je vous jure ma foi que l'accompagnement
Eſt d'un tout autre prix, & paſſe infiniment ;
Ce n'eſt rien, à qui l'a vue
Toute nue.
Je vous la veux montrer, ſans qu'elle en ſache rien ;
Car j'en ſais un très-bon moyen ;
Mais, à condition..... Vous m'entendez fort bien,
Sans que j'en diſe davantage ;
Gygès, il vous faut être ſage,
Point de ridicule deſir.
Je ne prendrois pas de plaiſir
Aux vœux impertinents qu'une amour ſotte & vaine
Vous feroit faire pour la reine.
Propoſez-vous de voir tout ce corps ſi charmant,
Comme un beau marbre ſeulement.



Je veux que vous diſiez que l'art, que la penſée,
Que même le ſouhait ne peut aller plus loin.
Dedans le bain je l'ai laiſſée :
Vous êtes connoiſſeur, venez être témoin
De ma félicité ſuprême.
Ils vont. Gygès admire. Admirer, c'eſt trop peu,
Son étonnement eſt extrême.
Ce doux objet joua ſon jeu :
Gygès en fut ému, quelque effort qu'il pût faire.
Il auroit voulu ſe taire,
Et ne point témoigner ce qu'il avoit ſenti ;
Mais ſon ſilence eût fait ſoupçonner du myſtere :
L'exagération fut le meilleur parti.
Il s'en tint donc pour averti ;
Et, ſans faire le fin, le froid, ni le modeſte,
Chaque point, chaque article eut ſon fait, fut loué.
Dieux ! diſoit-il au roi, quelle félicité !
Le beau corps ! le beau cuir ! O ciel ! & tout le reſte.
De ce gaillard entretien
La reine n'entendit rien ;
Elle l'eût pris pour outrage ;
Car, en ce ſiecle ignorant,
Le beau ſexe étoit ſauvage ;
Il ne l'eſt plus maintenant,
Et des louanges pareilles,
De nos dames d'à-préſent
N'écorchent point les oreilles.
Notre examinateur ſoupiroit dans ſa peau :
L'émotion croiſſoit, tant tout lui ſembloit beau.

Le prince s'en doutant, l'emmena; mais ſon ame
Emporta cent traits de flamme.
Chaque endroit lança le ſien.
Hélas! fuir n'y ſert de rien:
Tourments d'amour ſont ſi bien
Qu'ils ſont toujours de la ſuite.
Près du prince, Gygès eut aſſez de conduite;
Mais de ſa paſſion la reine s'apperçut:
Elle fut
L'origine du mal: le roi prétendant rire,
S'aviſa de lui tout dire.
Ignorant! ſavoit-il point
Qu'une reine ſur ce point
N'oſe entendre raillerie?
Et, ſuppoſé qu'en ſon cœur,
Cela lui plaiſe, elle rie;
Il lui faut, pour ſon honneur,
Contrefaire la furie.
Celle-ci le fut vraiment,
Et réſerva dans ſoi-même,
De quelque vengeance extrême
Le deſir très-véhément.
Je voudrois, pour un moment,
Lecteur, que tu fuſſes femme;
Tu ne ſaurois autrement
Concevoir juſqu'où la dame
Porta ſon ſecret dépit;
Un mortel eut le crédit
De voir de ſi belles choſes,

A tous mortels lettres cloſes !
Tels dons étoient pour des dieux,
Pour des rois, voulois-je dire,
L'un & l'autre y vient de cire;
Je ne ſais quel eſt le mieux.
Ces penſers incitoient la reine à la vengeance.
Honte, dépit, courroux, ſon cœur employa tout.
Amour même, dit-on, fut de l'intelligence :
De quoi ne vient-il point à bout ?
Gygès étoit bien fait ; on l'excuſa ſans peine :
Sur le montreur d'appas tomba toute la haine.
Il étoit mari, c'eſt ſon mal;
Et les gens de ce caractere
Ne ſauroient, en aucune affaire,
Commettre de péché qui ne ſoit capital.
Qu'eſt-il beſoin d'uſer d'un plus ample prologue ?
Voilà le roi haï, voilà Gygès aimé,
Voilà, tout fait & tout formé,
Un époux du grand catalogue,
Dignité peu briguée, & qui fleurit pourtant.
La ſottiſe du prince étoit d'un tel mérite,
Qu'il fut fait *in petto* confrere de Vulcan ;
De-là juſqu'au bonnet la diſtance eſt petite.
Cela n'étoit que bien ; mais la Parque maudite
Fut auſſi de l'intrigue ; &, ſans perdre de temps,
Le pauvre roi, par nos amants,
Fut député vers le Cocyte.
On le fit trop boire d'un coup :
Quelquefois, hélas ! c'eſt beaucoup.

Bientôt un certain breuvage
Lui fit voir le noir rivage,
Tandis qu'aux yeux de Gygès
S'étaloient de blancs objets :
Car, fût-ce amour, fût-ce rage,
Bientôt la reine le mit
Sur le trône & dans ſon lit.

Mon deſſein n'étoit pas d'étendre cette hiſtoire :
On la ſavoit aſſez ; mais je m'en ſai bon gré ;
Car l'exemple a très-bien cadré :
Mon texte y va tout droit : même j'ai peine à croire
Que le Docteur en droit dont je vais diſcourir,
Puiſſe mieux que Candaule à mon but concourir.
Rome, pour ce coup-ci, me fournira la ſcene ;
Rome, non celle-là que les mœurs du vieux temps,
Rendoient triſte, ſévere, incommode aux galants,
Et de ſottes femelles pleine ;
Mais Rome d'aujourd'hui, ſéjour charmant & beau,
Où l'on ſuit un train plus nouveau,
Le plaiſir eſt la ſeule affaire
Dont ſe piquent ſes habitants,
Qui n'auroit que vingt ou trente ans,
Ce ſeroit un voyage à faire,
Rome donc eut, n'aguere, un maître dans cet art
Qui du *tien* & du *mien* tire ſon origine ;
Homme qui, hors de là, faiſoit le goguenard ;
Tout paſſoit par ſon étamine.
Aux dépens du tiers & du quart

Il ſe divertiſſoit. Avint que le légiſte,
Parmi ſes écoliers, dont il avoit toujours
Longue liſte,
Eut un François moins propre à faire en droit un cours
Qu'en amours.
Le Docteur, un beau jour, le voyant ſombre & triſte,
Lui dit : Notre féal, vous voilà de relais ;
Car vous avez la mine, étant hors de l'école,
De ne lire jamais
Barthole.
Que ne vous pouſſez-vous ? Un François être ainſi
Sans intrigue & ſans amourettes !
Vous avez des talents, nous avons des coquettes,
Non pas pour une, Dieu merci.
L'étudiant reprit : Je ſuis nouveau dans Rome,
Et puis, hors les beautés qui font plaiſir aux gens
Pour la ſomme,
Je ne vois pas que les galants
Trouvent ici beaucoup à faire.
Toute maiſon eſt monaſtere :
Double porte, verroux, une matrône auſtere ;
Un mari, des Argus. Qu'irai-je, à votre avis,
Chercher en de pareils logis ?
Prendre la lune aux dents, ſeroit moins difficile ;
Ha ! ha ! la lune aux dents ! repartit le docteur :
Vous nous faites beaucoup d'honneur.
J'ai pitié des gens neufs comme vous. Notre ville
Ne vous eſt pas connue, autant que je puis voir ;
Vous croyez donc qu'il faille avoir

Beaucoup de peine à Rome en fait que d'aventures?
Sachez que nous avons ici des créatures
Qui feroient leurs maris cocus
Sur la mouſtache d'un Argus.
La choſe eſt chez nous très-commune:
Témoignez ſeulement que vous cherchez fortune;
Placez-vous dans l'égliſe auprès du bénitier;
Préſentez ſur le doigt aux dames l'eau ſacrée:
C'eſt d'amourettes les prier.
Si l'air du ſuppliant à quelque dame agrée,
Celle-là ſachant ſon métier,
Vous enverra faire un meſſage.
Vous ſerez déterré, logeaffiez-vous en lieu
Qui ne fût connu que de Dieu.
Une vieille viendra, qui, faite au badinage,
Vous ſaura ménager un ſecret entretien:
Ne vous embarraſſez de rien.
De rien? C'eſt un peu trop: j'excepte quelque choſe:
Il eſt bon de vous dire en paſſant, notre ami,
Qu'à Rome il faut agir en galant & demi.
En France, on peut conter des fleurettes, l'on cauſe:
Ici tous les moments ſont chers & précieux.
Romaines vont au but. L'autre reprit: Tant mieux.
Sans être Gaſcon, je puis dire
Que je ſuis un merveilleux ſire:
Peut-être ne l'étoit-il point;
Tout homme eſt Gaſcon ſur ce point;
Les avis du Docteur furent bons. Le jeune homme
Se campe en une égliſe où venoit, tous les jours,

La fleur & l'élite de Rome,
Des Graces, des Vénus, avec un grand concours
D'Amours,
C'eſt-à-dire, en chrétien, beaucoup d'anges femelles.
Sous leur voile brilloient des yeux pleins d'étincelles.
Bénitier, le lieu ſaint n'étoit pas ſans cela.
Notre homme en choiſit un, chanceux pour ce point-là.
A chaque objet qui paſſe, adoucit ſes prunelles:
Révérences, le drôle en faiſoit des plus belles,
Des plus dévotes : cependant
Il offroit l'eau luſtrale. Un ange, entre les autres,
En prit de bonne grace. Alors l'étudiant
Dit en ſon cœur : elle eſt des nôtres.
Il retourne au logis : vieille vient ; rendez-vous.
D'en conter le détail, vous vous en doutez tous.
Il s'y fit nombre de folies.
La dame étoit des plus jolies,
Le paſſe-temps fut des plus doux.
Il le conte au docteur. Diſcrétion Françoiſe
Eſt choſe outre nature, & d'un trop grand effort;
Diſſimuler un tel tranſport,
Cela ſent ſon amour bourgeoiſe.
Du fruit de ſes conſeils le Docteur s'applaudit,
Rit en juriſconſulte, & des maris ſe raille,
Pauvres gens, qui n'ont pas l'eſprit
De garder du loup leur oüaille !
Un berger en a cent ; des hommes ne ſauront
Garder la ſeule qu'ils auront !
Bien lui ſembloit ce ſoin choſe un peu mal-aiſée ;

Mais non pas impoſſible ; &, ſans qu'il eût cent yeux,
Il défioit, graces aux cieux,
Sa femme, quoique très-ruſée.
A ce diſcours, ami lecteur,
Vous ne croiriez jamais, ſans avoir quelque honte,
Que l'héroïne de ce conte
Fût propre femme du Docteur.
Elle l'étoit pourtant. Le pis eſt que mon homme,
En s'informant de tout, & des *ſi* & des *cas*,
Et comme elle étoit faite, & quels ſecrets appas,
Vit que c'étoit ſa femme en ſomme.
Un ſeul point l'arrêtoit : c'étoit certain talent
Qu'avoit en ſa moitié trouvé l'étudiant,
Et que pour le mari n'avoit pas la donzelle.
A ce ſigne ce n'eſt pas elle,
Diſoit en ſoi le pauvre époux ;
Mais les autres points y ſont tous ;
C'eſt elle. Mais, ma femme au logis eſt rêveuſe,
Et celle-ci paroît cauſeuſe,
Et d'un agréable entretien ;
Aſſurément c'en eſt une autre.
Mais, du reſte, il n'y manque rien,
Taille, viſage, traits, même poil, c'eſt la nôtre.
Après avoir bien dit tout bas,
Ce l'eſt, & puis, ce ne l'eſt pas,
Force fut, qu'au premier en demeurât le ſire.
Je laiſſe à penſer ſon courroux ;
Sa fureur, afin de mieux dire.
Vous vous êtes donnés un ſecond rendez-vous ?

– Pourſuivit-il. Oui, reprit notre apôtre ;
Elle & moi n'avons eu garde de l'oublier,
Nous trouvant trop bien du premier,
Pour n'en pas ménager un autre ;
Très-réſolus tous deux de ne nous rien devoir.
La réſolution, dit le Docteur, eſt belle ;
Je ſaurois volontiers quelle eſt cette donzelle.
L'écolier repartit, je ne l'ai pu ſavoir.
Mais qu'importe ? Il ſuffit que je ſois content d'elle.
Dès à préſent je vous réponds
Que l'époux de la dame a toutes ſes façons ;
Si quelqu'une manquoit, nous la lui donnerons
Demain, à tel endroit, à telle heure, ſans faute ;
On doit m'attendre entre deux draps,
Champ de bataille propre à de pareils combats.
Le rendez-vous n'eſt point dans une chambre haute,
Le logis eſt propre & paré.
On m'a fait, à l'abord, traverſer un paſſage,
Où jamais le jour n'eſt entré ;
Mais auſſi-tôt après, la vieille du meſſage
M'a conduit en des lieux, où loge, en bonne foi,
Tout ce qu'amour a de délices ;
On peut s'en rapporter à moi.
A ce diſcours, jugez quels étoient les ſupplices
Qu'enduroit le Docteur. Il forme le deſſein
De s'en aller, le lendemain,
Au lieu de l'écolier, &, ſous ce perſonnage,
Convaincre ſa moitié, lui faire un vaſſelage
Dont il fût à jamais parlé.

N'en déplaiſe au nouveau confrere,
Il n'étoit pas bien conſeillé :
Mieux valoit, pour le coup, ſe taire,
Sauf d'apporter, en temps & lieu,
Remede au cas, moyennant Dieu.
Quand les épouſes ſont un récipiendaire
Au benoît état de cocu,
S'il en peut ſortir franc, c'eſt à lui beaucoup faire :
Mais quand il eſt déjà reçu,
Une façon de plus ne fait rien à l'affaire.
Le Docteur raiſonna d'autre ſorte, & fit tant
Qu'il ne fit rien qui vaille. Il crut qu'en prévenant
Son parrain en cocuage,
Il feroit tour d'homme ſage ;
Son parrain ? cela s'entend
Pourvu que ſous ce galant
Il eût fait apprentiſſage ;
Choſe dont, à bon droit, le lecteur peut douter.
Quoiqu'il en ſoit, l'époux ne manque pas d'aller
Au logis de l'aventure,
Croyant que l'allée obſcure,
Son ſilence, & le ſoin de ſe cacher le nez,
Sans qu'il fût reconnu, le feroient introduire
En ces lieux ſi fortunés :
Mais, par malheur, la vieille avoit, pour ſe conduire,
Une lanterne ſourde ; & plus fine cent fois
Que le plus fin docteur ès loix.
Elle reconnut l'homme ; &, ſans être ſurpriſe,
Elle lui dit : Attendez-là ;

Je vais trouver madame Eliſe,
faut avertir; je n'oſe, ſans cela,
mener dans ſa chambre; & puis vous devez être
En autre habit pour l'aller voir:
-à-dire, en un mot, qu'il n'en faut point avoir.
me attend au lit. A ces mots notre maître,
é dans quelque bouge, y voit d'abord paroître
un déshabillé, des mules, un peignoir,
et, robe de chambre, avec chemiſe d'homme;
ns ſur la toilette, & des meilleurs de Rome;
it propre, arrangé de même qu'on eût fait
n eût attendu le cardinal préfet.
Cteur ſe dépouille, & cette gouvernante
nt, & par la main le conduit en des lieux
tre homme, privé de l'uſage des yeux,
Va d'une façon chancelante.
Après ces détours ténébreux,
eille ouvre une porte, & vous pouſſe le ſire
En un fort mal plaiſant endroit,
Quoique ce fût ſon propre empire;
C'étoit en l'école de droit.
école de droit! Là même; le pauvre homme,
eux, ſurpris, confus, non ſans quelque raiſon
Penſa tomber en pâmoiſon.
Le conte en courut par tout Rome.
coliers alors attendoient leur régent,
ſeul acheva ſa mauvaiſe fortune.
d éclat de riſée, & grand chuchillement,
Univerſel étonnement.

Eſt-il fou ? Qu'eſt cela ? Vient-il de voir quelqu'une ?
Ce ne fut pas le tout : ſa femme ſe plaignit.
Procès. La parenté ſe joint en cauſe & dit,
Que du Docteur venoit tout le mauvais ménage ;
Que cet homme étoit fou ; que ſa femme étoit ſage.
On fit caſſer le mariage,
Et puis la dame ſe rendit
Belle & bonne religieuſe,
A Saint Croiſſant en Vavoureuſe :
Un prélat lui donna l'habit.

TAYLOR INST.
OXFORD

LE DIABLE EN ENFER.

Qui craint d'aimer, a tort, selon mon sens ;
S'il ne fuit pas dès qu'il voit une belle.
Je vous connois, objets doux & puissants,
Plus ne m'irai brûler à la chandelle.
Une vertu sort de vous, ne sais quelle,
Qui dans le cœur s'introduit par les yeux.
Ce qu'elle y fait, besoin n'est de le dire :
On meurt d'amour, on languit, on soupire ;
Pas ne tiendroit aux gens qu'on ne fît mieux.
A tels périls ne faut qu'on s'abandonne.
J'en vais donner pour preuve une personne
Dont la beauté fit trébucher Rustic.
Il en avint un fort plaisant trafic ;
Plaisant fut-il, au péché près, sans faute ;
Car pour ce point, je l'excepte & je l'ôte,
Et ne suis pas du goût de celle-là
Qui, buvant frais, [ce fut, je pense, à Rome]
Disoit : Que n'est-ce un péché que cela !
Je la condamne, & veux prouver, en somme,
Qu'il fait bon craindre, encor que l'on soit saint.
Rien n'est plus vrai. Si Rustic avoit craint,
Il n'auroit pas retenu cette fille,
Qui, jeune & simple, & pourtant très-gentille,
Jusques au vif vous l'eut bientôt atteint.

Alibech fut ſon nom, ſi j'ai mémoire;
Fille un peu neuve, à ce que dit l'hiſtoire.
Liſant, un jour, comme quoi certains ſaints,
Pour mieux vaquer à leurs pieux deſſeins,
Se ſéqueſtroient, vivoient comme des anges,
Qui çà, qui là, portant toujours leurs pas,
En lieux cachés; choſes qui, bien qu'étranges,
Pour Alibech avoient quelques appâts:
Mon Dieu! dit-elle, il me prend une envie
D'aller mener une ſemblable vie.
Alibech donc s'en va, ſans dire adieu:
Mere, ni ſœur, nourrice, ni compagne
N'eſt avertie. Alibech, en campagne,
Marche toujours, n'arrête en pas un lieu.
Tant court, enfin, qu'elle entre en un bois ſombre,
Et dans ce bois elle trouve un vieillard,
Homme, poſſible, autrefois plus gaillard,
Mais n'étant, lors, qu'un ſquelette & qu'une ombre
Pere, dit-elle, un mouvement m'a pris;
C'eſt d'être ſainte, & mériter, pour prix,
Qu'on me révere, & qu'on chomme ma fête.
O quel plaiſir j'aurois, ſi, tous les ans,
La palme en main, les rayons ſur la tête,
Je recevois des fleurs & des préſents!
Votre métier eſt-il ſi difficile?
Je ſais déjà jeûner plus d'à-demi.
Abandonnez ce penſer inutile,
Dit le vieillard, je vous parle en ami.
La ſainteté n'eſt choſe ſi commune,

Que le jeûner ſuffiſe pour l'avoir.
Dieu gard de mal fille & femme qui jeûne ;
Sans, pour cela, gueres mieux en valoir :
Il faut encor pratiquer d'autres choſes,
D'autres vertus, qui me ſont lettres cloſes,
Et qu'un hermite, habitant de ce bois,
Vous apprendra mieux que moi, mille fois.
Allez le voir, ne tardez davantage :
Je ne retiens tels oiſeaux dans ma cage.
Diſant ces mots, le vieillard la quitta,
Ferma ſa porte, & ſe barricada.
Très-ſage fut d'agir ainſi, ſans doute,
Ne ſe fiant à vieilleſſe, ni goutte,
Jeûne, ni haire, enfin, à rien qui ſoit.
Non loin de là, notre ſainte apperçoit
Celui de qui ce bon vieillard parloit ;
Homme ayant l'ame en Dieu toute occupée,
Et ſe faiſant tout blanc de ſon épée :
C'étoit Ruſtic, jeune ſaint très-ſervent ;
Ces jeunes-là s'y trompent bien ſouvent.
En peu de mots, l'appétit d'être ſainte
Lui fut, d'abord, par la belle expliqué ;
Appétit tel, qu'Alibech avoit crainte
Que, quelque jour, ſon fruit n'en fût marqué.
Ruſtic ſourit d'une telle innocence :
Je n'ai, dit-il, que peu de connoiſſance
En ce métier ; mais ce peu là que j'ai,
Bien volontiers vous ſera partagé :
Nous vous rendrons la choſe familiere

Maître Ruſtic eût dû donner congé,
Tout dès l'abord, à ſemblable écoliere;
Il ne le fit: en voici les effets:
Comme il vouloit être des plus parfaits,
Il dit en ſoi: Ruſtic, que ſais-tu faire?
Veiller, prier, jeûner, porter la haire:
Qu'eſt-ce cela? Moins que rien; tous le font;
Mais d'être ſeul auprès de quelque belle,
Sans la toucher, il n'eſt victoire telle;
Triomphes grands chez les anges en ſont;
Méritons-les; retenons cette fille:
Si je réſiſte à choſe ſi gentille,
J'atteins le comble, & me tire du pair.
Il la retint, & fut ſi téméraire,
Qu'outre Satan, il défia la chair,
Deux ennemis toujours prêts à mal faire.
Or, ſont nos ſaints logés ſous même toit.
Ruſtic apprête, en un petit endroit,
Un petit lit de jonc pour la novice;
Car, de coucher ſur la dure d'abord,
Quelle apparence! Elle n'étoit encor
Accoûtumée à ſi rude exercice.
Quant au ſouper, elle eut pour tout ſervice
Un peu de fruit, du pain, non pas trop beau;
Faites état que la magnificence
De ce repas ne conſiſta qu'en l'eau
Claire, d'argent, belle par excellence.
Ruſtic jeûna: la fille eut appétit.
Couchée à part, Alibech s'endormit;

L'hermite, non. Une certaine bête,
Diable nommée, un vrai ſerpent maudit,
N'eut point de paix qu'il ne fût de la fête.
On l'y reçoit. Ruſtic roule en ſa tête
Tantôt les traits de la jeune beauté,
Tantôt ſa grace & ſa naïveté,
Et ſes façons, & ſa maniere douce,
L'âge, la taille, & ſur-tout l'embonpoint,
Et certain ſein ne ſe repoſant point,
Allant, venant, ſein qui pouſſe & repouſſe
Certain corſet, en dépit d'Alibech,
Qui tâche, en vain, de lui clorre le bec;
Car toujours parle: il va, vient, & reſpire,
C'eſt ſon patois; Dieu ſait ce qu'il veut dire.
Le pauvre hermite, ému de paſſion,
Fit de ce point ſa méditation.
Adieu la haire, adieu la diſcipline;
Et puis, voilà de ma dévotion!
Voilà mes ſaints! Celui-ci s'achemine
Vers Alibech, & l'éveille en ſurſaut.
Ce n'eſt bien fait que de dormir ſi-tôt,
Dit le Frater; il faut, au préalable,
Qu'on faſſe un œuvre à Dieu fort agréable,
Empriſonnant en Enfer le Malin;
Créé ne fut pour aucune autre fin.
Procédons y. Tout-à-l'heure il ſe gliſſe
Dedans le lit. Alibech, ſans malice,
N'entendit rien à ce myſtere là;
Et ne ſachant ni ceci, ni cela,

Moitié forcée, & moitié conſentante,
Moitié voulant combattre ce deſir,
Moitié n'oſant, moitié peine & plaiſir,
Elle crut faire acte de repentante;
Bien humblement rendit grace au Frater
Sut ce que c'eſt que le Diable en Enfer.
Déſormais faut qu'Alibech ſe contente
D'être martyre, en cas que ſainte ſoit;
Frere Ruſtic peu de vierges faiſoit.
Cette leçon ne fut la plus aiſée,
Dont Alibech, non encor déniaiſée,
Dit: Il faut bien que le Diable, en effet,
Soit une choſe étrange & bien mauvaiſe:
Il briſe tout. Voyez le mal qu'il fait
A ſa priſon; non pas qu'il m'en déplaiſe,
Mais il mérite, en bonne vérité,
D'y retourner. Soit fait, ce dit le frere.
Tant s'appliqua Ruſtic à ce myſtere,
Tant prit de ſoin, tant eut de charité,
Qu'enfin l'Enfer s'accoûtumant au Diable,
Eût eu toujours ſa préſence agréable,
Si l'autre eût pu toujours en faire eſſai.
Sur quoi la belle: On dit encor bien vrai,
Qu'il n'eſt priſon ſi douce, que ſon hôte,
En peu de temps, ne s'y laſſe, ſans faute.
Bientôt nos gens ont noiſe ſur ce point;
En vain l'Enfer ſon priſonnier rappelle;
Le Diable eſt ſourd, le Diable n'entend point.
L'Enfer s'ennuie, autant en fait la belle:

Ce grand deſir d'être ſainte s'en va.
Ruſtic voudroit être dépêtré d'elle.
Elle pourvoit d'elle-même à cela.
Furtivement elle quitte le ſire,
Par le plus court s'en retourne chez ſoi.
Je ſuis en ſoin de ce qu'elle put dire
A ſes parents; c'eſt ce qu'en bonne foi,
Juſqu'à préſent, je n'ai bien ſu comprendre.
Apparemment elle leur fit entendre
Que ſon cœur, mû d'un appétit d'enfant,
L'avoit portée à tâcher d'être ſainte.
Ou l'on la crut, ou l'on en fit ſemblant.
Sa parenté prit pour argent comptant
Un tel motif; non que, de quelque atteinte
A ſon Enfer, on n'eût quelque ſoupçon;
Mais cette chartre eſt faite de façon
Qu'on n'y voit goutte; & maint geolier s'y trompe.
Alibech fut feſtinée en grand'pompe.
L'hiſtoire dit que, par ſimplicité,
Elle conta la choſe à ſes compagnes.
Beſoin n'étoit que votre ſainteté,
Ce lui dit-on, traversât ces campagnes;
On vous auroit, ſans bouger du logis,
Même leçon, même ſecret appris.
Je vous aurois, dit l'une, offert mon frere;
Vous auriez eu, dit l'autre, mon couſin;
Et Néherbal, notre prochain voiſin,
N'eſt pas, non plus, novice en ce myſtere:
Il vous recherche; acceptez ce parti,

Devant qu'on ſoit d'un tel cas averti.
Elle le fit. Néherbal n'étoit homme
A cela près. On donna telle ſomme,
Qu'avec les traits de la jeune Alibech,
Il prit pour bon un Enfer très-ſuſpect,
Uſant des biens que l'hymen nous envoie.
A tous époux Dieu doint pareille joie!

LA JUMENT
DU COMPERE PIERRE.

Meſſire Jean [c'étoit certain curé
Qui prêchoit peu, ſinon ſur la vendange :]
Sur ce ſujet, ſans être préparé,
Il triomphoit ; vous euſſiez dit un ange.
Encore un point étoit touché de lui,
Non ſi ſouvent qu'eût voulu le meſſire ;
Et ce point là, les enfants d'aujourd'hui
Savent que c'eſt ; beſoin n'ai de le dire.
Meſſire Jean, tel que je le décris,
Faiſoit ſi bien, que femmes & maris
Le recherchoient, eſtimoient ſa ſcience :
Au demeurant, il n'étoit conſcience
Un peu jolie, & bonne à diriger,
Qu'il ne voulût lui-même interroger,
Ne s'en fiant aux ſoins de ſon vicaire :
Meſſire Jean auroit voulu tout faire,
S'entremettoit en zélé directeur,
Alloit par-tout, diſant qu'un bon paſteur
Ne peut trop bien ſes oüailles connoître,
Dont par lui-même inſtruit en vouloit être.
Parmi les gens de lui les mieux venus,
Il fréquentoit chez le compere Pierre,

Bon villageois, à qui, pour toute terre,
Pour tout domaine, & pour tous revenus,
Dieu ne donna que ſes deux bras tout nuds,
Et ſon louchet, dont, pour tout uſtenſile,
Pierre faiſoit ſubſiſter ſa famille.
Il avoit femme & belle & jeune encor,
Ferme ſur-tout; le hâle avoit fait tort
A ſon viſage, & non à ſa perſonne.
Nous autres gens, peut-être, aurions voulu
Du délicat: ce ruſtiq ne m'eût plu:
Pour des curés la pâte en étoit bonne,
Et convenoit à ſemblables amours.
Meſſire Jean la regardoit toujours
Du coin de l'œil, toujours tournoit la tête
De ſon côté, comme un chien qui fait fête
Aux os qu'il voit n'être pas trop chétifs;
Que s'il en voit un de belle apparence,
Non décharné, plein encor de ſubſtance,
Il tient deſſus ſes regards attentifs:
Il s'inquiete, il trépigne, il remue
Oreille & queue; il a toujours la vue
Deſſus cet os, & le ronge des yeux
Vingt fois devant que ſon palais s'en ſente.
Meſſire Jean tout ainſi ſe tourmente
A cet objet pour lui délicieux.
La villageoiſe étoit fort innocente,
Et n'entendoit aux façons du paſteur
Myſtere aucun; ni ſon regard flatteur;
Ni ſes préſents ne touchoient Madelaine:

Bouquets de thym, & pots de marjolaine
Tomboient à terre : avoir cent menus ſoins,
C'étoit parler bas-Breton tout au moins.
Il s'aviſa d'un plaiſant ſtratagême.
Pierre étoit lourd, ſans eſprit : je crois bien
Qu'il ne ſe fût précipité lui-même ;
Mais par de-là, de lui demander rien,
C'étoit abus, & très-grande ſottiſe.
L'autre lui dit : Compere, mon ami,
Te voilà pauvre, & n'ayant à-demi
Ce qu'il te faut ; ſi je t'apprends la guiſe
Et le moyen d'être, un jour, plus content
Qu'un petit roi, ſans te tourmenter tant,
Que me veux-tu donner pour mes étrennes ?
Pierre répond : Parbleu, meſſire Jean,
Je ſuis à vous, diſpoſez de mes peines ;
Car vous ſavez que c'eſt tout mon vaillant.
Notre cochon ne nous faudra pourtant,
Il a mangé plus de ſon, ſur mon ame,
Qu'il n'en tiendroit trois fois dans ce tonneau :
Et d'abondant, la vache à notre femme
Nous a promis qu'elle feroit un veau ;
Prenez le tout. Je ne veux nul ſalaire,
Dit le paſteur, obliger mon compere
Ce m'eſt aſſez : je te dirai comment.
Mon deſſein eſt de rendre Madelaine
Jument, le jour, par art d'enchantement,
Lui redonnant, ſur le ſoir, forme humaine.
Très-grand profit pourra certainement

T'en revenir ; car ton âne eſt ſi lent,
Que du marché l'heure eſt preſque paſſée
Quand il arrive ; ainſi tu ne vends pas,
Comme tu veux, tes herbes, ta denrée,
Tes choux, tes aulx, enfin tout ton tracas.
Ta femme étant Jument forte & membrue,
Ira plus vîte ; & ſi-tôt que chez toi
Elle ſera du marché revenue,
Sans pain, ni ſoupe, un peu d'herbe menue
Lui ſuffira. Pierre dit : Sur ma foi,
Meſſire Jean, vous êtes un ſage homme ;
Voyez que c'eſt d'avoir étudié !
Vend-on cela ? Si j'avois groſſe ſomme,
Je vous l'aurois, parbieu, bientôt payé.
Jean pourſuivit : Or çà, je t'apprendrai
Les mots, la guiſe, & toute la maniere,
Par où Jument, bien faite & pouliniere,
Auras de jour, belle femme de nuit :
Corps, tête, jambe, & tout ce qui s'enſuit
Lui reviendra : tu n'as qu'à me voir faire.
Tais-toi, ſur-tout ; car un mot ſeulement
Nous gâteroit tout notre enchantement ;
Nous ne pourrions revenir au myſtere
De notre vie : Encore un coup, *motus*,
Bouche couſue ; ouvre les yeux, ſans plus ;
Toi-même après pratiqueras la choſe.
Pierre promet de ſe taire, & Jean dit :
Sus, Madelaine, il ſe faut, & pour cauſe,
Dépouiller nue, & quitter cet habit ;

Dégraffez-moi cet atour des dimanches ;
Fort bien. Otez ce corſet & ces manches ;
Encore mieux. Défaites ce jupon ;
Très-bien cela. Quand vint à la chemiſe,
La pauvre épouſe eut, en quelque façon,
De la pudeur. Etre nue ainſi miſe
Aux yeux des gens ! Madelaine aimoit mieux
Demeurer femme, & juroit ſes grands dieux
De ne ſouffrir une telle vergogne.
Pierre lui dit : Voilà grande beſogne !
Et bien, tous deux nous ſaurons comme quoi
Vous êtes faite. Eſt-ce, par votre foi,
De quoi tant craindre ? Eh ! là, là, Madelaine,
Vous n'avez pas toujours eu tant de peine
A tout ôter. Comment donc faites-vous
Quand vous cherchez vos puces, dites-nous ?
Meſſire Jean eſt-ce quelqu'un d'étrange ?
Que craignez-vous ? Hé quoi ? Qu'il ne vous mange ?
Çà, dépêchons ; c'eſt par trop marchandé.
Depuis le temps, monſieur notre curé
Auroit déjà parfait ſon entrepriſe.
Diſant ces mots, il ôte la chemiſe,
Regarde faire, & ſes lunettes prend.
Meſſire Jean par le nombril commence,
Poſe deſſus une main, en diſant :
Que ceci ſoit beau poitrail de Jument ;
Puis cette main dans le pays s'avance ;
L'autre s'en va transformer ces deux monts
Qu'en nos climats les gens nomment tetons ;

Car, quant à ceux qui ſur l'autre hémiſphere
Sont étendus, plus vaſtes en leur tour,
Par révérence, on ne les nomme guere.
Meſſire Jean leur fit auſſi ſa cour;
Diſant toujours, pour la cérémonie,
Que ceci ſoit telle ou telle partie,
Ou belle croupe, ou beaux flancs, tout enfin.
Tant de façons mettoient Pierre en chagrin;
Et ne voyant nul progrès à la choſe,
Il prioit Dieu pour la métamorphoſe.
C'étoit en vain; car de l'enchantement
Toute la force & l'accompliſſement
Giſoit à mettre une queue à la bête:
Tel ornement eſt choſe fort honnête.
Jean, ne voulant un tel point oublier,
L'attache donc: lors, Pierre de crier
Si haut, qu'on l'eût entendu d'une lieue:
Meſſire Jean, je n'y veux point de queue;
Vous l'attachez trop bas, meſſire Jean.
Pierre à crier ne fut ſi diligent,
Que bonne part de la cérémonie
Ne fût déjà par le prêtre accomplie.
A bonne fin le reſte auroit été,
Si, non content d'avoir déjà parlé,
Pierre encor n'eût tiré par la ſoutane
Le curé Jean, qui lui dit: Foin de toi?
T'avois-je pas recommandé, gros âne,
De ne rien dire, & de demeurer coi?
Tout eſt gâté: ne t'en prends qu'à toi-même.

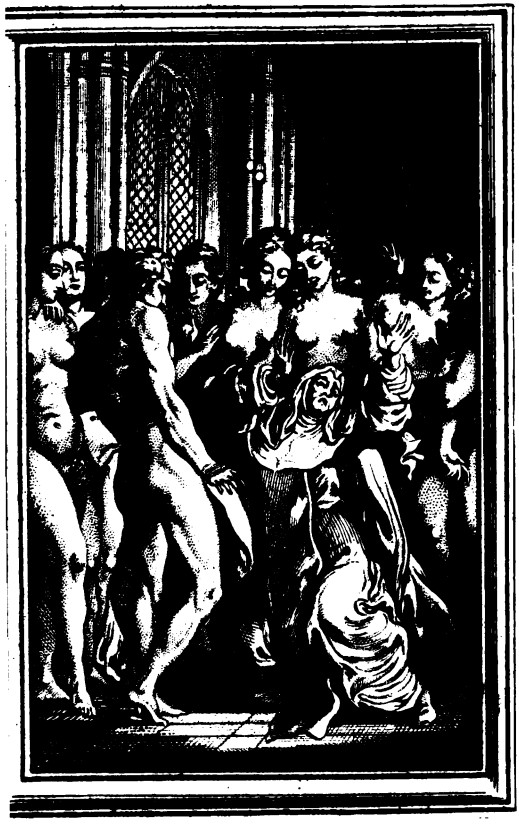
Pendant ces mots, l'époux gronde à part ſoi.
Madelaine eſt en un courroux extrême,
Querelle Pierre, & lui dit : Malheureux !
Tu ne ſeras qu'un miſérable gueux
Toute ta vie ; & puis vien-t-en me braire ;
Vien me conter ta faim & ta douleur.
Voyez un peu : monſieur notre paſteur
Veut, de ſa grace, à ce traîne-malheur
Montrer de quoi finir notre miſere :
Mérite-t-il le bien qu'on lui veut faire ?
Meſſire Jean, laiſſons-là cet oiſon :
Tous les matins, tandis que ce veau lie
Ses choux, ſes aulx, ſes herbes, ſon oignon,
Sans l'avertir, venez à la maiſon ;
Vous me rendrez une Jument polie.
Pierre reprit : Plus de Jument, ma mie ;
Je ſuis content de n'avoir qu'un griſon.

LES LUNETTES.

J'avois juré de laiſſer là les nonnes;
Car que toujours on voie en mes écrits
Même ſujet & ſemblables perſonnes,
Cela pourroit fatiguer les eſprits.
Ma muſe met guimpe ſur le tapis,
Et puis quoi ? Guimpe ; & puis guimpe ſans ceſſe,
Bref, toujours guimpe, & guimpe ſous la preſſe.
C'eſt un peu trop : je veux que les nonnains
Faſſent les tours, en amour, les plus fins :
Si ne faut-il, pour cela, qu'on épuiſe
Tout le ſujet. Le moyen ? C'eſt un fait
Par trop fréquent ; je n'aurois jamais fait ;
Il n'eſt greffier dont la plume y ſuffiſe.
Si j'y tâchois, on pourroit ſoupçonner
Que quelque cas m'y feroit retourner ;
Tant ſur ce point mes vers ſont de rechûtes:
Toujours ſouvient à Robin de ſes flûtes.
Or, apportons à cela quelque fin,
Je le prétends, cette tâche-ci faite.

Jadis, s'étoit introduit un blondin
Chez des nonnains, à titre de fillette:
Il n'avoit pas quinze ans que tout ne fût ;
Dont le galant paſſa pour ſœur Colette,

Auparavant



Auparavant que la barbe lui crût.
Cet entre-temps ne fut ſans fruit ; le ſire
L'employa bien : Agnès en profita :
Las ! quel profit ! J'euſſe mieux fait de dire
Qu'à ſœur Agnès malheur en arriva.
Il lui fallut élargir ſa ceinture,
Puis mettre au jour petite créature,
Qui reſſembloit comme deux gouttes d'eau ;
Ce dit l'hiſtoire, à la ſœur jouvenceau.
Voilà ſcandale & bruit dans l'abbaye :
D'où cet enfant eſt-il plu ? Comme a-t-on,
Diſoient les ſœurs en riant, je vous prie,
Trouvé céans ce petit champignon ?
Si ne s'eſt-il, après tout, fait lui-même.
La prieure eſt en un courroux extrême.
Avoir ainſi ſouillé cette maiſon !
Bientôt on mit l'accouchée en priſon ;
Puis il fallut faire enquête du pere :
Comment eſt-il entré, comment ſorti ?
Les murs ſont hauts, antique la touriere ;
Double la grille, & le tour très-petit.
Seroit-ce point quelque garçon en fille ;
Dit la prieure ? &, parmi nos brebis,
N'aurions-nous point, ſous de trompeurs habits,
Un jeune loup ? Sus, qu'on ſe déshabille :
Je veux ſavoir la vérité du cas.
Qui fut bien pris ? Ce fut la feinte ouaille ;
Plus ſon eſprit à ſonger ſe travaille,

Moins il eſpere échapper d'un tel pas.
Néceſſité, mere de ſtratageme,
Lui fit... Eh bien ? lui fit, en ce moment,
Lier... Eh quoi ? Foin, je ſuis court moi-même ;
Où prendre un mot qui diſe honnêtement
Ce que lia le pere de l'enfant ?
Comment trouver un détour ſuffiſant
Pour cet endroit ? Vous avez oui dire
Qu'au temps jadis le genre humain avoit
Fenêtre au corps, de ſorte qu'on pouvoit
Dans le dedans, tout à ſon aiſe, lire ;
Choſe commode aux médécins d'alors.
Mais ſi d'avoir une fenêtre au corps
Étoit utile, une au cœur, au contraire,
Ne l'étoit pas, dans les femmes ſur-tout ;
Car, le moyen qu'on pût venir à bout
De rien cacher ? Notre commune mere,
Dame Nature, y pourvut ſagement
Par deux lacets de pareille meſure.
L'homme & la femme eurent également
De quoi fermer une telle ouverture.
La femme fut lacée un peu trop dru :
Ce fut ſa faute, elle-même en fut cauſe,
N'étant jamais à ſon gré trop bien cloſe.
L'homme, au rebours ; & le bout du tiſſu
Rendit en lui la Nature perplexe :
Bref, le lacet à l'un & l'autre ſexe
Ne put quadrer, & ſe trouva, dit-on,
Aux femmes court, aux hommes un peu long.

Il eſt facile, à préſent, qu'on devine
Ce que lia notre jeune imprudent;
C'eſt ce ſurplus, ce reſte de machine,
Bout de lacet, aux hommes excédent.
D'un brin de fil il l'attacha, de ſorte
Que tout ſembloit auſſi plat qu'aux nonnains;
Mais fil ou ſoie, il n'eſt bride aſſez forte
Pour contenir ce que bientôt je crains
Qui ne s'échappe. Amenez-moi des ſaints,
Amenez-moi, ſi vous voulez, des anges;
Je les tiendrai créatures étranges,
Si vingt nonnains, telles qu'on les vit lors,
Ne ſont trouver à leurs eſprits un corps;
J'entends nonnains ayant tous les tréſors
De ces trois ſœurs dont la fille de l'onde
Se fait ſervir; chiches & fiers appas,
Que le ſoleil ne voit qu'au nouveau monde;
Car celui-ci ne les lui montre pas.
La prieure a ſur ſon nez des Lunettes,
Pour ne juger du cas légérement.
Tout à l'entour ſont debout vingt nonnettes
En un habit que, vraiſemblablement,
N'avoient pas fait les tailleurs du couvent.
Figurez-vous la queſtion qu'au fire
On donna lors; beſoin n'eſt de le dire.
Touffes de lys, proportion du corps,
Secrets appas, embonpoint & peau fine,
Fermes tetons, & ſemblables reſſorts
Eurent bientôt fait jouer la machine.

Elle échappa, rompit le fil d'un coup,
Comme un courſier qui romproit ſon licou,
Et ſauta droit au nez de la prieure,
Faiſant voler Lunettes, tour-à-l'heure,
Juſqu'au plancher. Il s'en falloit bien peu
Que l'on ne vît tomber la Lunetiere.
Elle ne prit cet accident en jeu.
L'on tint chapitre, & ſur cette matiere
Fut raiſonné long-temps dans le logis.
Le jeune loup fut aux vieilles brebis
Livré d'abord. Elles vous l'empoignerent,
A certain arbre en leur cour l'attacherent,
Ayant le nez devers l'arbre tourné,
Le dos à l'air avec toute la ſuite;
Et cependant que la troupe maudite
Songe comment il ſera guerdonné,
Que l'une va prendre, dans les cuiſines,
Tous les balais, & que l'autre s'en court
A l'arſenal où ſont les diſciplines;
Qu'une troiſieme enferme, à double tour,
Les ſœurs qui ſont jeunes & pitoyables,
Bref, que le ſort, ami du marjeolet,
Écarte ainſi toutes les déteſtables,
Vient un meûnier monté ſur ſon mulet,
Garçon quarré, garçon couru des filles,
Bon compagnon, & beau joueur de quilles:
Oh! oh! dit-il, qu'eſt-ce là que je voi?
Le plaiſant ſaint! Jeune homme, je te prie,
Qui t'a mis là? Sont-ce ces ſœurs? Dis-moi:

Avec quelqu'une as-tu fait la folie?
Te plaiſoit-elle? étoit-elle jolie?
Car, à te voir, tu me portes, ma foi,
[Plus je te vois, & mire ta perſonne]
Tout le minois d'un vrai croqueur de nonne.
L'autre répond: Hélas! c'eſt le rebours,
Ces nonnes m'ont en vain prié d'amours,
Voilà mon mal: Dieu me doint patience;
Car, de commettre une ſi grande offenſe,
J'en fais ſcrupule, & fût-ce pour le roi;
Me donnât-on auſſi gros d'or que moi.
Le meûnier rit; &, ſans autre myſtere,
Vous le délie, & lui dit: Idiot!
Scrupule! toi qui n'es qu'un pauvre hère!
C'eſt bien à nous qu'il appartient d'en faire!
Notre curé ne ſeroit pas ſi ſot.
Vite, fuis-t-en, m'ayant mis en ta place;
Car, auſſi bien, tu n'es pas, comme moi,
Franc du collier, & bon pour cet emploi:
Je n'y veux point de quartier ni de grace;
Viennent ces ſœurs; toutes, je te réponds,
Verront beau jeu, ſi la corde ne rompt.
L'autre deux fois ne ſe le fait redire:
Il vous l'attache, & puis lui dit adieu.
Large d'épaule, on auroit vu le ſire
Attendre, nu, les nonnains en ce lieu.
L'eſcadron vient, porte, en guiſe de cierges,
Gaules & fouets, proceſſion de verges,
Qui fit la ronde à l'entour du meûnier,

Sans lui donner le temps de ſe montrer,
Sans l'avertir. Tout beau, dit-il, Meſdames,
Vous vous trompez, conſidérez-moi bien :
Je ne ſuis pas cet ennemi des femmes,
Ce ſcrupuleux qui ne vaut rien à rien.
Employez-moi, vous verrez des merveilles :
Si je dis faux, coupez-moi les oreilles.
D'un certain jeu je viendrai bien à bout ;
Mais quant au fouet, je n'y vaux rien du tout.
Qu'entend ce ruſtre, & que nous veut-il dire ?
S'écria, lors, une de nos ſans-dents :
Quoi, tu n'es pas notre faiſeur d'enfants ?
Tant pis pour toi, tu paieras pour le ſire.
Nous n'avons pas telles armes en main
Pour demeurer en un ſi beau chemin :
Tiens, tiens, voilà l'ébat que l'on deſire.
A ce diſcours, fouëts d'entrer en jeu,
Verges d'aller, & non pas pour un peu ;
Meûnier de dire, en langue intelligible,
Crainte de n'être aſſez bien entendu :
Meſdames, je... ferai tout mon poſſible
Pour m'acquitter de ce qui vous eſt dû.
Plus il leur tient des diſcours de la ſorte,
Plus la fureur de l'antique cohorte
Se fait ſentir. Long-temps il s'en ſouvint.
Pendant qu'on donne au maître l'anguillade ;
Le mulet fait, ſur l'herbette, gambade.
Ce qu'à la fin l'un & l'autre devint,
Je ne le ſais, ni ne m'en mets en peine ;

Suffit d'avoir ſauvé le jouvenceau.
Pendant un temps, les lecteurs, pour douzaine
De ces nonnains au corps gent & ſi beau,
N'auroient voulu, je gage, être en ſa peau.

LE CUVIER.

Soyez amant, vous ſerez inventif:
Tour ni détour, ruſe ni ſtratageme
Ne vous faudront: le plus jeune apprentif
Eſt vieux routier, dès le moment qu'il aime.
On ne vit onc que cette paſſion
Demeurât court, faute d'invention:
Amour fait tant qu'enfin il a ſon compte.
Certain Cuvier, dont on fait certain conte,
En fera foi. Voici ce que j'en ſais,
Et qu'un quidam me dit ces jours paſſés.
Dedans un bourg ou ville de province,
[N'importe pas du titre, ni du nom]
Un tonnelier & ſa femme Nanon
Entretenoient un ménage aſſez mince.
De l'aller voir Amour n'eut à mépris;
Y conduiſant un de ſes bons amis;
C'eſt Cocuage: il fut de la partie;
Dieux familiers, & ſans cérémonie,
Se trouvant bien dans toute hôtellerie;
Tout eſt pour eux bon gîte & bon logis;
Sans regarder ſi c'eſt louvre ou cabane.
Un drôle donc careſſoit madame Anne,
Ils en étoient ſur un point, ſur un point....
C'eſt dire aſſez de ne le dire point;

Lorſque l'époux revient tout hors d'haleine
Du cabaret : juſtement, juſtement....
C'eſt dire encor ceci bien clairement.
On le maudit; nos gens ſont fort en peine:
Tout ce qu'on put, fut de cacher l'amant:
On vous le ſerre en hâte & promptement
Sous un Cuvier, dans une cour prochaine.
Tout en entrant l'époux dit: J'ai vendu
Notre Cuvier. Combien? dit madame Anne.
Quinze beaux francs. Va, tu n'es qu'un gros âne,
Reparrit-elle; & je t'ai d'un écu
Fait aujourd'hui profit par mon adreſſe,
L'ayant vendu ſix écus avant toi.
Le marchand voit s'il eſt de bon aloi,
Et par dedans le tâte piece à piece,
Examinant ſi tout eſt comme il faut;
Si quelque endroit n'a point quelque défaut.
Que ferois-tu, malheureux, ſans ta femme?
Monſieur s'en va chopinant, cependant
Qu'on ſe tourmente ici le corps & l'ame:
Il faut agir ſans ceſſe en l'attendant.
Je n'ai goûté juſqu'ici nulle joie;
J'en goûterai déſormais, attends-t-y,
Voyez un peu? le galant a bon foie;
Je ſuis d'avis qu'on laiſſe à tel mari
Telle moitié. Doucement, notre épouſe,
Dit le bon homme. Or ſus, Monſieur, ſortez;
Çà, que je racle, un peu de tous côtés,
Votre Cuvier, & puis que je l'arrouſe:

Par ce moyen vous verrez s'il tient eau ;
Je vous réponds qu'il n'eſt moins bon que beau.
Le galant ſort : l'époux entre en ſa place,
Racle par-tout, la chandelle à la main,
Deçà, delà, ſans qu'il ſe doute brin
De ce qu'Amour en dehors vous lui braſſe ;
Rien n'en peut voir, & pendant qu'il repaſſe
Sur chaque endroit, affublé du cuveau,
Les dieux ſuſdits lui viennent, de nouveau,
Rendre viſite, impoſant un ouvrage
A nos amants bien différent du ſien.
Il regratta, gratta, frotta ſi bien,
Que notre couple ayant repris courage,
Reprit auſſi le fil de l'entretien
Qu'avoit troublé l'importun perſonnage.
Dire comment le tout ſe put paſſer,
Ami lecteur, tu dois m'en diſpenſer ;
Suffit que j'ai très-bien prouvé ma theſe.
Ce tour frippon du couple augmentoit l'aiſe ;
Nul d'eux n'étoit à tels jeux apprentif.
Soyez amant, vous ſerez inventif.

A CHOSE IMPOSSIBLE.

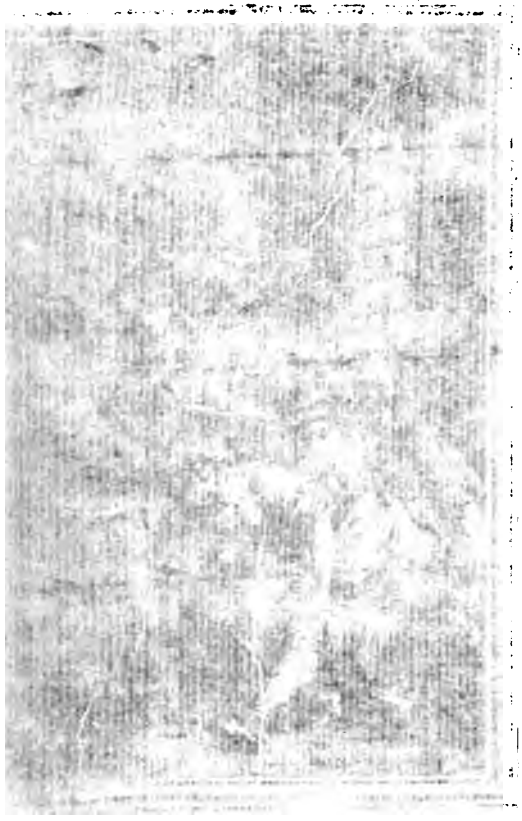
Un démon, plus noir que malin,
Fit un charme ſi ſouverain
Pour l'amant de certaine belle,
la fin celui-ci poſſéda ſa cruelle.
act de notre amant & de l'eſprit follet,
ut que le premier jouiroit à ſouhait
De ſa charmante inexorable:
la rends, dans peu, dit Satan, favorable;
par tel *Si*, qu'au lieu qu'on obéit au diable,
Quand il a fait ce plaiſir là,
s commandements le diable obéira,
Sur l'heure même; & puis, ſur la même heure,
ſerviteur lutin, ſans plus longue demeure,
e demander autre commandement,
Que tu lui feras promptement,
Toujours ainſi, ſans nul retardement;
Sinon, ni ton corps, ni ton ame
N'appartiendront plus à ta dame:
ront à Satan, & Satan en fera
Tout ce que bon lui ſemblera.
Le galant s'accorde à cela.
Commander? étoit-ce un myſtere?
Obéir eſt bien autre affaire.
Sur ce penſer là, notre amant
va trouver ſa belle, en a contentement,

Goûte des voluptés qui n'ont point de pareilles;
Se trouve très-heureux, hormis qu'inceſſamment
Le diable étoit à ſes oreilles.
Alors, l'amant lui demandoit
Tout ce qui lui venoit en tête;
De bâtir des palais, d'exciter la tempête,
En moins d'un tour de main cela s'accompliſſoit;
Mainte piſtole ſe gliſſoit
Dans l'eſcarcelle de notre homme.
Il envoyoit le diable à Rome,
Le diable revenoit tout chargé de pardons;
Aucuns voyages n'étoient longs,
Aucune choſe mal-aiſée.
L'amant, à force de rêver,
Par les ordres nouveaux qu'il lui falloit trouver,
Vit bientôt ſa cervelle uſée.
Il s'en plaignit à ſa divinité,
Lui dit, de bout en bout, toute la vérité.
Quoi! ce n'eſt que cela? lui repartit la dame:
Je vous aurai bientôt tiré
Une telle épine de l'ame.
Quand le diable viendra, vous lui préſenterez
Ce que je tiens, & lui direz:
Défriſe-moi ceci, fais tant, par tes journées,
Qu'il devienne tout plat. Lors, elle lui donna
Je ne ſais quoi, qu'elle tira
Du verger de Cypris, labyrinthe des fées;
Ce qu'un duc, autrefois, jugea ſi précieux,
Qu'il voulut l'honorer d'une chevalerie,
Illuſtre & noble confrérie,

Moins pleine d'hommes que de dieux.
nt dit au démon : C'eſt ligne circulaire
urbe que ceci, je t'ordonne d'en faire
Ligne droite & ſans nuls retours :
Va-t-en y travailler, & cours.
L'eſprit s'en va, n'a point de ceſſe,
Qu'il n'ait mis le fil ſous la preſſe,
: de l'applatir à grands coups de marteau,
Fait ſéjourner au fond de l'eau,
ue la ligne fût d'un ſeul point étendue :
De quelque tour qu'il ſe ſervît,
ue ſecret qu'il eût, quelque charme qu'il fît,
C'étoit temps & peine perdue ;
Il ne put mettre à la raiſon
La toiſon.
e révoltoit contre le vent, la pluie,
ige, les brouillards : plus Satan y touchoit,
Moins l'annelure ſe lâchoit.
t ceci, diſoit-il ? je ne vis, de ma vie,
e de telle étoffe : il n'eſt point de lutin
Qui n'y perdît tout ſon latin.
Meſſire diable, un beau matin,
va trouver ſon homme, & lui dit : Je te laiſſe :
ends-moi ſeulement ce que c'eſt que cela ;
Je te le rends, tiens, le voilà ;
Je ſuis *victus*, je le confeſſe :
Notre ami, monſieur le luiton,
homme, vous perdez un peu trop tôt courage ;
-ci n'eſt pas ſeul, & plus d'un compagnon
Vous auroit taillé de l'ouvrage.

LE TABLEAU.

On m'engage à conter, d'une maniere honnête,
Le ſujet d'un de ces Tableaux
Sur leſquels on met des rideaux.
Il me faut tirer de ma tête
Nombre de traits nouveaux, piquants & délicats,
Qui diſent & ne diſent pas,
Et qui ſoient entendus, ſans notes,
Des Agnès, même les plus ſottes:
Ce n'eſt pas coucher gros; ces extrêmes Agnès
Sont oiſeaux qu'on ne vit jamais.
Toute matrône ſage, à ce que dit Catulle,
Regarde volontiers le giganteſque don
Fait au fruit de Vénus par la main de Junon:
A ce plaiſant objet, ſi quelqu'une recule,
Cette quelqu'une diſſimule.
Ce principe poſé, pourquoi plus de ſcrupule?
Pourquoi moins de licence aux oreilles qu'aux yeux?
Puiſqu'on le veut ainſi, je ferai de mon mieux:
Nuls traits à découvert n'auront ici de place;
Tout y ſera voilé, mais de gaze, & ſi bien,
Que je crois qu'on n'en perdra rien.
Qui penſe finement, & s'exprime avec grace,
Fait tout paſſer; car tout paſſe:
Je l'ai cent fois éprouvé.



Quand le mot eſt bien trouvé,
Le ſexe, en ſa faveur, à la choſe pardonne ;
Ce n'eſt plus elle alors, c'eſt elle encor pourtant :
Vous ne faites rougir perſonne,
Et tout le monde vous entend.
J'ai beſoin, aujourd'hui, de cet art important.
Pourquoi, me dira-t-on ? puiſque ſur ces merveilles
Le ſexe porte l'œil ſans toutes ces façons :
Je réponds à cela : chaſtes ſont ſes oreilles,
Encor que ſes yeux ſoient frippons.
Je veux, quoiqu'il en ſoit, expliquer à des belles
Cette chaiſe rompue, & ce ruſtre tombé :
Muſes, venez m'aider ; mais vous êtes pucelles,
Au joli jeu d'amour ne ſachant A ni B.
Muſes, ne bougez donc : ſeulement, par bonté,
Dites au dieu des vers que, dans mon entrepriſe,
Il eſt bon qu'il me favoriſe,
Et de mes mots faſſe le choix ;
Ou je dirai quelque ſottiſe
Qui me fera donner du buſque ſur les doigts.
C'eſt aſſez raiſonner ; venons à la peinture.
Elle contient une aventure
Arrivée au pays d'Amours.

Jadis, la ville de Cythere
Avoit, en l'un de ſes fauxbourgs,
Un monaſtere ;
Vénus en fit un ſéminaire ;
Il étoit de nonnains, & je puis dire ainſi,

Qu'il étoit de galants auſſi.
En ce lieu hantoient d'ordinaire
Gens de cour, gens de ville, & ſacrificateurs,
Et docteurs,
Et bacheliers ſur-tout. Un de ce dernier ordre
Paſſoit dans la maiſon pour être des amis;
Propre, toujours raſé, bien diſant, & beau fils:
Sur ſon chapeau luiſant, ſur ſon rabat bien mis
La médiſance n'eût ſu mordre.
Ce qu'il avoit de plus charmant,
C'eſt que deux des nonnains, alternativement,
En tiroient maint & maint ſervice.
L'une n'avoit quitté les atours de novice
Que depuis quelques mois, l'autre encor les portoit.
La moins jeune à peine comptoit
Un an entier par-deſſus ſeize;
Age propre à ſoutenir theſe,
Theſe d'amour: le bachelier
Leur avoit rendu familier
Chaque point de cette ſcience,
Et le tout par expérience.
Une aſſignation pleine d'impatience
Fut, un jour, par les ſœurs donnée à cet amant:
Et pour rendre complet le divertiſſement,
Bacchus avec Cérès, de qui la compagnie
Met Vénus en train bien ſouvent,
Devoient être, ce coup, de la cérémonie.
Propreté toucha ſeule aux apprêts du régal;

El

Elle ſut s'en tirer avec beaucoup de grace :
Tout paſſa par ſes mains, & le vin, & la glace,
Et les caraffes de cryſtal :
On s'y ſeroit miré. Flore, à l'haleine d'ambre,
Sema de fleurs toute la chambre :
Elle en fit un jardin. Sur le linge ces fleurs
Formoient des laqs d'amour & le chiffre des ſœurs.
Leurs cloîtrieres excellences
Aimoient fort ces magnificences :
C'eſt un plaiſir de nonne. Au reſte, leur beauté
Aiguiſoit l'appétit auſſi de ſon côté.
Mille ſecrettes circonſtances
De leurs corps polis & charmants
Augmentoient l'ardeur des amants ;
Leur taille étoit preſque ſemblable ;
Blancheur, délicateſſe, embonpoint raiſonnable,
Fermeté, tout charmoit, tout étoit fait au tour :
En mille endroits nichoit l'Amour :
Sous une guimpe, un voile, & ſous un ſcapulaire,
Sous ceci, ſous cela, que voit peu l'œil du jour,
Si celui du galant ne l'appelle au myſtere.
A ces ſœurs, l'enfant de Cythere
Mille fois le jour s'en venoit,
Les bras ouverts, & les prenoit,
L'une après l'autre, pour ſa mere.
Tel ce couple attendoit le bachelier trop lent ;
Et de lui, tout en l'attendant,
Elles diſoient du mal, puis du bien, puis les belles
Imputoient ſon retardement

A quelques amitiés nouvelles.
Qui peut le retenir, diſoit l'une : Eſt-ce amour ?
Eſt-ce affaire ? Eſt-ce maladie ?
Qu'il y revienne de ſa vie,
Diſoit l'autre, il aura ſon tour.
Tandis qu'elles cherchoient là-deſſus du myſtere,
Paſſe un Mazet portant, à la dépoſitaire,
Certain fardeau peu néceſſaire.
Ce n'étoit qu'un prétexte ; &, ſelon qu'on m'a dit,
Cette dépoſitaire ayant grand appétit,
Faiſoit ſa portion des talents de ce ruſtre,
Tenu, dans tels repas, pour un traiteur illuſtre.
Le coquin, lourd d'ailleurs, & de très-court eſprit,
A la cellule ſe méprit ;
Il alla, chez les attendantes,
Frapper avec ſes mains peſantes ;
On ouvre, on eſt ſurpris, on le maudit d'abord,
Puis on voit que c'eſt un tréſor.
Les nonnains s'éclatent de rire.
Toutes deux commencent à dire,
Comme ſi toutes deux s'étoient donné le mot :
Servons-nous de ce maître ſot ;
Il vaut bien l'autre : que t'en ſemble ?
La profeſſe ajouta : C'eſt très-bien aviſé ;
Qu'attendions-nous ici ? qu'il nous fût débité
De beaux diſcours ? Non, non, ni rien qui leur reſſemble :
Ce pitaud doit valoir, pour le point ſouhaité,
Bachelier & docteur enſemble.
Elle en jugeoit très-bien. La taille du garçon,

Sa ſimplicité, ſa façon,
Et le peu d'intérêt qu'en tout il ſembloit prendre,
Faiſoit de lui beaucoup attendre.
C'étoit l'homme d'Ésope, il ne penſoit à rien;
Mais il buvoit & mangeoit bien;
Et ſi Xanthus l'eût laiſſé faire,
Il auroit pouſſé loin l'affaire.
Ainſi, bientôt apprivoiſé,
Il ſe trouva tout diſpoſé
Pour exécuter, ſans remiſe,
Les ordres des nonnains, les ſervant à leur guiſe
Dans ſon office de Mazet,
Dont il lui fut donné par les ſœurs un brevet.

Ici la peinture commence :
Nous voilà parvenus au point.
Dieu des vers, ne me quitte point;
J'ai recours à ton aſſiſtance.
Dis-moi pourquoi ce ruſtre aſſis,
Sans peine de ſa part, & très-fort à ſon aiſe,
Laiſſe le ſoin aux amoureux ſoucis
De ſœur Claude & de ſœur Thérèſe.
N'auroit-il pas mieux fait de leur donner la chaiſe?
Il me ſemble déjà que je vois Apollon
Qui me dit : Tout beau! ces matieres
A fond ne s'examinent gueres.
J'entends : & l'Amour eſt un étrange garçon;
J'ai tort d'ériger un frippon
En maître de cérémonies.

Dès qu'il entre en une maiſon,
Regles & loix en ſont bannies;
Sa fantaiſie eſt ſa raiſon :
Le voilà qui rompt tout ; c'eſt aſſez ſa coûtume:
Ses jeux ſont violents. A terre on vit bientôt
Le galant cathédral : ou ſoit par le défaut
De la chaiſe un peu foible, ou ſoit que du pitaud
Le corps ne fût pas fait de plume,
Ou ſoit que ſœur Théreſe eût chargé d'action
Son diſcours véhément & plein d'émotion,
On entendit craquer l'amoureuſe tribune.
Le ruſtre tombe à terre en cette occaſion.
Ce premier point eut, par fortune,
Malheureuſe concluſion.
Cenſeurs, n'approchez pas d'ici votre œil profane.
Vous, gens de bien, voyez comme ſœur Claude mit
Un tel incident à profit.
Théreſe, en ce malheur, perdit la tramontane;
Claude la débuſqua, s'emparant du timon.
Théreſe, pire qu'un démon,
Tâche à la retirer, & ſe remettre au trône;
Mais celle-ci n'eſt pas perſonne
A céder un poſte ſi doux.
Sœur Claude, prenez garde à vous;
Théreſe en veut venir aux coups;
Elle a le poing levé. Qu'elle ait. C'eſt bien répondre:
Quiconque eſt occupé comme vous, ne ſent rien:
Je ne m'étonne pas que vous ſachiez confondre
Un petit mal dans un grand bien.

Malgré la colere marquée
Sur le front de la débusquée ;
Claude ſuit ſon chemin, le ruſtre auſſi le ſien ;
Théreſe eſt mal contente, & gronde.
Les plaiſirs de Vénus ſont ſources de débats,
Leur fureur n'a point de ſeconde.
J'en prends à témoins les combats
Qu'on vit ſur la terre & ſur l'onde,
Lorſque Pâris à Ménélas
Ota la merveille du monde.
Quoique Bellone ait part ici,
J'y vois peu de corps de cuiraſſe :
Dame Vénus ſe couvre ainſi
Quand elle entre en champ clos avec le dieu de Thrace ;
Cette armure a beaucoup de grace ;
Belles, vous m'entendez : je n'en dirai pas plus ;
L'habit de guerre de Vénus
Eſt plein de choſes admirables.
Les Cyclopes, aux membres nus,
Forgent peu de harnois qui lui ſoient comparables.
Celui du preux Achille auroit été plus beau,
Si Vulcain eût deſſus gravé votre tableau.

Or, ai-je des nonnains mis en vers l'aventure ;
Mais non avec des traits dignes de l'action ;
Et comme celle-ci déchet dans la peinture,
La peinture déchet dans la deſcription :
Les mots & les couleurs ne ſont choſes pareilles,
Ni les yeux ne ſont les oreilles.

J'ai laiſſé long-temps au filet
Sœur Thereſe la détrônée :
Elle eut ſon tour : notre Mazet
Partagea ſi bien ſa journée,
Que chacun fut content. L'hiſtoire finit là.
Du feſtin pas un mot : je veux croire, & pour cauſe,
Que l'on but & que l'on mangea :
Ce fut l'intermede & la pauſe.
Enfin, tout alla bien, hormis qu'en bonne foi
L'heure du rendez-vous m'embarraſſe, & pourquoi ?
Si l'amant ne vint pas, ſœur Claude & ſœur Thereſe
Eurent, à tout le moins, de quoi ſe conſoler ;
S'il vint, on fut cacher le lourdaut & la chaiſe ;
L'amant trouva bientôt encore à qui parler.

LE BÂT.

Un peintre étoit, qui, jaloux de ſa femme,
Allant aux champs, lui peignit un baudet
Sur le nombril, en guiſe de cachet.
Un ſien confrere, amoureux de la dame,
La va trouver, & l'âne efface net,
Dieu ſait comment; puis un autre en remet
Au même endroit, ainſi que l'on peut croire.
A celui-ci, par faute de mémoire,
Il mit un Bât; l'autre n'en avoit point.
L'époux revient, veut s'éclaircir du point.
Voyez, mon fils, dit la bonne commere,
L'âne eſt témoin de ma fidélité:
Diantre ſoit fait, dit l'époux en colere,
Et du témoin, & de qui l'a bâté.

LE FAISEUR D'OREILLES
ET
LE RACCOMMODEUR DE MOULES,

Conte tiré des Cent Nouvelles nouvelles, et d'un Conte de Bocace.

Sire Guillaume allant en marchandiſe,
Laiſſa ſa femme enceinte de ſix mois,
Simple, jeunette, & d'aſſez bonne guiſe,
Nommée Alix, du pays Champenois.
Compere André l'alloit voir quelquefois:
A quel deſſein? Beſoin n'eſt de le dire;
Et Dieu le ſait! C'étoit un maître ſire,
Il ne tendoit guere en vain ſes filets;
Ce n'étoit pas autrement ſa coutume:
Sage eût été l'oiſeau qui de ſes rets
Se fût ſauvé ſans laiſſer quelque plume.
Alix étoit fort neuve ſur ce point;
Le trop d'eſprit ne l'incommodoit point:
De ce défaut on n'accuſoit la belle;
Elle ignoroit les malices d'Amour.
La pauvre dame alloit tout devant elle,
Et n'y ſavoit ni fineſſe ni tour.
Son mari donc ſe trouvant en emplette,
Elle au logis, en ſa chambre ſeulette,

André ſurvient, qui, ſans long compliment,
La conſidere; & lui dit froidement:
Je m'ébahis comme, au bout du royaume,
S'en eſt allé le compere Guillaume,
Sans achever l'enfant que vous portez:
Car je vois bien qu'il lui manque une oreille;
Votre couleur me le démontre aſſez,
En ayant vu mainte épreuve pareille.
Bonté de Dieu! reprit-elle auſſi-tôt,
Que dites-vous? quoi, d'un enfant monaud
J'accoucherois! n'y ſavez-vous remede?
Si dà, fit-il, je vous puis donner aide
En ce beſoin, & vous jurerai bien
Qu'autre que vous ne m'en feroit tant faire.
Le mal d'autrui ne me tourmente en rien,
Fors excepté ce qui touche au compere:
Quant à ce point, je m'y ferois mourir.
Or, eſſayons, ſans plus en diſcourir,
Si je ſuis maître à forger des Oreilles.
Souvenez-vous à les rendre pareilles,
Reprit la femme. Allez, n'ayez ſouci,
Repliqua-t-il, je prends ſur moi ceci.
Puis le galant montre ce qu'il ſait faire,
Tant ne fut nice (encor que nice fût)
Madame Alix, que le jeu ne lui plût.
Philoſopher ne faut pour cette affaire.
André vaquoit de grande affection
A ſon travail; faiſant ore un tendon,
Ore un repli, puis quelque cartilage,

Et n'y plaignant l'étoffe & la façon.
Demain, dit-il, nous polirons l'ouvrage;
Puis le mettrons en ſa perfection,
Tant & ſi bien qu'en ayiez bonne iſſue.
Je vous en ſuis, dit-elle, bien tenue;
Bon fait avoir, ici-bas, un ami.
Le lendemain, pareille heure venue,
Compere André ne fut pas endormi.
Il s'en alla chez la pauvre innocente;
Je viens, dit-il, [toute affaire ceſſante]
Pour achever l'Oreille què ſavez.
Et moi, dit-elle, allois, par un meſſage,
Vous avertir de hâter cet ouvrage:
Montons en haut. Dès qu'ils furent montés
On pourſuivit la choſe encommencée.
Tant fut ouvré, qu'Alix dans ſa penſée,
Sur cette affaire, un ſcrupule ſe mit;
Et l'innocente au bon apôtre dit:
Si cet enfant avoit pluſieurs Oreilles?
Ce ne ſeroit à vous bien beſoigné.
Rien, rien, dit-il; à cela j'ai ſoigné;
Jamais ne faux en rencontres pareilles.
Sur le métier l'Oreille étoit encor,
Quand le mari revient de ſon voyage;
Careſſe Alix, qui, du premier abord,
Vous aviez fait, dit-elle, un bel ouvrage;
Nous en tenions ſans le compere André;
Et notre enfant d'une Oreille eût manqué.
Souffrir n'ai pu choſe tant indécente.

Sire André donc, toute affaire ceſſante,
En a fait une, il ne faut oublier
De l'aller voir, & l'en remercier:
De tels amis on a toujours affaire.
Sire Guillaume, au diſcours qu'elle fit,
Ne comprenant comme il ſe pouvoit faire
Que ſon épouſe eût eu ſi peu d'eſprit,
Par pluſieurs fois lui fit faire un récit
De tout le cas: puis, outré de colere,
Il prit une arme à côté de ſon lit,
Voulut tuer la pauvre Champenoiſe,
Qui prétendoit ne l'avoir mérité.
Son innocence & ſa naïveté,
En quelque ſorte, appaiſerent la noiſe.
Hélas! Monſieur, dit la belle en pleurant,
En quoi vous puis-je avoir fait du dommage?
Je n'ai donné vos draps ni votre argent;
Le compte y eſt; &, quant au demeurant,
André me dit, quand il parfit l'enfant,
Qu'en trouveriez, plus que pour votre uſage:
Vous pouvez voir; ſi je ments, tuez moi:
Je m'en rapporte à votre bonne foi.

L'époux ſortant quelque peu de colere,
Lui répondit: Or bien, n'en parlons plus;
On vous l'a dit, vous avez cru bien faire,
J'en ſuis d'accord; conteſter là-deſſus
Ne produiroit que diſcours ſuperflus:
Je n'ai qu'un mot: faites demain en ſorte

Qu'en ce logis j'attrape le galant.
Ne parlez point de notre différend ;
Soyez ſecrette, ou bien vous êtes morte.
Il vous le faut avoir adroitement,
Me feindre abſent en un ſecond voyage,
Et lui mandez, par lettre ou par meſſage,
Que vous avez à lui dire deux mots.
André viendra ; puis, de quelques propos
L'amuſerez, ſans toucher à l'Oreille ;
Car elle eſt faite, il n'y manque plus rien.
Notre innocente exécuta très-bien
L'ordre donné. Ce ne fut pas merveille ;
La crainte donne aux bêtes de l'eſprit.
André venu, l'époux guere ne tarde,
Monte & fait bruit. Le compagnon regarde
Où ſe ſauver ; nul endroit il ne vit,
Qu'une ruelle, en laquelle il ſe mit.
Le mari frappe : Alix ouvre la porte ;
Et, de la main, fait ſigne incontinent
Qu'en la ruelle eſt caché le galant.

Sire Guillaume étoit armé de ſorte,
Que quatre Andrés n'auroient pu l'étonner.
Il ſort pourtant, & va querir main-forte,
Ne le voulant, ſans doute, aſſaſſiner,
Mais quelque oreille au pauvre homme couper ;
Peut-être pis ; ce qu'on coupe en Turquie,
Pays cruel & plein de barbarie.
C'eſt ce qu'il dit à ſa femme tout bas :

Puis l'emmena, ſans qu'elle oſât rien dire,
Ferma très-bien la porte ſur le ſire.
André ſe crut ſorti d'un mauvais pas;
Et que l'époux ne ſavoit nulle choſe.
Sire Guillaume, en rêvant à ſon cas,
Change d'avis, en ſoi-même propoſe
De ſe venger avecque moins de bruit,
Moins de ſcandale, & beaucoup plus de fruit.
Alix, dit-il, allez querir la femme
De ſire André; contez-lui votre cas
De bout en bout; courez; n'y manquez pas.
Pour l'amener, vous direz à la dame
Que ſon mari court un péril très-grand;
Que je vous ai parlé d'un châtiment
Qui la regarde, & qu'aux faiſeurs d'oreilles
On fait ſouffrir, en rencontres pareilles,
Choſe terrible, & dont le ſeul penſer
Vous fait dreſſer les cheveux à la tête;
Que ſon époux eſt tout prêt d'y paſſer;
Qu'on n'attend qu'elle, afin d'être à la fête;
Que toutefois, comme elle n'en peut mais,
Elle pourra faire changer la peine.
Amenez-la, courez: je vous promets
D'oublier tout, moyennant qu'elle vienne.

Madame Alix, bien joyeuſe, s'en fut
Chez ſire André, dont la femme accourut
En diligence, & quaſi hors d'haleine,
Puis monta ſeule; &, ne voyant André,

Crut qu'il étoit quelque part enfermé.
Comme la dame étoit en ces alarmes,
Sire Guillaume, ayant quitté ſes armes,
La fait aſſeoir, & puis commence ainſi :
L'ingratitude eſt mere de tout vice ;
André m'a fait un notable ſervice ;
Par quoi, devant que vous ſortiez d'ici,
Je lui rendrai, ſi je puis, la pareille.
En mon abſence, il a fait une Oreille
Au fruit d'Alix : je veux d'un ſi bon tour
Me revencher ; & je penſe une choſe :
Tous vos enfants ont le nez un peu court.
Le Moule en eſt aſſurément la cauſe :
Or, je les ſais des mieux raccommoder.
Mon avis donc eſt que, ſans retarder,
Nous pourvoyions, de ce pas, à l'affaire.
Diſant ces mots, il vous prend la commere,
Et, près d'André, la jetta ſur le lit ;
Moitié raiſin, moitié figue, en jouit.
La dame prit le tout en patience,
Bénit le ciel de ce que la vengence
Tomboit ſur elle, & non ſur ſire André ;
Tant elle avoit pour lui de charité.
Sire Guillaume étoit, de ſon côté,
Si fort ému, tellement irrité,
Qu'à la pauvrette il ne fit nulle grace
Du talion, rendant à ſon époux
Feves pour pois, & pain blanc pour fouace.
Qu'on dit bien vrai que ſe venger eſt doux !

Très-ſage fut d'en uſer de la ſorte;
Puiſqu'il vouloit ſon honneur réparer,
Il ne pouvoit mieux que par cette porte,
D'un tel affront, à mon ſens, ſe tirer.
André vit tout, & n'oſa murmurer;
Jugea des coups; mais ce fut ſans rien dire,
Et loua Dieu que le mal n'étoit pire.
Pour une oreille, il auroit compoſé:
Sortir à moins, c'étoit pour lui merveilles:
Je dis, à moins; car vaut mieux, tout priſé,
Cornes gagner que perdre ſes oreilles.

LE FLEUVE SCAMANDRE.

Me voilà prêt à conter de plus belle;
Amour le veut, & rit de mon ſerment :
Hommes & dieux, tout eſt ſous ſa tutelle ;
Tout obéit, tout cede à cet enfant :
J'ai, déſormais, beſoin, en le chantant,
De traits moins forts, & déguiſant la choſe:
Car, après tout, je ne veux être cauſe
D'aucun abus : que plutôt mes écrits
Manquent de ſel, & ne ſoient d'aucun prix.
Si dans ces vers j'introduis & je chante
Certain trompeur & certaine innocente ;
C'eſt dans la vue & dans l'intention
Qu'on ſe méfie en telle occaſion.
J'ouvre l'eſprit, & rends le ſexe habile
A ſe garder de ces pieges divers.
Sotte ignorance en fait trébucher mille,
Contre une ſeule à qui nuiroient mes vers.

J'ai lu qu'un orateur eſtimé dans la Grece,
Des beaux arts, autrefois, ſouveraine maîtreſſe ;
Banni de ſon pays, voulut voir le ſéjour
Où ſubſiſtoient encor les ruines de Troie ;
Cimon, ſon camarade, eut ſa part de la joie.
Des débris d'Ilion s'étoit conſtruit un bourg,

Noble

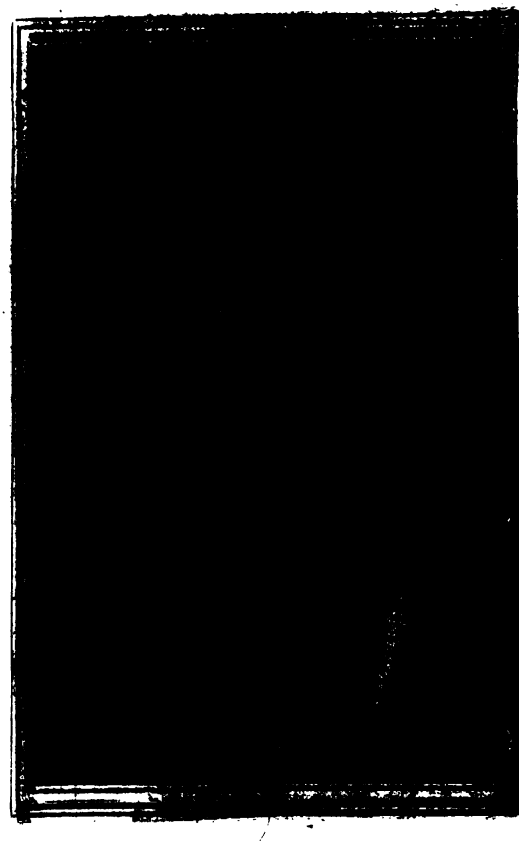
Noble par ſes malheurs ; là, Priam & ſa cour
N'étoient plus que des noms dont le temps fait ſa proie.
Ilion ! ton nom ſeul a des charmes pour moi ;
Lieu fécond en ſujets propres à notre emploi,
Ne verrai-je jamais rien de toi ? ni la place
De ces murs élevés & détruits par les dieux,
Ni ces champs où couroient la fureur & l'audace,
Ni des temps fabuleux, enfin, la moindre trace
Qui pût me préſenter l'image de ces lieux !

Pour revenir au fait, & ne point trop m'étendre,
Cimon, le héros de ces vers,
Se promenoit près du Scamandre.
Une jeune ingénue en ce lieu ſe vint rendre,
Et goûter la fraîcheur ſur ces bords toujours verds.
Son voile, au gré des vents, va flottant dans les airs ;
Sa parure eſt ſans art, elle a l'air de bergere,
Une beauté naïve, une taille légere.
Cimon en eſt ſurpris, & croit que ſur ces bords,
Vénus vient étaler ſes plus rares tréſors.
Un antre étoit auprès : l'innocente pucelle,
Sans ſoupçon y deſcend, auſſi ſimple que belle.
Le chaud, la ſolitude, & quelque dieu malin
L'inviterent d'abord à prendre un demi-bain.
Notre banni ſe cache ; il contemple, il admire,
Il ne ſait quels charmes élire ;
Il dévore des yeux & du cœur cent beautés.
Comme on étoit rempli de ces divinités
Que la Fable a dans ſon empire,

Il ſonge à profiter de l'erreur de ces temps,
Prend l'air d'un dieu des eaux, mouille ſes vêtements,
Se couronne de joncs & d'herbe dégouttante,
Puis invoque Mercure & le dieu des amants.
Contre tant de trompeurs qu'eût fait une innocente?
La belle, enfin, découvre un pied dont la blancheur
Auroit fait honte à Galatée,
Puis le plonge en l'onde argentée,
Et regarde ſes lys, non ſans quelque pudeur.
Pendant qu'à cet objet ſa vue eſt arrêtée,
Cimon approche d'elle; elle court ſe cacher
Dans le plus profond d'un rocher.
Je ſuis, dit-il, le dieu qui commande à cette onde;
Soyez-en la déeſſe, & régnez avec moi.
Peu de fleuves pourroient, dans leur grotte profonde,
Partager avec vous un auſſi digne emploi:
Mon cryſtal eſt très-pur, mon cœur l'eſt davantage;
Je couvrirai, pour vous, de fleurs tout ce rivage,
Trop heureux, ſi vos pas le daignent honorer,
Et qu'au fond de mes eaux vous daigniez vous mirer.
Je rendrai toutes vos compagnes
Nymphes auſſi, ſoit aux montagnes,
Soit aux eaux, ſoit aux bois; car j'étends mon pouvoir
Sur tout ce que votre œil à la ronde peut voir.
L'éloquence du dieu, la peur de lui déplaire,
Malgré quelque pudeur qui gâtoit le myſtere,
Conclurent tout en peu de temps.
La ſuperſtition cauſe mille accidents.
On dit même qu'Amour intervint à l'affaire.

Tout fier de ce ſuccès, le banni dit adieu :
Revenez, dit-il, en ce lieu ;
Vous garderez que l'on ne ſache
Un hymen qu'il faut que je cache :
Nous le déclarerons, quand j'en aurai parlé
Au conſeil qui ſera dans l'Olympe aſſemblé.
La nouvelle déeſſe, à ces mots, ſe retire
Contente, Amour le ſait. Un mois ſe paſſe, & deux,
Sans que pas un du bourg s'apperçût de leurs jeux.
O mortels ! eſt-il dit qu'à force d'être heureux,
Vous ne le ſoyiez plus ! Le banni, ſans rien dire,
Ne va plus viſiter cet antre ſi ſouvent.
Une nôce, enfin, arrivant,
Tous, pour la voir paſſer, ſous l'orme ſe vont rendre ;
La belle apperçoit l'homme, & crie, en ce moment :
Ah ! Voilà le fleuve Scamandre.
On s'étonne, on la preſſe ; elle dit bonnement
Que ſon hymen ſe va conclure au firmament :
On en rit ; car, que faire ? Aucuns, à coups de pierre,
Pourſuivirent le dieu, qui s'enfuit à grand'erre.
D'autres rirent, ſans plus. Je crois qu'en ce temps-ci
L'on feroit au Scamandre un très-méchant parti.
En ce temps-là, ſemblables crimes
S'excuſoient aiſément : tous temps, toutes maximes.
L'épouſe du Scamandre en fut quitte, à la fin,
Pour quelques traits de raillerie ;
Même un de ſes amants l'en trouva plus jolie :
C'eſt un goût : il s'offrit à lui donner la main :

Les dieux ne gâtent rien : puis, quand ils ſeroient cauſe
Qu'une fille en valût un peu moins, dotez-la,
Vous trouverez qui la prendra ;
L'argent répare toute choſe.



LE CONFIDENTE

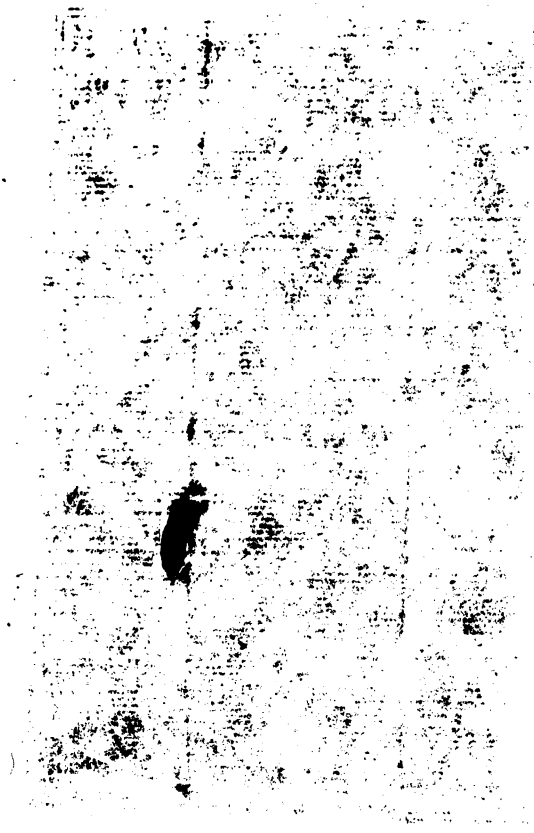
[illegible] VOIR,

OU

[illegible] RATIGEME.

[illegible]
[illegible] en dire ;
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] forteresse ;
[illegible] autre, le [illegible]
[illegible] un monde,
[illegible]
[illegible] yeux [illegible]
Am[illegible]
C[illegible] tout [illegible]
J'en vais dire [illegible] mes plus favoris,
J'en ai [illegible] en [illegible], j'en vois [illegible] mêmes,
Et d'assez [illegible] rien en prix.

La jeu[illegible]



LA CONFIDENTE SANS LE SAVOIR, OU *LE STRATAGEME.*

Je ne connois rhéteur, ni maître-ès-arts,
Tel que l'Amour: il excelle en bien dire;
Ses arguments, ce ſont de doux regards,
De tendres pleurs, un gracieux ſourire.
La guerre auſſi s'exerce en ſon empire:
Tantôt il met aux champs ſes étendarts;
Tantôt, couvrant ſa marche & ſes fineſſes,
Il prend des cœurs entourés de remparts.
Je le ſoutiens: poſez deux fortereſſes;
Qu'il en batte une; une autre, le dieu Mars;
Que celui-ci faſſe agir tout un monde,
Qu'il ſoit armé, qu'il ne lui manque rien:
Devant ſon fort je veux qu'il ſe morfonde.
Amour, tout nud, fera rendre le ſien.
C'eſt l'inventeur des tours & ſtratagêmes.
J'en vais dire un de mes plus favoris;
J'en ai bien lu, j'en vois pratiquer mêmes,
Et d'aſſez bons, qui ne ſont rien au prix.

La jeune Aminte, à Géronte donnée,

Méritoit mieux qu'un ſi triſte hyménée;
Elle avoit pris, en cet homme, un époux
Mal gracieux, incommode & jaloux.
Il étoit vieux; elle, à peine à cet âge,
Où quand un cœur n'a point encore aimé,
D'un doux objet il eſt bientôt charmé.
Celui d'Aminte, ayant, ſur ſon paſſage,
Trouvé Cléon, beau, bien fait, jeune & ſage,
Il s'acquitta de ſon premier tribut,
Trop bien peut-être, & mieux qu'il ne fallut:
Non toutefois, que la belle n'oppoſe
Devoir & tout, à ce doux ſentiment;
Mais lorſqu'Amour prend le fatal moment,
Devoir & tout, & rien c'eſt même choſe.
Le but d'Aminte, en cette paſſion,
Étoit, ſans plus, la conſolation
D'un entretien ſans crime, où la pauvrette
Verſât ſes ſoins en une ame diſcrette.
Je croirois bien qu'ainſi l'on le prétend;
Mais l'appétit vient toujours en mangeant;
Le plus sûr eſt ne ſe point mettre à table.
Aminte croit rendre Cléon traitable:
Pauvre ignorante! Elle ſonge au moyen
De l'engager à ce ſimple entretien,
De lui laiſſer entrevoir quelque eſtime,
Quelque amitié, quelque choſe de plus,
Sans y mêler rien que de légitime.
[Plutôt la mort empêchât tel abus!]
Le point étoit d'entamer cette affaire.

Les lettres ſont un étrange myſtere,
Il en provient maint & maint accident.
Le meilleur eſt quelque ſûr confident.
Où le trouver ? Géronte eſt homme à craindre.
J'ai dit tantôt qu'Amour ſavoit atteindre
A ſes deſſeins d'une ou d'autre façon :
Ceci me ſert de preuve & de leçon.
Cléon avoit une vieille parente,
Sévere & prude, & qui s'attribuoit
Autorité ſur lui de gouvernante :
Madame Alix [ainſi l'on l'appelloit]
Par un beau jour, eut de la jeune Aminte
Ce compliment, ou plutôt cette plainte :
Je ne ſais pas pourquoi votre parent,
Qui m'eſt & fut toujours indifférent,
Et le ſera tout le temps de ma vie,
A de m'aimer conçu la fantaiſie.
Sous ma fenêtre il paſſe inceſſamment ;
Je ne ſaurois faire un pas ſeulement
Que je ne l'aie auſſi-tôt à mes trouſſes ;
Lettres, billets pleins de paroles douces,
Me ſont donnés par une dont le nom
Vous eſt connu ; je le tais pour raiſon.
Faites ceſſer, pour Dieu, cette pourſuite ;
Elle n'aura qu'une mauvaiſe ſuite.
Mon mari peut prendre feu là-deſſus.
Quant à Cléon, ſes pas ſont ſuperflus.
Dites-le lui, de ma part, je vous prie.
Madame Alix la loue, & lui promet

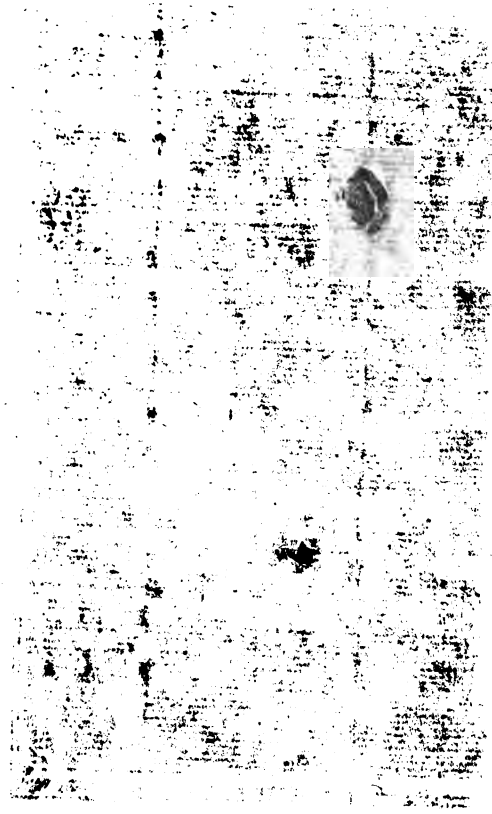
De voir Cléon, de lui parler ſi net,
Que de l'aimer il n'aura plus d'envie.
Cléon va voir Alix le lendemain :
Elle lui parle, & le pauvre homme nie,
Avec ſerment, qu'il eût un tel deſſein.
Madame Alix l'appelle enfant du diable ;
Tout vilain cas, dit-elle, eſt reniable ;
Ces ſermens vains & peu dignes de foi
Mériteroient qu'on vous fît votre fauſſe.
Laiſſons cela. La choſe eſt vraie ou fauſſe,
Mais, fauſſe ou vraie, il faut, & croyez-moi,
Vous mettre bien dans la tête qu'Aminte
Eſt femme ſage, honnête & hors d'atteinte ;
Renoncez-y. Je le puis aiſément,
Reprit Cléon. Puis au même moment,
Il va chez lui ſonger à cette affaire.
Rien ne lui peut débrouiller le myſtere.
Trois jours n'étoient paſſés entiérement,
Que revoici chez Alix notre belle :
Vous n'avez pas, Madame, lui dit-elle,
Encore vu, je penſe, notre amant ;
De plus en plus, ſa pourſuite s'augmente.
Madame Alix s'emporte, ſe tourmente :
Quel malheureux ! Puis, l'autre la quittant,
Elle le mande. Il vient, tout à l'inſtant ;
Dire en quels mots Alix fit ſa harangue,
Il me faudroit une langue de fer ;
Et, quand de fer j'aurois même la langue,
Je n'y pourrois parvenir. Tout l'enfer

Fut employé dans cette réprimande :
Allez, Satan, allez vrai Lucifer,
Maudit de Dieu. La fureur fut ſi grande,
Que le pauvre homme, étourdi dès l'abord,
Ne ſut que dire. Avouer qu'il eût tort,
C'étoit trahir par trop ſa conſcience.
Il s'en retourne, il rumine, il repenſe,
Il rêve tant, qu'enfin il dit en ſoi :
Si c'étoit là quelque ruſe d'Aminte !
Je trouve, hélas ! mon devoir dans ſa plainte.
Elle me dit : O Cléon, aime-moi,
Aime-moi donc, en diſant que je l'aime :
Je l'aime auſſi, tant pour ſon ſtratageme
Que pour ſes traits. J'avoue, en bonne foi,
Que mon eſprit d'abord n'y voyoit goutte ;
Mais, à préſent, je n'en fais aucun doute :
Aminte veut mon cœur aſſurément.
Ah ! ſi j'oſois, dès ce même moment,
Je l'irois voir, &, plein de confiance,
Je lui dirois quelle eſt la violence,
Quel eſt le feu dont je me ſens épris.
Pourquoi n'oſer ? Offenſe pour offenſe,
L'amour vaut mieux encor que le mépris.
Mais ſi l'époux m'attrapoit au logis ?
Laiſſons-la faire, & laiſſons-nous conduire.
Trois autres jours n'étoient paſſés encor,
Qu'Aminte va chez Alix pour inſtruire
Son cher Cléon du bonheur de ſon ſort ;
Il faut, dit-elle, enfin que je déſerte ;

Votre parent a réſolu ma perte ;
Il me prétend avoir par des préſents :
Moi, des préſents ! C'eſt bien choiſir ſa femme :
Tenez, voilà rubis & diamants,
Voilà bien pis, c'eſt mon portrait, Madame.
Aſſurément de mémoire on l'a fait ;
Car mon époux a tout ſeul mon portrait.
A mon lever, cette perſonne honnête
Que vous ſavez, & dont je tais le nom,
S'en eſt venue, & m'a laiſſé le don.
Votre parent mérite qu'à la tête
On le lui jette ; &,... s'il étoit ici....
Je ne me ſens preſque pas de colere.
Oyez le reſte : il m'a fait dire auſſi
Qu'il ſait fort bien qu'aujourd'hui pour affaire
Mon mari couche à ſa maiſon des champs ;
Qu'incontinent qu'il croira que mes gens
Seront couchés, & dans leur premier ſomme,
Il ſe rendra devers mon cabinet.
Qu'eſpere-t-il ? Pour qui me prend cet homme ?
Un rendez-vous ! Eſt-il fol en effet ?
Sans que je crains de commettre Géronte,
Je poſerois tantôt un ſi bon guet,
Qu'il ſeroit pris, ainſi qu'au trebuchet,
Ou s'enfuiroit avec ſa courte honte.
Ces mots finis, madame Aminte ſort.
Une heure après, Cléon vint, & d'abord
On lui jetta les joyaux & la boete ;
On l'auroit pris à la gorge au beſoin.

Eh bien, cela vous ſemble-t-il honnête ?
Mais ce n'eſt rien : vous allez bien plus loin.
Alix dit, lors, mot pour mot ce qu'Aminte
Venoit de dire en ſa derniere plainte.
Cléon ſe tint pour duement averti :
J'aimois, dit-il, il eſt vrai, cette belle ;
Mais, puiſqu'il faut ne rien eſpérer d'elle,
Je me retire, & prendrai ce parti.
Vous ferez bien, c'eſt celui qu'il faut prendre,
Lui dit Alix. Il ne le prit pourtant.
Trop bien, minuit à grand'peine ſonnant,
Le compagnon, ſans faute, ſe va rendre
Devers l'endroit qu'Aminte avoit marqué :
Le rendez-vous étoit bien expliqué.
Ne doutez pas qu'il n'y fût ſans eſcorte.
La jeune Aminte attendoit à la porte :
Un profond ſomme occupoit tous les yeux,
Même ceux là qui brillent dans les cieux
Étoient voilés par une épaiſſe nue.
Comme on avoit toute choſe prévue,
Il entre vîte, & ſans autre diſcours,
Ils vont, ils vont au cabinet d'amours.
Là, le galant, dès l'abord, ſe récrie,
Comme la dame étoit jeune & jolie,
Sur ſa beauté : la bonté vint après,
Et celle-ci ſuivit l'autre de près.
Mais, dites-moi, de grace, je vous prie,
Qui vous a fait aviſer de ce tour ?
Car jamais tel ne ſe fit en amour.

Sur les plus fins je prétends qu'il excelle,
Et vous devez vous-même l'avouer.
Elle rougit, & n'en fut que plus belle;
Sur ſon eſprit, ſur ſes traits, ſur ſon zele,
Il la loua : ne fit-il que louer ?



LE REMEDE.

Si l'on ſe plaît à l'image du vrai,
Combien doit-on rechercher le vrai même ?
J'en fais ſouvent dans mes contes l'eſſai,
Et vois toujours que ſa force eſt extrême,
Et qu'il attire à ſoi tous les eſprits:
Non qu'il ne faille, en de pareils écrits,
Feindre les noms : le reſte de l'affaire
Se peut conter, ſans en rien déguiſer ;
Mais, quant aux noms, il faut, au moins, les taire,
Et c'eſt ainſi que je vais en uſer.

Près du Mans donc, pays de ſapience,
Gens peſant l'air, fine fleur de Normand,
Une pucelle eut, n'aguere, un amant
Frais, délicat, & beau par excellence,
Jeune ſur-tout : à peine ſon menton
S'étoit vêtu de ſon premier coton.
La fille étoit un parti d'importance:
Charmes & dot, aucun point n'y manquoit:
Tant & ſi bien, que chacun s'appliquoit
A la gagner : tout le Mans y couroit.
Ce fut en vain ; car le cœur de la fille
Inclinoit trop pour notre jouvenceau :
Les ſeuls parents, par un eſprit Manceau,
La deſtinoient pour une autre famille.

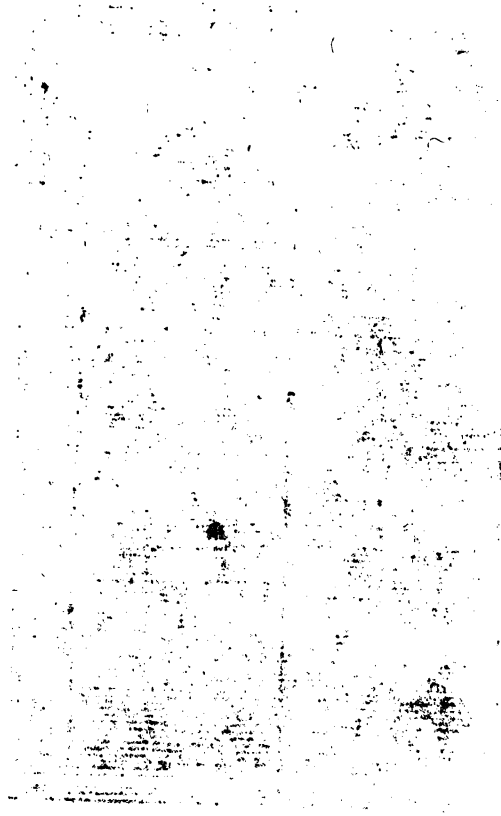
Elle fit tant autour d'eux, que l'amant,
Bon gré malgré, je ne ſais pas comment,
Eut, à la fin, accès chez ſa maîtreſſe.
Leur indulgence, ou plutôt ſon adreſſe,
Peut-être auſſi ſon ſang & ſa nobleſſe
Les fit changer; que ſais-je quoi? Tout duit
Aux gens heureux; car aux autres tout nuit.
L'amant le fut: les parents de la belle
Surent priſer ſon mérite & ſon zele:
C'étoit là tout: eh! que faut-il encor?
Force comptant: les biens du ſiecle d'or
Ne ſont plus biens, ce n'eſt qu'une ombre vaine.
O temps heureux! je prévois qu'avec peine
Tu reviendras dans le pays du Maine:
Ton innocence eût ſecondé l'ardeur
De notre amant, & hâté cette affaire;
Mais des parents l'ordinaire lenteur
Fit que la belle, ayant fait dans ſon cœur
Cet hyménée, acheva le myſtere,
Suivant les us de l'iſle de Cythere.
Nos vieux romans, en leur ſtyle plaiſant,
Nomment cela *PAROLES DE PRÉSENT*,
Nous y voyons pratiquer cet uſage,
Demi-amour & demi-mariage,
Table d'attente, avant-goût de l'hymen.
Amour n'y fit un trop long examen:
Prêtre & parent tout enſemble, & nôtaire,
En peu de jours, il conſomma l'affaire;
L'eſprit Manceau n'eut point part à ce fait.
Voilà notre homme heureux & ſatisfait,

Paſſant les nuits avec ſon épouſée ;
Dire comment, ce ſeroit choſe aiſée :
Les doubles clefs, le bréchet à l'enclos,
Les menus dons qu'on fit à la ſoubrette,
Rendoient l'époux jouiſſant en repos
D'une faveur douce autant que ſecrette.
Avint pourtant que notre belle, un ſoir,
En ſe plaignant, dit à ſa gouvernante,
Qui du ſecret n'étoit participante :
Je me ſens mal, n'y ſauroit-on pourvoir ?
L'autre reprit : il vous faut un Remede ;
Demain matin nous en dirons deux mots.
Minuit venu, l'époux, mal-à-propos,
Tout plein encor du feu qui le poſſede,
Vient de ſa part chercher ſoulagement ;
Car chacun ſent, ici-bas, ſon tourment.
On ne l'avoit averti de la choſe.
Il n'étoit pas ſur les bords du ſommeil,
Qui ſuit ſouvent l'amoureux appareil,
Qu'incontinent l'Aurore aux doigts de roſe,
Ayant ouvert les portes d'Orient,
La gouvernante ouvrit tout en riant,
Remede en main, les portes de la chambre :
Par grand bonheur, il s'en rencontra deux ;
Car la ſaiſon approchoit de Septembre,
Mois où le chaud & le froid ſont douteux.
La fille, alors, ne fut pas aſſez fine ;
Elle n'avoit qu'à tenir bonne mine,
Et faire entrer l'amant au fond des draps ;
Choſe facile autant que naturelle :

L'émotion lui tourna la cervelle ;
Elle ſe cache elle-même, & tout bas
Dit, en deux mots, quel eſt ſon embarras.
L'amant fut ſage, il préſenta pour elle
Ce que Brunel à Marphiſe montra.
La gouvernante ayant mis ſes lunettes,
Sur le galant ſon adreſſe éprouva :
Du bain interne elle le régala,
Puis dit adieu, puis après s'en alla.
Dieu la conduiſe, & toutes celles-là
Qui vont nuiſant aux amitiés ſecrettes.
Si tout ceci paſſoit pour des ſornettes,
[Comme il ſe peut, je n'en voudrois jurer.]
On chercheroit de quoi me cenſurer.
Les critiqueurs ſont un peuple ſévere ;
Ils me diront : Votre belle en ſortit
En fille ſotte, & n'ayant point d'eſprit ;
Vous lui donnez un autre caractere :
Cela nous rend ſuſpecte cette affaire ;
Nous avons lieu d'en douter : auquel cas
Votre prologue ici ne convient pas.
Je répondrai... Mais que ſert de répondre ?
C'eſt un procès qui n'auroit point de fin :
Par cent raiſons j'aurois beau les confondre ;
Cicéron même y perdroit ſon latin.
Il me ſuffit de n'avoir, en l'ouvrage,
Rien avancé qu'après des gens de foi :
J'ai mes garants ; que veut-on davantage ?
Chacun ne peut en dire autant que moi.

LES AVANT-BISCNITS.

Digne, il eſt vrai, de ton premier nommage.



ES AVEUX INDISCRETS.

Paris, ſans pair, n'avoit, en ſon enceinte,
Rien dont les yeux ſemblaſſent ſi ravis,
Que de la belle, aimable & jeune Aminte;
Fille à pourvoir, & des meilleurs partis.
Sa mere encor la tenoit ſous ſon aile;
Son pere avoit du comptant & du bien:
Faites état qu'il ne lui manquoit rien.
Le beau Damon s'étant piqué pour elle,
Elle reçut les offres de ſon cœur:
Il fit ſi bien l'eſclave de la belle,
Qu'il en devint le maître & le vainqueur,
Bien entendu, ſous le nom d'hyménée,
Pas ne voudrois qu'on le crût autrement.
L'an révolu, ce couple ſi charmant,
Toujours d'accord, de plus en plus s'aimant,
[Vous euſſiez dit la premiere journée.]
Se promettoit la vigne de l'abbé;
Lorſque Damon, ſur ce propos tombé,
Dit à ſa femme: Un point trouble mon ame;
Je ſuis épris d'une ſi douce flamme,
Que je voudrois n'avoir aimé que vous,
Que mon cœur n'eût reſſenti que vos coups,
Qu'il n'eût logé que votre ſeule image,
Digne, il eſt vrai, de ſon premier hommage.

J'ai cependant éprouvé d'autres feux ;
J'en dis ma coulpe, & j'en ſuis tout honteux.
Il m'en ſouvient, la nymphe étoit gentille ;
Au fond d'un bois, l'Amour ſeul avec nous,
Il fit ſi bien, ſi mal, me direz-vous,
Que de ce fait il me reſte une fille.
Voilà mon ſort, dit Aminte à Damon :
J'étois, un jour, ſeulette à la maiſon,
Il me vint voir certain fils de famille,
Bien fait & beau, d'agréable façon.
J'en eus pitié, mon naturel eſt bon :
Et, pour conter tout de fil en aiguille,
Il m'eſt reſté de ce fait un garçon.
Elle eut à peine achevé la parole,
Que du mari l'ame jalouſe & folle
Au déſeſpoir s'abandonne auſſi-tôt.
Il ſort plein d'ire, il deſcend tout d'un ſaut,
Rencontre un bât, ſe le met, & puis crie :
Je ſuis bâté. Chacun au bruit accourt,
Les pere & mere, & toute la megnie,
Juſqu'aux voiſins. Il dit, pour faire court,
Le beau ſujet d'une telle folie.
Il ne faut pas que le lecteur oublie
Que les parents d'Aminte, bons bourgeois,
Et qui n'avoient que cette fille unique,
La nourriſſoient, & tout ſon domeſtique,
Et ſon époux, ſans que, hors cette fois,
Rien eût troublé la paix de leur famille.
La mere donc s'en va trouver ſa fille :

Le pere ſuit, laiſſe ſa femme entrer,
Dans le deſſein ſeulement d'écouter.
La porte étoit entr'ouverte, il s'approche;
Bref, il entend la noiſe & le reproche
Que fit ſa femme à leur fille, en ces mots:
Vous avez tort: j'ai vu beaucoup de ſots,
Et plus encor de ſottes dans ma vie;
Mais qu'on pût voir telle indiſcrétion,
Qui l'auroit cru? Car, enfin, je vous prie,
Qui vous forçoit? quelle obligation
De révéler une choſe ſemblable?
Plus d'une fille a forligné; le diable
Eſt bien ſubtil, bien malins ſont les gens:
Non pour cela que l'on ſoit excuſable;
Il nous faudroit toutes dans des couvents
Claquemurer juſques à l'hyménée.
Moi, qui vous parle, ai même deſtinée,
J'en garde au cœur un ſenſible regret.
J'eus trois enfants avant mon mariage.
A votre pere ai-je dit ce ſecret?
En avons-nous fait plus mauvais ménage?
Ce diſcours fut à peine proféré,
Que l'écoutant s'en court; &, tout outré,
Trouve du bât la ſangle, & ſe l'attache,
Puis va criant par-tout: *Je ſuis ſanglé.*
Chacun en rit, encor que chacun ſache
Qu'il a de quoi faire rire à ſon tour.
Les deux maris vont dans maint carrefour,
Criant, courant, chacun à ſa maniere:

Bâté le gendre, & *ſanglé* le beau-pere.
On doutera de ce dernier point-ci ;
Mais il ne faut telles choſes mécroire ;
Et, par exemple, écouter bien ceci :
Quand Roland ſut les plaiſirs & la gloire
Que dans la grotte avoit eu ſon rival,
D'un coup de poing il tua ſon cheval.
Pouvoit-il pas, traînant la pauvre bête,
Mettre, de plus, la ſelle ſur ſon dos ;
Puis s'en aller, tout du haut de ſa tête,
Faire crier, & redire aux échos :
Je ſuis bâté, ſanglé ? car il n'importe,
Tous deux ſont bons. Vous voyez de la ſorte
Que ceci peut contenir vérité.
Ce n'eſt aſſez, cela ne doit ſuffire :
Il faut auſſi montrer l'utilité
De ce récit ; je m'en vais vous le dire.
L'heureux Damon me ſemble un pauvre ſire :
Sa confiance eut bientôt tout gâté,
Pour la ſottiſe & la ſimplicité
De ſa moitié : quant à moi, je l'admire.
Se confeſſer à ſon propre mari !
Quelle folie ! Imprudence eſt un terme
Foible, à mon ſens, pour exprimer ceci.
Mon diſcours donc en deux points ſe renferme :
Le nœud d'hymen doit être reſpecté,
Veut de la foi, veut de l'honnêteté :
Si, par malheur, quelque atteinte un peu forte
Le fait clocher d'un ou d'autre côté,

Comportez-vous de maniere & de ſorte
Que ce ſecret ne ſoit point éventé.
Gardez de faire aux égards banqueroute :
Mentir, alors, eſt digne de pardon.
Je donne ici de beaux conſeils, ſans doute :
Les ai-je pris pour moi-même ? Hélas ! non.

LE CONTRAT.

Le malheur des maris, les bons tours des Agnès
Ont été, de tout temps, le ſujet de la fable :
Ce fertile ſujet ne tarira jamais ;
C'eſt une ſource inépuiſable.
A de pareils malheurs tous hommes ſont ſujets :
Tel, qui s'en croit exempt, eſt tout ſeul à le croire,
Tel rit d'une ruſe d'amour,
Qui doit devenir, à ſon tour,
Le riſible ſujet d'une ſemblable hiſtoire.
D'un tel revers ſe laiſſer accabler,
Eſt, à mon gré, ſottiſe toute pure.
Celui, dont j'écris l'aventure,
Trouva, dans ſon malheur, de quoi ſe conſoler.

Certain riche bourgeois s'étant mis en ménage,
N'eut pas l'ennui d'attendre trop long-temps
Les doux fruits du mariage ;
Sa femme lui donna bientôt deux beaux enfants ;
Une fille d'abord, un garçon dans la ſuite.
Le fils, devenu grand, fut mis ſous la conduite
D'un précepteur, non pas de ces pédants
Dont l'aſpect eſt rude & ſauvage,
Celui-ci, gentil perſonnage,
Grand maître-ès-arts, ſur-tout en l'art d'aimer,
Du beau monde avoit quelque uſage,

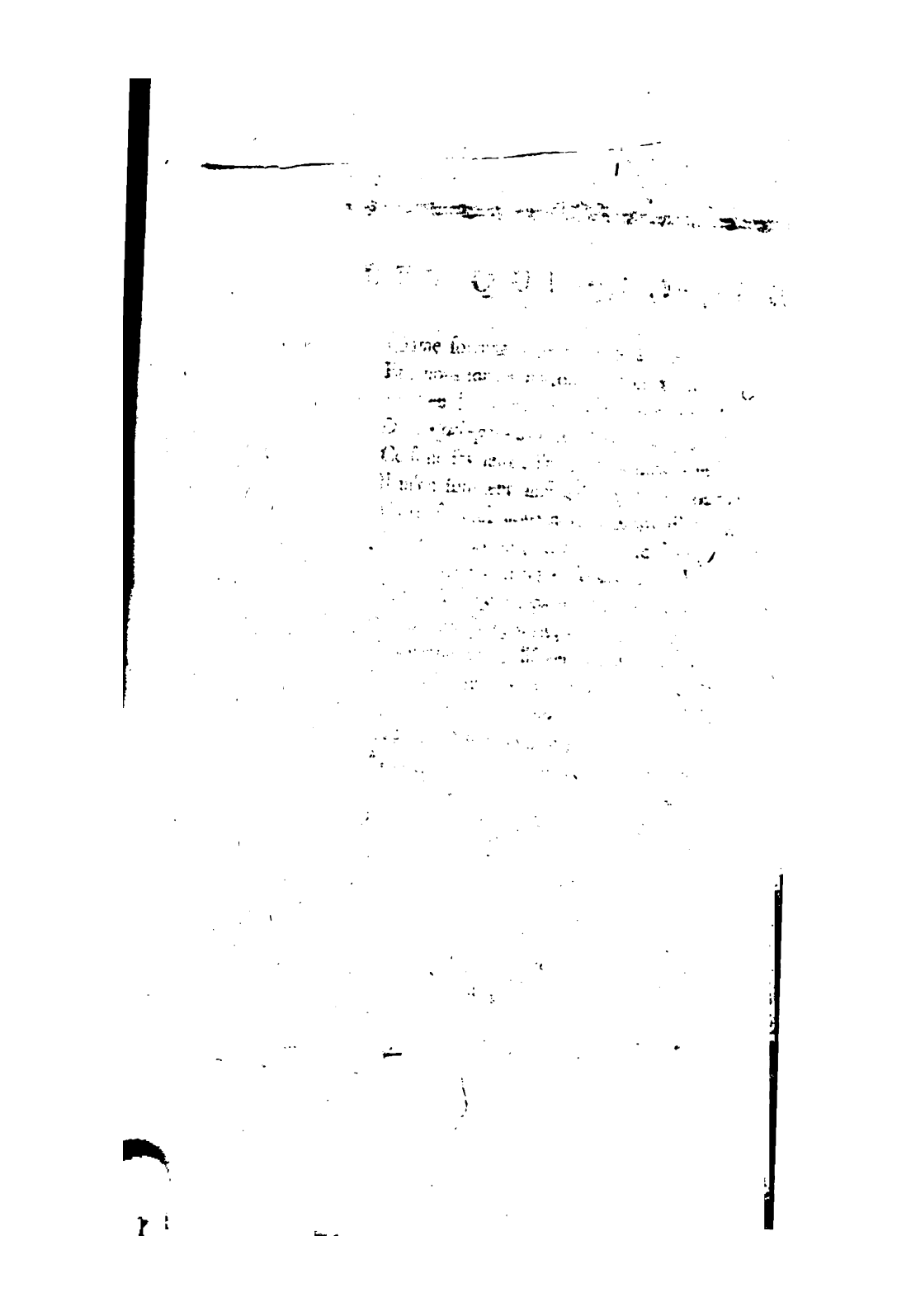
Chantoit bien, & ſavoit aimer ;
Et, s'il faut déclarer tout le ſecret myſtere ;
Amour, dit-on, l'avoit fait précepteur ;
Il ne s'étoit introduit près du frere,
Que pour voir de plus près ſa ſœur.
Il obtient tout ce qu'il deſire,
Sous ce trompeur déguiſement :
Bon précepteur, fidelle amant,
Soit qu'il régente, ou qu'il ſoupire,
Il réuſſit également.
Déjà ſon jeune pupille
Explique Horace & Virgile,
Et déjà la beauté qui fait tous ſes deſirs
Sait le langage des ſoupirs.
Notre maître en galanterie
Très-bien lui fit pratiquer ſes leçons,
Cette pratique, auſſi-tôt, fut ſuivie
De maux de cœur, de pâmoiſons,
Non ſans donner de terribles ſoupçons
Du ſujet de la maladie :
Enfin tout ſe découvre ; & le pere, irrité,
Menace, tempête, crie,
Le docteur épouvanté
Se dérobe à ſa furie.
La belle volontiers l'auroit pris pour époux ;
Pour femme volontiers il auroit pris la belle :
L'hymen étoit l'objet de leurs vœux les plus doux ;
Leur tendreſſe étoit mutuelle ;
Mais l'amour, aujourd'hui, n'eſt qu'une bagatelle ;

L'argent ſeul, aujourd'hui, forme les plus beaux nœuds:
Elle étoit riche; il étoit gueux;
C'étoit beaucoup pour lui, c'étoit trop peu pour elle.
Quelle corruption! O ſiecle! ô temps, ô mœurs!
Conformité de bien, différence d'humeurs,
Souffrirons-nous toujours ta puiſſance fatale,
Mépriſable intérêt, opprobre de nos jours,
Tyran des plus tendres amours?
Mais faiſons treve à la morale,
Et reprenons notre diſcours.
Le pere eſt bien fâché, la fille bien marrie;
Mais que faire? il faut bien réparer ce malheur,
Et mettre à couvert ſon honneur.
Quel remede? On la marie,
Non au galant; j'en ai dit les raiſons;
Mais à certain quidam amoureux de teſtons,
Plus que de fillette gentille,
Riche ſuffiſamment, & de bonne famille;
Au ſurplus, bon enfant; ſot, je ne le dis pas,
Puiſqu'il ignoroit tout le cas;
Mais, quand il le ſauroit, fait-il mauvaiſe emplette?
On lui donne à la fois vingt mille bons ducats,
Jeune épouſe & beſogne faite.
Combien de gens, avec ſemblable dot,
Ont pris, le ſachant bien, la fille & le gros lot?
Et celui-ci crut prendre une pucelle.
Bien eſt-il vrai qu'elle en fit les façons;
Mais, quatre mois après, la ſavante donzelle
Montra le prix de ſes leçons:

Elle mit au monde une fille.
Quoi ! déjà pere de famille,
Dit l'époux étant bien ſurpris !
Au bout de quatre mois ! c'eſt trop tôt : je ſuis pris :
Quatre mois, ce n'eſt pas mon compte.
Sans tarder, au beau-pere il va conter ſa honte,
Prétend qu'on le ſépare, & fait bien du fracas.
Le beau-pere ſourit, & lui dit : Parlons bas,
Quelqu'un pourroit bien nous entendre.
Comme vous, jadis je fus gendre,
Et me plaignis, en pareil cas :
Je parlai, comme vous, d'abandonner ma femme ;
C'eſt l'ordinaire effet d'un violent dépit.
Mon beau-pere défunt, [Dieu veuille avoir ſon ame !]
Il étoit honnête homme, & me remit l'eſprit :
La pilule, à vrai dire, étoit aſſez amere ;
Mais il ſut la dorer ; &, pour me ſatisfaire,
D'un bon contrat de quatre mille écus,
Qu'autrefois, pour ſemblable affaire,
Il avoit eu de ſon beau-pere,
Il augmenta la dot ; je ne m'en plaignis plus.
Ce contrat doit paſſer de famille en famille.
Je le gardois exprès ; ayez-en même ſoin :
Vous pourrez en avoir beſoin,
Si vous mariez votre fille.
A ce diſcours, le gendre, moins fâché,
Prend le contrat, & fait la révérence.
Dieu préſerve de mal ceux qu'en telle occurrence
On conſole à meilleur marché.

LES QUI-PRO-QUO.

Dame fortune aime ſouvent à rire,
Et, nous jouant un tour de ſon métier,
Au lieu des biens où notre cœur aſpire,
D'un *Qui-pro-quo* ſe plaît à nous payer.
Ce ſont ſes jeux, j'en parle à juſte cauſe:
Il m'en ſouvient ainſi qu'au premier jour.
Cloris & moi nous nous aimions d'amour.
Au bout d'un an, la belle ſe diſpoſe
A me donner quelque ſoulagement,
Foible & léger: à parler franchement,
C'étoit ſon but; mais, quoi qu'on ſe propoſe,
L'occaſion & le diſcret amant,
Sont, à la fin, les maîtres de la choſe.
Je vais, un ſoir, chez cet objet charmant:
L'époux étoit aux champs, heureuſement;
Mais il revint, la nuit à peine cloſe.
Point de Cloris; le dédommagement
Fut que le ſort en ſa place ſuppoſe
Une ſoubrette à mon commandement;
Elle paya, cette fois, pour la dame.
Diſons un troc, où, réciproquement,
Pour la ſoubrette on employa la femme.
De pareils traits tous les livres ſont pleins
Bien eſt-il vrai qu'il faut d'habiles mains



Pour amener choſe ainſi ſurprenante.
Il eſt beſoin d'en bien fonder le cas,
Sans rien forcer, & ſans qu'on violente
Un incident qui ne s'attendoit pas.
L'aveugle enfant, joueur de paſſe-paſſe,
Et qui voit clair à tendre maint panneau,
Fat de ces tours: celui-là du Berceau
Leve la paille, à l'égard de Bocace;
Car, quant à moi, ma main pleine d'audace,
En mille endroits a, peut-être, gâté
Ce que la ſienne a bien exécuté.
Or, il eſt temps de finir ma préface,
Et de prouver, par quelque nouveau tour,
Les *Qui-pro-quo* de fortune & d'amour.
On ne peut mieux établir cette choſe,
Que par un fait à Marſeille arrivé.
Tout en eſt vrai, rien n'en eſt controuvé.
Là, Clidamant, que, par reſpect, je n'oſe
Sous ſon nom propre introduire en ces vers,
Vivoit heureux, ſe pouvoit dire en femme
Mieux que pas un qui fût en l'univers.
L'honnêteté, la vertu de la dame,
Sa gentilleſſe, & même ſa beauté
Devoient tenir Clidamant arrêté.
Il ne le fut: le diable eſt bien habile,
Si c'eſt adreſſe & tour d'habileté,
Que de nous tendre un piege auſſi facile
Qu'eſt le deſir d'un peu de nouveauté.
Près de la dame étoit une perſonne,

Une ſuivante, ainſi qu'elle, mignonne,
De même taille & de pareil maintien,
Gente de corps; il ne lui manquoit rien
De ce qui plaît aux chercheurs d'aventures.
La dame avoit un peu plus d'agrément;
Mais, ſous le maſque, on n'eût ſu bonnement
Laquelle élire entre ces créatures.
Le Marſeillois, provençal un peu chaud,
Ne manque pas d'attaquer, au plutôt,
Madame Alix [c'étoit cette ſoubrette]
Madame Alix, encor qu'un peu coquette,
Renvoya l'homme. Enfin, il lui promet
Cent beaux écus, bien comptés, clair & net.
Payer ainſi des marques de tendreſſe,
En la ſuivante, étoit, vu le pays,
Selon mon ſens, un fort honnête prix:
Sur ce pied là, qu'eût coûté la maîtreſſe?
Peut-être moins, car le haſard y fait;
Mais je me trompe, & la dame étoit telle,
Que tout amant, & tant fût-il parfait,
Auroit perdu ſon latin auprès d'elle:
Ni dons, ni ſoins, rien n'auroit réuſſi.
Devrois-je y faire entrer les dons auſſi?
Las! ce n'eſt plus le ſiecle de nos peres.
Amour vend tout, & nymphes & bergeres;
Il met le taux à maint objet divin:
C'étoit un dieu; ce n'eſt qu'un échevin.
O temps! ô mœurs! ô coûtume perverſe!
Alix, d'abord, rejette un tel commerce,

Fait l'irritée, & puis s'appaiſe enfin,
Change de ton, dit que, le lendemain,
Comme Madame avoit deſſein de prendre
Certain remede, ils pourroient, le matin,
Tout à loiſir dans la cave ſe rendre.
Ainſi fut dit, ainſi fut arrêté;
Et la ſoubrette ayant le tout conté
A ſa maîtreſſe, auſſi-tôt les femelles
D'un *Qui-pro-quo* font le projet entr'elles.
Le pauvre époux n'y reconnoîtroit rien,
Tant la ſuivante avoit l'air de la dame:
Puis, ſuppoſé qu'il reconnût ſa femme,
Qu'en pouvoit-il arriver que tout bien?
Elle auroit lieu de lui chanter ſa gamme.
Le lendemain, par haſard, Clidamant,
Qui ne pouvoit ſe contenir de joie,
Trouve un ami, lui dit étourdiment
Le bien qu'Amour à ſes deſirs envoie.
Quelle faveur! non qu'il n'eût bien voulu
Que le marché pour moins ſe fût conclu;
Les cent écus lui faiſoient quelque peine.
L'ami lui dit: Hé bien, ſoyons chacun
Et du plaiſir & des frais en commun.
L'époux n'ayant alors ſa bourſe pleine,
Cinquante écus à ſauver étoient bons:
D'autre côté, communiquer la belle,
Quelle apparence! Y conſentiroit-elle?
S'aller ainſi livrer à deux Gaſcons!
Se tairoient-ils d'une telle fortune?

Et devoit-on la leur rendre commune ?
L'ami leva cette difficulté,
Repréſentant que, dans l'obſcurité,
Alix ſeroit fort aiſément trompée.
Une plus fine y ſeroit attrapée.
Il ſuffiroit que tous deux, tour-à-tour,
Sans dire mot, ils entraſſent en lice,
Se remettant du ſurplus à l'Amour,
Qui volontiers aideroit l'artifice.
Un tel ſilence en rien ne leur nuiroit ;
Madame Alix, ſans manquer, le prendroit
Pour un effet de crainte & de prudence.
Les murs ayant des oreilles, dit-on,
Le mieux étoit de ſe taire : à quoi bon
D'un tel ſecret leur faire confidence ?
Les deux galants ayant de la façon
Réglé la choſe, & diſpoſés à prendre
Tout le plaiſir qu'amour leur promettoit,
Chez le mari, d'abord, ils ſe vont rendre ;
Là, dans le lit l'épouſe encore étoit.
L'époux trouva près d'elle la ſoubrette,
Sans nuls atours qu'une ſimple cornette,
Bref, en état de ne lui point manquer.
L'heure arriva : les amis conteſterent
Touchant le pas, & long-temps diſputerent.
L'époux ne fit l'honneur de la maiſon,
Tel compliment n'étant là de ſaiſon.
A trois beaux dez, pour le mieux, ils réglerent
Le précurſeur, ainſi que de raiſon.

Ce fut l'ami ; l'un & l'autre s'enferme
Dans cette cave, attendant, de pied ferme,
Madame Alix, qui ne vient nullement.
Trop bien la dame en ſon lieu s'en vint faire
Tout doucement le ſignal néceſſaire.
On ouvre, on entre, & ſans retardement,
Sans lui donner le temps de reconnoître
Ceci, cela, l'erreur, le changement,
La différence enfin qui pouvoit être
Entre l'époux & ſon aſſocié,
Avant qu'il pût aucun change paroître ;
Au dieu d'Amour il fut ſacrifié.
L'heureux ami n'eut pas toute la joie
Qu'il auroit eue en connoiſſant ſa proie.
La dame avoit un peu plus de beauté,
Outre qu'il faut compter la qualité.
A peine fut cette ſcene achevée,
Que l'autre acteur, par ſa prompte arrivée,
Jette la dame en quelque étonnement ;
Car, comme époux, comme Clidamant même,
Il ne montroit toujours ſi fréquemment
De cette ardeur l'emportement extrême.
On imputa cet excès de fureur
A la ſoubrette ; & la dame, en ſon cœur,
Se propoſa d'en dire ſa penſée.
La fête étant de la ſorte paſſée,
Du noir ſéjour ils n'eurent qu'à ſortir.
L'aſſocié des frais & du plaiſir
S'en court en haut en certain veſtibule ;

Mais quand l'époux vit ſa femme monter,
Et qu'elle eut vu l'ami ſe préſenter,
On peut juger quel ſoupçon, quel ſcrupule,
Quelle ſurpriſe eurent les pauvres gens:
Ni l'un ni l'autre ils n'avoient eu le temps
De compoſer leur mine & leur viſage.
L'époux vit bien qu'il falloit être ſage;
Mais ſa moitié penſa tout découvrir.
J'en ſuis ſurpris: femmes ſavent mentir;
La moins habile en connoît la ſcience.
Aucuns ont dit qu'Alix fit conſcience
De n'avoir pas mieux gagné ſon argent,
Plaignant l'époux, & le dédommageant,
Et voulant bien mettre tout ſur ſon compte:
Tout cela n'eſt que pour rendre le conte
Un peu meilleur. J'ai vu les gens mouvoir
Deux queſtions; l'une, c'eſt à ſavoir
Si l'époux fut du nombre des confreres,
A mon avis, n'a point de fondement,
Puiſque la dame & l'ami nullement
Ne prétendoient vaquer à ces myſteres.
L'autre point eſt touchant le talion;
Et l'on demande, en cette occaſion,
Si, pour uſer d'une juſte vengeance,
Prétendre erreur & cauſe d'ignorance,
A cette dame auroit été permis,
Bien que ce ſoit aſſez là mon avis;
La dame fut toujours inconſolable.

Dieu

Dieu gard de mal celles qu'en cas ſemblable
Il ne faudroit nullement conſoler :
J'en connois bien qui n'en feroient que rire ;
De celles-là je n'oſe plus parler,
Et je ne vois rien des autres à dire.

ÉPITAPHE

DE

J. DE LA FONTAINE,

FAITE PAR LUI-MÊME.

Jean s'en alla comme il étoit venu ;
Mangeant ſon fonds après ſon revenu ;
Croyant le bien choſe peu néceſſaire.
Quant à ſon temps, bien ſut le diſpenſer :
Deux parts en fit, dont il ſouloit paſſer
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

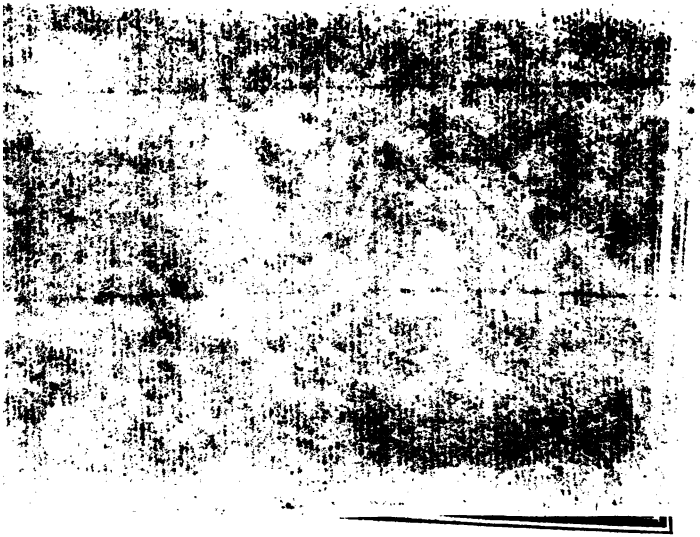
AVERTISSEMENT.

Les cinq Contes ſuivants ne ſont pas de La Fontaine; mais, inſérés dans toutes les éditions précédentes, on n'a pas cru devoir les rejeter de celle-ci. La Couturiere, *le* Gaſcon *&* la Cruche *ſont d'Autreau, poëte & peintre;* Promettre eſt un, & tenir eſt un autre, *eſt de Vergier. Quelques-uns attribuent le* Roſſignol *à Valincourt; d'autres, au conſeiller Lamblin.*

A COUTURIERE.

Certaine ſœur, dans un couvent,
Avoit certain amant en ville,
Qu'elle ne voyoit pas ſouvent:
choſe, comme on ſait, eſt aſſez difficile.
ous deux euſſent voulu qu'elle l'eût été moins;
ous deux à s'entrevoir apportoient tous leurs ſoins.
otre ſœur en trouva le ſecret la premiere;
onnettes, en ceci, manquent peu de talent.
Elle introduiſit le galant
Sous le titre de Couturiere,
Sous le titre, & l'habit auſſi.
Le tout ayant bien réuſſi,
Sans cauſer le moindre ſcrupule,
s amants eurent ſoin de fermer la cellule,
paſſerent le jour aſſez tranquillement
A coudre; mais Dieu ſait comment.
La nuit vint; c'étoit grand dommage,
Quand on a le cœur à l'ouvrage:
fallut le quitter. Adieu, ma ſœur, bon ſoir,
Couturiere, juſqu'au revoir;
Et ma ſœur fut au réfectoire
n peu tard; & c'eſt là le fâcheux de l'hiſtoire.
abbeſſe l'apperçut, & lui dit en courroux:
Pourquoi donc venir la derniere?

Madame, dit la ſœur, j'avois la Couturiere.
Vos guimpes ont donc bien des trous,
Pour la tenir une journée entiere ?
Quelle beſogne avez-vous tant chez vous,
Où juſqu'au ſoir elle ſoit néceſſaire ?
Elle en avoit encor, dit-elle, pour veiller :
Au métier qu'elle a fait on a beau travailler,
On y trouve toujours à faire.



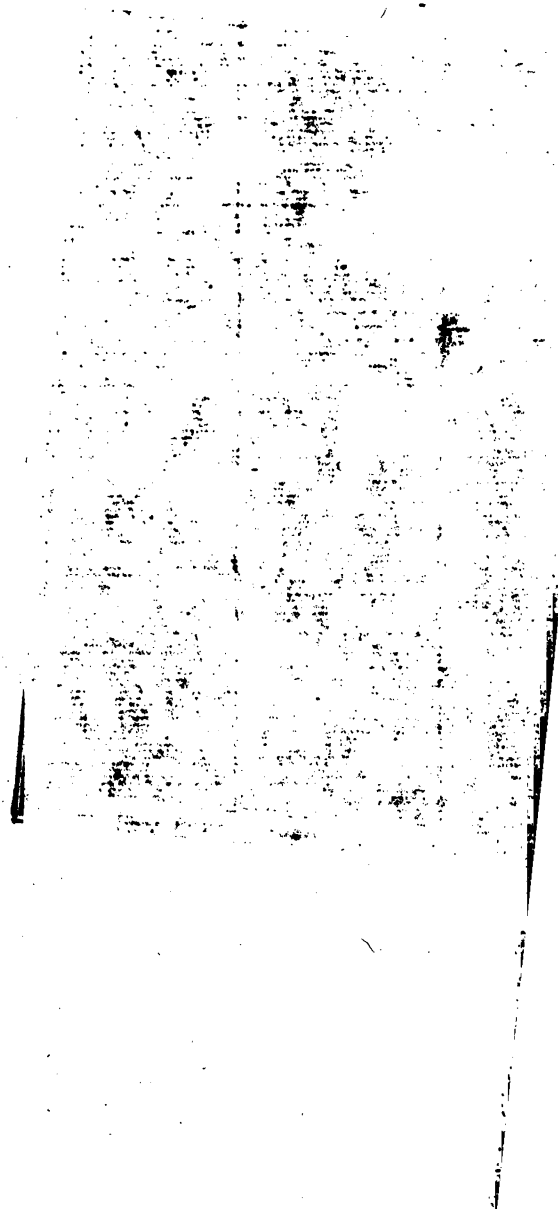
LE GASCON.

Je ſoupçonne fort une hiſtoire,
Quand le héros en eſt l'auteur ;
L'amour-propre & la vaine gloire
Rendent ſouvent l'homme vanteur.
On fait toujours ſi bien ſon compte,
Qu'on tire de l'honneur de tout ce qu'on raconte.
A ce propos, un Gaſcon, l'autre jour,
A table au cabaret, avec un camarade,
De gaſconade en gaſconade,
Tomba ſur ſes exploits d'amour.
Dieu ſait ſi là-deſſus il en avoit à dire !
Une groſſe ſervante, à quatre pas de là,
Prêtoit l'oreille à tout cela,
Et faiſoit de ſon mieux pour s'empêcher de rire.
A l'entendre conter, il n'étoit, dans Paris,
De Cloris
Dont il ne connût la ruelle,
Dont il n'eût eu quelques faveurs.
Son air étoit le trébuchet des cœurs :
Il aimoit celle-là, parce qu'elle étoit belle ;
Celle-ci payoit ſes douceurs,
Il avoit, chaque jour, des garnitures d'elle.
De plus, il étoit fort heureux ;
Il n'étoit pas moins vigoureux :

Telle dame en étoit amplement aſſurée.
A telle autre, en une ſoirée,
Il avoit ſu donner juſques à dix aſſauts.
Ah! pour le coup, notre ſervante
Ne put pas s'empêcher de s'écrier tout haut :
Malepeſte, comme il ſe vante,
Par ma foi, je voudrois avoir ce qu'il s'en faut.

[illegible] CRUCHE.

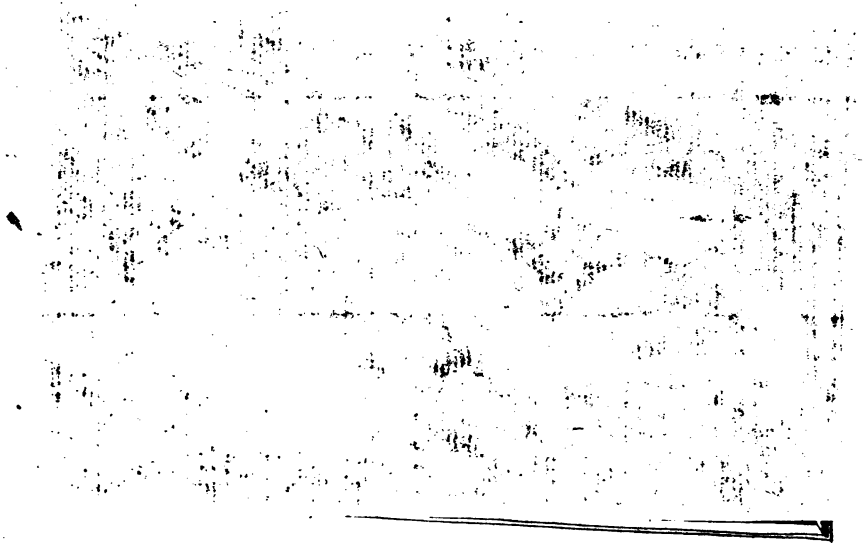
[illegible]
[illegible]
[illegible] à la [illegible]
[illegible], cela [illegible]
Mais [illegible], la [illegible] créature
Eût une [illegible],
[illegible] qu'[illegible],
[illegible]
[illegible],
[illegible] sa Cruche,
[illegible] eût [illegible] le [illegible],
Casser une Cruche [illegible]
Que [illegible]? que [illegible]?
[illegible] en avoir une autre, elle [illegible] fou.
Quel [illegible] va faire [illegible],
De [illegible]
[illegible]?
Quel emporte[illegible] coup
[illegible] r'offrir à [illegible]
[illegible], dit-elle, [illegible] je m[illegible]
[illegible]. Par bon[illegible], un voisin [illegible] de [illegible]
[illegible], [illegible]
[illegible] pour [illegible],
[illegible] les [illegible]



LA CRUCHE.

Un de ces jours, dame Germaine,
Pour certain beſoin qu'elle avoit,
Envoya Jeanne à la fontaine :
Elle y courut, cela preſſoit ;
Mais, en courant, la pauvre créature
Eut une fâcheuſe aventure.
Un malheureux caillou, qu'elle n'apperçut pas,
Vint ſe rencontrer ſous ſes pas.
A ce caillou Jeanne trébuche,
Tombe enfin, & caſſe ſa Cruche ;
Mieux eût valu cent fois s'être caſſé le cou.
Caſſer une Cruche ſi belle !
Que faire ? que deviendra-t-elle ?
Pour en avoir une autre, elle n'a pas un ſou.
Quel bruit va faire ſa maîtreſſe,
De ſa nature très-diableſſe ?
Comment éviter ſon courroux ?
Quel emportement ! Que de coups !
Oſerai-je jamais me r'offrir à ſa vue ?
Non, non, dit-elle, enfin il faut que je me tue.
Tuons-nous. Par bonheur, un voiſin près de là
Accourut, entendant cela ;
Et, pour conſoler l'affligée,
Lui chercha les raiſons les meilleures qu'il put ;

Mais, pour bon orateur qu'il fût,
Elle n'en fut point ſoulagée;
Et la belle, toujours s'arrachant les cheveux,
Faiſoit couler deux ruiſſeaux de ſes yeux;
Enfin vouloit mourir, la choſe étoit conclue.
Hé bien, veux-tu que je te tue,
Lui dit-il? Volontiers. Lui, ſans autre façon,
Vous la jette ſur le gazon,
Obéit à ce qu'elle ordonne;
A la tuer des mieux apprête ſes efforts,
Leve ſa cotte, & puis lui donne
D'un poignard à travers le corps.
On a grande raiſon de dire
Que, pour les malheureux, la mort a ſes plaiſirs;
Jeanne roule des yeux, ſe pâme, enfin expire;
Mais, après les derniers ſoupirs,
Elle remercia le ſire.
Ah! le brave homme que voilà!
Grand merci, Jean, je ſuis la plus humble des vôtres:
Les tuez-vous comme cela?
Vraiment, j'en caſſerai bien d'autres.



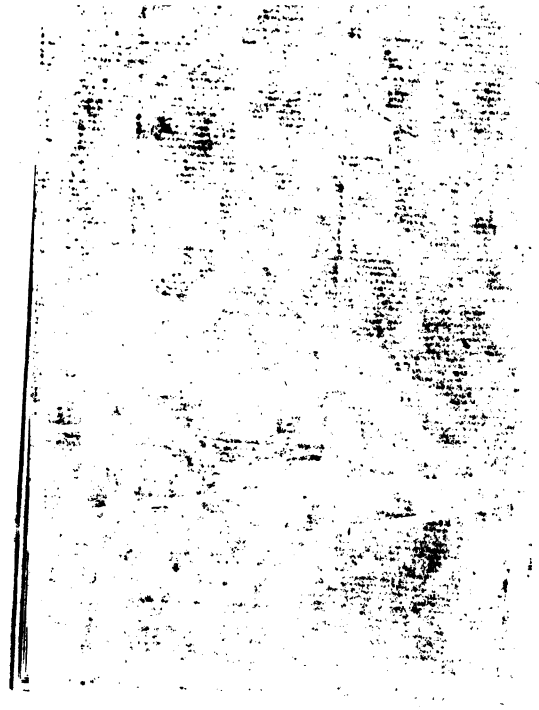
PROMETTRE EST UN,

ET

TENIR EST UN AUTRE.

Jean, amoureux de la jeune Perrette,
Ayant en vain auprès d'elle employé
Soupirs, ſerments, doux jargon d'amourette,
Sans que jamais rien lui fût octroyé,
Pour la fléchir, s'aviſe de lui dire,
En lui montrant de ſes mains les dix doigts,
Qu'il lui pourroit prouver autant de fois
Qu'en fait d'amour il étoit un grand ſire.
De tels ſignaux parlent éloquemment,
Et pour toucher ont ſouvent plus de force,
Que ſoins, ſoupirs, & que tendre ſerment.
Perrette auſſi ſe prit à cette amorce.
Jà ſes regards ſont plus doux mille fois;
Plus de fierté, l'amour a pris ſa place:
Tout eſt changé, juſqu'au ſon de ſa voix.
On ſouffre Jean, voire même on l'agace,
On lui ſourit, on le pince, par fois;
Et le galant, voyant l'heure venue,
L'heure aux amants tant ſeulement connue,
Ne perd point temps, prend quelques menus droits,
Va plus avant, & ſi bien s'inſinue,
Qu'il acquitta le premier de ſes doigts.

Paſſe au ſecond, au tiers, au quatrieme ;
Reprend haleine, & fournit le cinquieme ;
Mais qui pourroit aller toujours de même ?
Ce n'eſt moi jà, quoique d'âge à cela,
Ne Jean auſſi, car il en réſta là.
Perrette donc en ſon compte trompée,
Si toutefois c'eſt tromper que ceci ;
Car j'en connois mainte très-haut huppée
Qui voudroit bien être trompée ainſi :
Perrette, dis-je, abuſée en ſon compte,
Et ne pouvant rien de plus obtenir,
Se plaint à Jean, lui dit que c'eſt grand'honte
D'avoir promis, & de ne pas tenir.
Mais à cela cettui trompeur apôtre,
De ſon travail ſuffiſamment content,
Sans s'émouvoir, repond, en la quittant :
Promettre eſt un, & tenir eſt un autre.
Avec le temps, j'acquitterai les dix :
En attendant, Perrette, adieu vous dis.



LE ROSSIGNOL.

Pour garder certaine toiſon,
On a beau faire ſentinelle;
C'eſt temps perdu, lorſqu'une belle
Y ſent grande démangeaiſon.
Un adroit & charmant Jaſon,
Avec l'aide de la donzelle,
Et de maître expert Cupidon,
Trompe facilement & taureau & dragon.
La contrainte eſt l'écueil de la pudeur des filles:
Les ſurveillants, les verroux & les grilles
Sont une foible digue à leur tempérament.
A douze ans, aujourd'hui, point d'Agnès. A cet âge,
Fillette, nuit & jour, s'applique uniquement
A trouver les moyens d'endormir finement
Les Argus de ſon pucelage.
Larmes de crocodile, yeux laſcifs, doux langage,
Souris, ſoupirs flatteurs, tout eſt mis en uſage,
Quand il s'agit d'attraper un amant.
Je n'en dirai point davantage.
Lecteur, regardez ſeulement
La finette Cataut jouer ſon perſonnage,
Et comment elle met le Roſſignol en cage;
Après, je m'en rapporte à votre jugement.

Dans une ville d'Italie,
Dont je n'ai jamais ſu le nom,

Fut une fille fort jolie :
Son pere étoit meſſire Varambon.
Bocace ne dit pas comme on nommoit la mere ;
Auſſi cela n'eſt pas trop utile à ſavoir :
La fille s'appelloit Cathérine ; &, pour plaire,
Elle avoit amplement tout ce qu'il faut avoir :
Age de quatorze ans, teint de lys & de roſes,
Beaux yeux, belle gorge & beaux bras,
Grands préjugés pour les ſecrets appas.
Le lecteur penſe bien qu'avec toutes ces choſes
Fillette manque rarement
D'un amant.
Auſſi n'en manqua la pucelle :
Richard la vit, l'aima, fit tant, en peu de jours,
Par ſes regards, par ſes diſcours,
Qu'il alluma pour lui dans le cœur de la belle
La même ardeur qu'il reſſentoit pour elle.
L'un de l'autre déjà faiſoit tous les plaiſirs :
Déjà mêmes langueurs, déjà mêmes deſirs ;
Deſirs ? de quoi ? Beſoin n'ai de le dire,
Sans trop d'habileté l'on peut le deviner ;
Quand un cœur amoureux à cet âge ſoupire,
On ſait aſſez ce qu'il peut deſirer.

Un point de nos amants retardoit le bonheur :
La mere aimoit ſa fille avecque tant d'ardeur,
Qu'elle n'auroit ſu vivre un ſeul moment ſans elle ;
Le jour, l'avoit toujours pendue à ſon côté ;
Et la nuit, la faiſoit coucher dans ſa ruelle.

Un peu moins de tendreſſe, & plus de liberté
Eût mieux accommodé la belle.
Cet excès d'amour maternelle
Eſt bon pour les petits enfants;
Mais fillette de quatorze ans
Bientôt s'en laſſe & s'en ennuie.
Cathérine, en jour de ſa vie,
N'avoit pu profiter d'un ſeul petit moment
Pour entretenir ſon amant:
C'étoit pour tous les deux une peine infinie:
Quelquefois, par haſard, il lui ſerroit la main;
Quand il la trouvoit en chemin:
Quelquefois, un baiſer pris à la dérobée,
Et puis c'eſt tout; mais qu'eſt-ce que cela?
C'eſt proprement manger ſon pain à la fumée.
Tous deux étoient trop fins pour en demeurer là.
Or, voici comme il en alla.

Un jour, par un bonheur extrême,
Ils ſe trouverent ſeuls, ſans mere & ſans jaloux:
Que me ſert, dit Richard, hélas! que je vous aime?
Que me ſert d'être aimé de vous?
Cela ne fait qu'augmenter mon martyre;
Je vous vois ſans vous voir; je ne puis vous parler:
Si je me plains, ſi je ſoupire,
Il me faut tout diſſimuler.
Ne ſauroit-on, enfin, vous voir ſans votre mere?
Ne ſauriez-vous trouver quelque moyen?
Hélas! vous le pouvez, ſi vous le voulez bien;

Mais vous ne m'aimez pas. Si j'étois moins ſincere,
Dit Catherine à ſon amant,
Je vous parlerois autrement;
Mais le temps nous eſt cher : voyons ce qu'il faut faire.
Il faudroit donc, lui dit Richard,
Si vous avez deſſein de me ſauver la vie,
Vous faire mettre un lit dans quelque chambre à part
Par exemple, à la galerie;
On y pourroit vous aller voir
Sur le ſoir,
Alors que chacun ſe retire;
Autrement, on ne peut vous parler qu'à-demi,
Et j'ai cent choſes à vous dire
Que je ne puis vous dire ici.
Ce mot fit la belle ſourire :
Elle ſe douta bien de ce qu'on lui diroit
Elle promit pourtant au ſire
De faire ce qu'elle pourroit.
La choſe n'étoit pas facile;
Mais l'amour donne de l'eſprit,
Et fait faire une Agnès habile :
Voici comme elle s'y prit.
Elle ne dormit point durant toute la nuit,
Ne fit que s'agiter, & mena tant de bruit,
Que ni ſon pere, ni ſa mere
Ne purent fermer la paupiere
Un ſeul moment;
Ce n'étoit pas grande merveille :
Fille qui penſe à ſon amant

Abſen

Abſent,
Toute la nuit, dit-on, a la puce à l'oreille,
Et ne dort que fort rarement.
Dès le matin, Cataut ſe plaignit à ſa mere
Des puces de la nuit, du grand chaud qu'il faiſoit:
On ne peut point dormir; maman, s'il vous plaiſoit
Me faire tendre un lit dans cette galerie,
Il y fait bien plus frais; & puis, dès le matin,
Du Roſſignol, qui vient chanter ſous ce feuillage,
J'entendrois le ramage.
La bonne mere y conſentit,
Va trouver ſon homme, & lui dit:
Cataut voudroit changer de lit,
Afin d'être au frais, & d'entendre
Le Roſſignol. Ah! qu'eſt ceci,
Dit le bon homme, & quelle fantaiſie?
Allez, vous êtes folle, & votre fille auſſi;
Avec ſon Roſſignol, qu'elle ſe tienne ici;
Il fera, cette nuit-ci,
Plus frais que la nuit paſſée;
Et puis elle n'eſt pas, je croi,
Plus délicate que moi;
J'y couche bien. Cataut ſe tint fort offenſée
De ce refus; &, la ſeconde nuit,
Fit cinquante fois plus de bruit
Qu'elle n'avoit fait la premiere,
Pleura, gémit, ſe dépita,
Et dans ſon lit ſe tourmenta
D'une ſi terrible maniere,

Que la mere s'en affligea,
Et dit à ſon mari : Vous êtes bien mauſſade,
Et n'aimez guere votre enfant ;
Vous vous jouez, aſſurément,
A la faire tomber malade.
Je la trouve déjà tout je ne ſais comment :
Répondez-moi, quelle bizarrerie
De ne la pas coucher dans cette galerie ?
Elle eſt tout auſſi près de nous.
A la bonne heure, dit l'époux,
Je ne ſaurois tenir contre femme qui crie ;
Vous me feriez devenir fou ;
Paſſez-en votre fantaiſie,
Et qu'elle entende tout ſon ſaoul
Le Roſſignol & la fauvette.
Sans délai la choſe fut faite :
Cathérine à ſon pere obéit promptement,
Se fait dreſſer un lit, fait ſigne à ſon amant
Pour le ſoir. Qui voudroit ſavoir préſentement
Combien dura pour eux toute cette journée ;
Chaque moment une heure, & chaque heure une année
C'eſt tout le moins ; mais la nuit vint,
Et Richard fit ſi bien, à l'aide d'une échelle,
Qu'un frippon de valet lui tint,
Qu'il parvint au lit de la belle.
De dire ce qui s'y paſſa,
Combien de fois on s'embraſſa,
En combien de façons l'amant & la maîtreſſe
Se témoignerent leur tendreſſe,

Ce ſeroit temps perdu ; les plus doctes diſcours
Ne ſauroient jamais faire entendre
Le plaiſir des tendres amours ;
Il faut l'avoir goûté pour le pouvoir comprendre.

Le Roſſignol chanta toute la nuit ;
Et, quoiqu'il ne fit pas grand bruit,
Cathérine en fut fort contente.
Celui qui chante aux bois ſon amoureux ſouci,
Ne lui parut qu'un âne auprès de celui-ci ;
Mais le malheur voulut que l'amant & l'amante,
Trop foibles de moitié pour leurs ardents deſirs,
Et laſſés par leurs doux plaiſirs,
S'endormirent tous deux ſur le point que l'aurore
Commençoit à s'appercevoir.
Le pere, en ſe levant, fut curieux de voir
Si ſa fille dormoit encore.
Voyons un peu, dit-il, quel effet ont produit
Le chant du Roſſignol, le changement de lit.
Il entre dans la galerie,
Et s'étant approché ſans bruit,
Il trouva ſa fille endormie.
A cauſe du grand chaud, nos deux amants dormants
Étoient ſans draps, ni couverture,
En état de pure nature :
Juſtement comme on peint nos deux premiers parents ;
Excepté qu'au lieu de la pomme,
Cathérine avoit dans ſa main
Ce qui ſervit au premier homme

A conſerver le genre humain,
Ce que vous ne ſauriez prononcer ſans ſcrupule;
Belles, qui vous piquez de ſentiments ſi fiers,
Et dont vous vous ſervez, pourtant, très-volontiers,
Si l'on en croit le bon Catulle.

Le bon-homme à ſes yeux à peine ajoute foi;
Mais enfin, renfermant le chagrin dans ſon ame,
Il rentre dans ſa chambre, & réveille ſa femme:
Levez-vous, lui dit-il, & venez avec moi;
Je ne m'étonne plus pourquoi
Catau vous témoignoit ſi grand deſir d'entendre
Le Roſſignol; vraiment ce n'étoit pas en vain:
Elle avoit deſſein de le prendre,
Et l'a ſi bien guetté, qu'elle l'a dans ſa main.
La mere ſe leva, pleurant preſque de joie:
Un Roſſignol! vraiment, il faut que je le voie.
Eſt-il grand? chante-t-il? fera-t-il des petits?
Hélas! la pauvre enfant, comment l'a-t-elle pris?
Vous l'allez voir, reprit le pere;
Mais, ſur-tout, ſongez à vous taire:
Si l'oiſeau vous entend, c'eſt autant de perdu,
Vous gâterez tout le myſtere.
Qui fut ſurpris? ce fut la mere
Auſſi-tôt qu'elle eut apperçu
Le Roſſignol que tenoit Cathérine:
Elle voulut crier, & l'appeller mâtine,
Chienne, effrontée, enfin tout ce qu'il vous plaîra;
Peut-être faire pis; mais l'époux l'empêcha.

n'eſt pas de vos cris que nous avons à faire :
nal eſt fait, dit-il, & quand on peſtera,
Ni plus, ni moins il n'en ſera ;
Mais ſavez-vous ce qu'il faut faire ?
ıt le réparer le mieux que l'on pourra.
Qu'on aille querir le notaire,
Et le prêtre & le commiſſaire ;
: leur bon ſecours tout s'accommodera.
ant tout ce diſcours, notre amant s'éveilla,
oyant le ſoleil : Hélas ! dit-il, ma chere,
ıur nous a ſurpris, je ne ſais comment faire
Pour m'en aller. Tout ira bien,
Lui répondit alors le pere ;
a, ſire Richard, il ne ſert plus de rien
ne plaindre de vous, de me mettre en colere :
m'avez fait outrage ; il n'eſt qu'un ſeul moyen
Pour m'appaiſer, & pour me ſatisfaire :
qu'il vous faut ici, ſans délai ni refus,
Sinon, dites votre *In manus*,
ſer Cathérine, elle eſt bien demoiſelle.
ieu ne l'a pas faite auſſi riche que vous,
le moins, elle eſt jeune, & vous la trouvez belle.
oſer à ſouffrir une mort très-cruelle,
:la ſeulement pour avoir refuſé
De prendre à femme une fille qu'on aime,
:roit, à mon ſens, être mal aviſé.
Auſſi, dans ce péril extrême,
ırd fut habile homme, & ne balança pas
Entre la fille & le trépas.

Sa maîtreſſe avoit des appas :
Il venoit de goûter, la nuit, entre ſes bras
Le plus doux plaiſir de la vie ;
Il n'avoit pas, apparemment, envie
D'en partir ſi bruſquement.
Or, pendant que notre amant
Songe à ſe faire époux, pour ſe tirer d'affaire,
Cataut, ſe réveillant à la voix de ſon pere,
Lâcha le Roſſignol deſſus ſa bonne foi ;
Et tirant doucement le bout du drap ſur ſoi,
Cacha les trois quarts de ſes charmes.
Le notaire arrivé mit fin à leur alarmes.
On écrivit, & l'on ſigna.
Ainſi ſe fit le mariage,
Et puis juſqu'à midi chacun lès laiſſa là.
Le pere, en les quittant, leur dit : Prenez courage,
Enfants, le Roſſignol eſt maintenant en cage,
Il peut chanter tant qu'il voudra.

DISSERTATION

SUR

LA JOCONDE.

A M. BROSSETTE,

PAR M. BOILEAU DESPRÉAUX.

MONSIEUR,

Votre gageure eſt, ſans doute, fort plaiſante, & j'ai ri de tout mon cœur de la bonne foi avec laquelle votre ami ſoutient une opinion auſſi peu raiſonnable que la ſienne; mais cela ne m'a point du tout ſurpris; ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les plus méchants ouvrages ont trouvé de ſinceres protecteurs, & que des opiniâtres ont entrepris de combattre la raiſon à force ouverte. Et, pour ne point vous citer ici des exemples du commun, il n'eſt pas que vous n'ayiez oui parler de cet empereur qui préféra les écrits d'un je ne ſais quel poëte, aux ouvrages d'Homere, & qui ne vouloit pas que tous les hom-

mes enſemble, pendant près de vingt ſiecles, euſſent eu le ſens commun. Le ſentiment de votre ami a quelque choſe d'auſſi monſtrueux. Et, certainement, quand je ſonge à la chaleur avec laquelle il va, le livre à la main, défendre la Joconde de M. Bouillon, il me ſemble voir Marfiſe dans l'Arioſte (puiſqu'Arioſte y a) qui veut faire confeſſer à tous les chevaliers errants que cette vieille qu'elle a en croupe eſt un chef-d'œuvre de beauté. Quoiqu'il en ſoit, s'il n'y prend garde, ſon opiniâtreté lui coûtera un peu cher; & quelque mauvais paſſe-temps qu'il y ait pour lui à perdre cent piſtoles, je le plains encore plus de la perte qu'il va faire de ſa réputation dans l'eſprit des habiles gens.

Il a raiſon de dire qu'il n'y a point de comparaiſon entre les deux ouvrages dont vous êtes en diſpute, puiſqu'il n'y a point de comparaiſon entre un conte plaiſant, & une narration froide; entre une invention fleurie & enjouée, & une traduction ſeche & triſte. Voilà, en effet, la proportion qui eſt entre ces deux ouvrages. Monſieur de la Fontaine a pris, à la vérité, ſon ſujet d'Arioſte; mais, en même temps, il s'eſt rendu maître de ſa matiere: ce n'eſt point une copie qu'il ait tirée un trait après l'autre ſur l'original; c'eſt un original qu'il a formé ſur l'idée qu'Arioſte lui a fournie. C'eſt ainſi que Virgile a imité Homere; Térence, Ménandre; & le Taſſe, Virgile. Au contraire, on peut dire de M. Bouillon que c'eſt un valet timide qui n'oſeroit faire un pas ſans le congé de ſon maître, & qui ne le quitte jamais que quand il ne le peut plus ſuivre: c'eſt un traducteur maigre & décharné; les plus belles fleurs qu'Arioſte

lui fournit deviennent ſeches entre ſes mains ; &, à tous moments, quittant le François pour s'attacher à l'Italien, il n'eſt ni Italien, ni François.

Voilà, à mon avis, ce qu'on doit penſer de ces deux pieces. Mais je paſſe plus avant, & je ſoutiens que, non-ſeulement, la nouvelle de Monſieur de la Fontaine eſt infiniment meilleure que celle de ce Monſieur, mais qu'elle eſt même plus agréablement contée que celle d'Arioſte. C'eſt beaucoup dire, ſans doute, & je vois bien que, par-là, je vais m'attirer ſur les bras tous les amateurs de ce poëte. C'eſt pourquoi vous trouverez bon que je n'avance pas cette opinion ſans l'appuyer de quelques raiſons.

Premiérement donc, je ne vois pas par quelle licence poétique Arioſte a pu, dans un poëme héroique & ſérieux, mêler une fable & un conte de vieille, pour ainſi dire, auſſi burleſque qu'eſt l'hiſtoire de Joconde. *Je ſais bien*, dit un poëte, grand critique, *qu'il y a beaucoup de choſes permiſes aux poëtes & aux peintres ; qu'ils peuvent quelquefois donner carriere à leur imagination, & qu'il ne faut pas toujours les reſſerrer dans les bornes de la raiſon étroite & rigoureuſe : bien loin de leur vouloir ravir ce privilege, je le leur accorde pour eux, & je le demande pour moi. Ce n'eſt pas à dire toutefois qu'il leur ſoit permis pour cela de confondre toutes choſes, de renfermer dans un même corps mille eſpeces différentes, auſſi confuſes que les rêveries d'un malade, de méler enſemble des choſes incompatibles, d'accoupler les oiſeaux avec les ſerpents, les tigres avec les agneaux.* Comme vous voyez, Monſieur, ce poëte avoit fait le procès à Arioſte plus de mille ans avant qu'Arioſte eût écrit. En

effet, ce corps compoſé de mille eſpeces différentes; n'eſt-ce pas proprement l'image du poëme de *Roland le furieux* ? Qu'y a-t-il de plus grave & de plus héroïque que certains endroits de ce poëme ? Qu'y a-t-il de plus bas & de plus bouffon que d'autres? Et, ſans chercher ſi loin, peut-on rien voir de moins ſérieux que l'hiſtoire de Joconde & d'Aſtolfe ? Les avantures de Buſcon & de Lazarille ont-elles quelque choſe de plus extravagant ? Sans mentir, une telle baſſeſſe eſt bien éloignée du goût de l'antiquité ; & qu'auroit-on dit de Virgile, bon Dieu ! ſi, à la deſcente d'Enée dans l'Italie, il lui avoit fait conter par un hôtelier l'hiſtoire de *Peau-d'âne*, ou les contes de *Ma mere l'Oye ;* car l'hiſtoire de Joconde n'eſt gueré d'un autre rang. Que ſi Homere a été blâmé dans ſon *Odyſſée* (qui eſt pourtant un ouvrage tout comique, comme l'a remarqué Ariſtote) ſi, dis-je, il a été repris par de fort habiles critiques, pour avoir mêlé dans cet ouvrage l'hiſtoire des compagnons d'Ulyſſe changés en pourceaux, comme étant indigne de la majeſté de ſon ſujet ; que diroient ces critiques, s'ils voyoient celle de Joconde dans un poëme héroïque? N'auroient-ils pas raiſon de s'écrier, que, ſi cela eſt reçu, le bon ſens ne doit plus avoir de juriſdiction ſur les ouvrages d'eſprit, & qu'il ne faut plus parler d'art ni de regles ? Ainſi, Monſieur, quelque bonne que ſoit d'ailleurs la Joconde de l'Arioſte, il faut tomber d'accord qu'elle n'eſt pas en ſon lieu.

Mais examinons un peu cette hiſtoire elle-même. Sans mentir, j'ai de la peine à ſouffrir le ſérieux avec lequel Arioſte écrit un conte ſi bouffon. Vous direz

que, non-seulement, c'est une histoire très-véritable, mais que c'est une chose très-noble, & très-héroïque qu'il va raconter. Et certes, s'il vouloit décrire les exploits d'un Alexandre, ou d'un Charlemagne, il ne débuteroit pas plus gravement :

Astolfo Rè de' Longobardi, quello
A cui lasciò il fratel monaco il regno,
Fù, ne la giovanezza sua, si bella,
Che mai poch' altri giunsero à quel segno.
N'havria a fatica un tal fatto a pennello,
Apelle o Zeusi, o se v'è alcun più degno, &c.

Le bon messer Lodovico ne se souvenoit pas, ou plutôt ne se soucioit pas du précepte de son Horace :

Versibus exponi tragicis res comica non vult.

Cependant il est certain que ce précepte est fondé sur la pure raison, & que comme il n'y a rien de plus froid que de conter une chose grande en style bas, aussi n'y a-t-il rien de plus ridicule que de raconter une histoire comique & absurde, en termes graves & sérieux, à moins que ce sérieux ne soit affecté tout exprès, pour rendre la chose encore plus burlesque. Le secret donc, en contant une chose absurde, est de s'énoncer d'une telle maniere que vous fassiez concevoir au lecteur que vous ne croyez pas vous-même la chose que vous lui contez ; car alors il aide lui-même à se décevoir, & ne songe qu'à rire de la plaisanterie agréable d'un auteur qui se joue & ne lui parle pas tout de bon. Et cela est si véritable, qu'on dit même assez souvent des choses qui choquent directement la raison, & qui ne laissent pas

néanmoins de paſſer, à cauſe qu'elles excitent à rire. Telle eſt cette hyperbole d'un ancien poëte comique, pour ſe mocquer d'un homme qui avoit une terre de fort petite étendue : *Il poſſédoit*, dit ce poëte, *une terre à la campagne qui n'étoit pas plus grande qu'une épître de Lacédémonien.* Y a-t-il rien, ajoute un ancien rhéteur, de plus abſurde que cette penſée ? Cependant elle ne laiſſe pas de paſſer pour vraiſemblable, parce qu'elle touche la paſſion ; je veux dire, qu'elle excite à rire. Et n'eſt-ce pas, en effet, ce qui a rendu ſi agréables certaines lettres de Voiture, comme celles du Brochet & de la Brene, dont l'invention eſt abſurde d'elle-même, mais dont il a caché les abſurdités par l'enjoument de ſa narration, & par la maniere plaiſante dont il dit toutes choſes ? C'eſt ce que M. D. L. F. a obſervé dans ſa nouvelle ; il a cru que dans un conte comme celui de Joconde, il ne falloit pas badiner ſérieuſement. Il rapporte, à la vérité, des avantures extravagantes ; mais il les donne pour telles ; par-tout il rit & il joue, & ſi le lecteur lui veut faire un procès ſur le peu de vraiſemblance qu'il y a aux choſes qu'il raconte, il ne va pas, comme l'Arioſte, les appuyer par des raiſons forcées, & plus abſurdes encore que la choſe même ; mais il s'en ſauve en riant, & en ſe jouant du lecteur, qui eſt la route qu'on doit tenir en ces rencontres :

Ridiculum acri
Fortiùs ac meliùs magnas plerumque ſecat res.

Ainſi, lorſque Joconde, par exemple, trouve ſa femme couchée entre les bras d'un valet, il n'y a pas d'apparence que, dans la fureur, il n'éclate contre elle,

ou, du moins, contre ce valet. Comment eſt-ce donc qu'Arioſte ſauve cela ? Il dit que la violence de l'amour ne lui permit pas de faire ce déplaiſir à ſa femme :

Mà, da l'amor che portà, àl ſuo diſpetto,
A l'ingratà moglier, li fù interdetto.

Voilà, ſans mentir, un amant bien parfait ; & Celadon ni Sylvandre ne ſont jamais parvenus à ce haut degré de perfection. Si je ne me trompe, c'étoit bien plutôt là une raiſon, non-ſeulement pour obliger Joconde à éclater, mais c'en étoit aſſez pour lui faire poignarder dans ſa rage ſa femme, ſon valet & ſoi-même, puiſqu'il n'y a point de paſſion plus tragique & plus violente que la jalouſie, qui naît d'un extrême amour. Et certainement ſi les hommes les plus ſages & les plus modérés ne ſont pas maîtres d'eux-mêmes, dans la chaleur de cette paſſion, & ne peuvent s'empêcher quelquefois de s'emporter juſqu'à l'excès pour des ſujets fort légers, que devoit faire un jeune homme comme Joconde, dans les premiers accès d'une jalouſie auſſi bien fondée que la ſienne ? Etoit-il en état de garder encore des meſures avec une perfide pour qui il ne pouvoit plus avoir que des ſentiments d'horreur & de mépris ? M. D. L. F. a bien vu l'abſurdité qui s'enſuivoit de là ; il s'eſt donc bien gardé de faire Joconde amoureux d'un amour romaneſque & extravagant : cela ne ſerviroit de rien, & une paſſion comme celle-là n'a point de rapport avec le caractere dont Joconde nous eſt dépeint, ni avec ſes avantures amoureuſes. Il l'a donc repréſenté ſeulement comme un homme perſuadé à fond de la vertu & de l'honnêteté de ſa

femme. Ainſi, quand il vient à reconnoître l'infidélité de cette femme, il peut fort bien, par un ſentiment d'honneur, comme le ſuppoſe Monſieur de la Fontaine, n'en rien témoigner, puiſqu'il n'y a rien qui faſſe plus de tort à un homme d'honneur en ces ſortes de rencontres, que l'éclat :

Tous deux dormoient ; dans cet abord, Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde ;
Mais cependant il n'en fit rien ;
Et mon avis eſt qu'il fit bien.
Le moindre bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Eſt le plus sûr de la moitié :
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua perſonne, &c.

Que ſi Arioſte n'a ſuppoſé l'extrême amour de Joconde que pour fonder la maladie & la maigreur qui lui vint enſuite, cela n'étoit point néceſſaire, puiſque la ſeule penſée d'un affront n'eſt que trop ſuffiſante pour faire tomber malade un homme de cœur. Ajoutez à toutes ces raiſons, que l'image d'un honnête homme lâchement trahi par une ingrate qu'il aime, tel que Joconde nous eſt repréſenté dans l'Arioſte, a quelque choſe de tragique, & qui ne vaut rien dans un conte pour rire, au lieu que la peinture d'un mari qui ſe réſout à ſouffrir diſcrettement les plaiſirs de ſa femme, comme l'a dépeint Monſieur de la Fontaine, n'a rien que de plaiſant & d'agréable, & c'eſt le ſujet ordinaire de nos comédies. Arioſte n'a pas mieux réuſſi dans cet autre endroit où Joconde apprend au roi l'abandonnement de ſa femme avec le plus laid monſtre de ſa cour. Il n'eſt pas vraiſemblable que le

roi n'en témoigne rien. Que fait donc l'Arioſte pour fonder cela ? Il dit que Jocondé, avant que de découvrir ce ſecret au roi, le fit jurer ſur le ſaint Sacrement, ou ſur l'*Agnus Dei*, ce ſont ſes termes, qu'il ne s'en reſſentiroit point. Ne voilà-t-il pas une invention bien agréable ? Et le ſaint Sacrement n'eſt-il pas là bien placé ? Il n'y a que la licence Italienne qui puiſſe mettre une ſemblable impertinence à couvert, & de pareilles ſottiſes ne ſe ſouffrent point en Latin ni en François.

Mais comment eſt-ce qu'Arioſte ſauvera toutes les autres abſurdités qui s'enſuivent de là ? Où eſt-ce que Joconde trouve ſi vite une hoſtie conſacrée, pour faire jurer le roi ? Et quelle apparence qu'un roi s'engage ainſi légérement à un ſimple gentilhomme, par un ſerment ſi exécrable ? Avouons que M. D. L. F. s'eſt bien plus ſagement tiré de ce pas par la plaiſanterie de Jocondé qui propoſe au roi, pour le conſoler de cet accident, l'exemple des rois & des Céſars, qui avoient ſouffert un ſemblable malheur avec une conſtance toute héroïque ; & peut-on en ſortir plus agréablement qu'il fait par ces vers ?

> Mais enfin il le prit en homme de courage,
> En galant homme, & pour le faire court,
> En véritable homme de cour.

Ce trait ne vaut-il pas mieux lui ſeul que tout le ſérieux de l'Arioſte ? Ce n'eſt pas pourtant qu'Arioſte n'ait cherché le plaiſant, autant qu'il a pu. Et on peut dire de lui ce que Quintilien dit de Démoſthene : *Non diſplicuiſſe illi jocos, ſed non contigiſſe* ; qu'il ne

fuyoit pas les bons mots, mais qu'il ne les trouvoit pas; car quelquefois de la plus haute gravité de ſon ſtyle, il tombe dans des baſſeſſes à peine dignes du burleſque. En effet, qu'y a-t-il de plus ridicule que cette longue généalogie qu'il fait du reliquaire que Joconde reçut de ſa femme en partant ? Cette raillerie contre la religion n'eſt-elle pas bien en ſon lieu ? Que peut-on voir de plus ſale que cette métaphore ennuyeuſe, priſe de l'exercice des chevaux, de laquelle Aſtolphe & Joconde ſe ſervent pour ſe reprocher l'un à l'autre leur paillardiſe ? Que peut-on imaginer de plus froid que cet équivoque qu'il emploie à propos du retour de Joconde à Rome ? On croyoit, dit-il, qu'il étoit allé à Rome, & il étoit allé à Corneto :

Credeano che da lor ſi foſſe tolto
Per gire a Roma, e gito era a Corneto.

Si M. D. L. F. avoit mis une ſemblable ſottiſe dans toute ſa piece, trouveroit-il grace auprès de ſes cenſeurs ? Et une impertinence de cette force n'auroit-elle pas été capable de décrier tout ſon ouvrage, quelques beautés qu'il eût d'ailleurs ? Mais certes il ne falloit pas appréhender cela de lui. Un homme formé, comme je vois qu'il l'eſt, au goût de Térence & de Virgile, ne ſe laiſſe pas emporter à ces extravagances Italiennes, & ne s'écarte pas ainſi de la route du bon ſens. Tout ce qu'il dit eſt ſimple & naturel, & ce que j'eſtime ſur-tout en lui, c'eſt une certaine naïveté de langage, que peu de gens connoiſſent, & qui fait pourtant tout l'agrément du diſcours. C'eſt cette naïveté inimitable qui a été tant eſtimée dans les écrits d'Horace & de Térence,

Térence, à laquelle ils ſe ſont étudiés particuliérement, juſqu'à rompre pour cela la meſure de leurs vers, comme a fait M. D. L. F. en beaucoup d'endroits. En effet, c'eſt ce *molle* & ce *facetum* qu'Horace attribue à Virgile, & qu'Apollon ne donne qu'à ſes favoris. En voulez-vous des exemples ?

Marié depuis peu ; content, je n'en ſais rien :
Sa femme avoit de la jeuneſſe,
De la beauté, de la délicateſſe ;
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

S'il eût dit ſimplement que Joconde vivoit content avec ſa femme, ſon diſcours auroit été aſſez froid ; mais par un doute où il s'embarraſſe lui-même, & qui ne veut pourtant dire que la même choſe, il enjoue ſa narration, & occupe agréablement le lecteur. C'eſt ainſi qu'il faut juger de ces vers de Virgile dans une de ſes églogues, à propos de Médée, à qui une fureur d'amour & de jalouſie avoit fait tuer ſes enfants :

Crudelis mater magis, an puer improbus ille ?
Improbus ille puer, crudelis tu quoque mater.

Il en eſt de même encore de cette réflexion que fait M. D. L. F. à propos de la déſolation que fait paroître la femme de Joconde, quand ſon mari eſt prêt à partir :

Vous autres bonnes gens auriez cru que la Dame
Une heure après eût rendu l'ame ;
Moi qui ſais ce que c'eſt que l'eſprit d'une femme, &c.

Je pourrois vous montrer beaucoup d'endroits de la même force ; mais cela ne ſerviroit de rien pour con-

vaincre votre ami ; ces ſortes de beautés ſont celles qu'il faut ſentir, & qui ne ſe prouvent point. C'eſt ce *Je ne ſais quoi* qui nous charme, & ſans lequel la beauté même n'auroit ni grace, ni beauté ; mais après tout, c'eſt un *Je ne ſais quoi*, & ſi votre ami eſt aveugle, je ne m'engage pas à lui faire voir clair ; & c'eſt auſſi pourquoi vous me diſpenſerez, s'il vous plaît, de répondre à toutes les vaines objections qu'il vous a faites ; ce ſeroit combattre des fantômes qui s'évanouiſſent d'eux-mêmes, & je n'ai pas entrepris de diſſiper toutes les chimeres qu'il eſt d'humeur à ſe former dans l'eſprit.

Mais il y a deux difficultés, dites-vous, qui vous ont été propoſées par un fort galant homme, & qui ſont capables de vous embarraſſer. La premiere regarde l'endroit où ce valet d'hôtellerie trouve moyen de coucher avec la commune maîtreſſe d'Aſtolphe & de Joconde, au milieu de ces deux galants ; cette aventure, dit-on, paroît mieux fondée dans l'original, parce qu'elle ſe paſſe dans une hôtellerie où Aſtolphe & Joconde viennent d'arriver fraîchement, & d'où ils doivent partir le lendemain, qui eſt une raiſon ſuffiſante pour obliger ce valet à ne point perdre de temps, & à tenter un moyen, quelque dangereux qu'il puiſſe être, pour jouir de ſa maîtreſſe ; parce que, s'il laiſſe échapper cette occaſion, il ne la pourra plus recouvrer ; au lieu que dans la nouvelle de M. D. L. F. tout ce myſtere arrive chez un hôte où Aſtolphe & Joconde font un aſſez long ſéjour ; ainſi, ce valet logeant avec celle qu'il aime, & étant avec elle tous les jours, vraiſemblablement il pouvoit trouver d'au-

tres voies plus ſûres pour coucher avec elle, que celle dont il ſe ſert. A cela je réponds que, ſi ce valet a recours à celle-ci, c'eſt qu'il n'en peut imaginer de meilleure, & qu'un gros brutal, tel qu'il nous eſt repréſenté par M. D. L. F., & tel qu'il devoit être en effet, pour faire une entrepriſe comme celle-là, eſt fort capable de haſarder tout pour ſe ſatisfaire, & n'a pas toute la prudence que pourroit avoir un honnête homme. Il y auroit quelque choſe à dire, ſi M. D. L. F. nous l'avoit repréſenté comme un amoureux de roman, tel qu'il eſt dépeint dans Arioſte, qui n'a pas pris garde que ces paroles de tendreſſe & de paſſion qu'il lui met dans la bouche, ſont fort bonnes pour un Tircis, mais ne conviennent pas trop bien à un muletier. Je ſoutiens, en ſecond lieu, que la même raiſon qui, dans Arioſte, empêche tout un jour ce valet & cette fille de pouvoir exécuter leur volonté; cette même raiſon, dis-je, a pu ſubſiſter pluſieurs jours, & qu'ainſi étant continuellement obſervés l'un & l'autre par les gens d'Aſtolphe & de Joconde, & par les autres valets de l'hôtellerie, il n'eſt pas en leur pouvoir d'accomplir leur deſſein, ſi ce n'eſt la nuit. Pourquoi donc, me direz-vous, M. D. L. F. n'a-t-il point exprimé cela? Je ſoutiens qu'il n'étoit point obligé de le faire, parce que cela ſe ſuppoſe aiſément de ſoi-même, & que tout l'artifice de la narration conſiſte à ne marquer que les circonſtances qui ſont abſolument néceſſaires. Ainſi, par exemple, quand je dis qu'un tel eſt de retour de Rome; je n'ai que faire de dire qu'il y étoit allé, puiſque cela s'enſuit de là néceſſairement. De même, lorſque dans la nou-

velle de M. D. L. F. la fille dit au valet qu'elle ne lui peut pas accorder ſa demande, parce que, ſi elle le faiſoit, elle perdroit infailliblement l'anneau qu'Aſtolphe & Joconde lui avoient promis ; il s'enſuit de là infailliblement qu'elle ne lui pouvoit accorder cette demande ſans être découverte : autrement, l'anneau n'auroit couru aucun riſque. Qu'étoit-il donc beſoin que M. D. L. F. allât perdre en paroles inutiles le temps qui eſt ſi cher dans une narration ? On me dira, peut-être, que M. D. L. F., après tout, n'avoit que faire de changer ici l'Arioſte ; mais qui ne voit au contraire, que par-là il a évité une abſurdité manifeſte, c'eſt à ſavoir ce marché qu'Aſtolphe & Joconde font avec leur hôte, par lequel ce pere vend ſa fille à beaux deniers comptants? En effet, ce marché n'a-t-il pas quelque choſe de choquant, ou plutôt d'horrible ? Ajoutez que dans la nouvelle de M. D. L. F. Aſtolphe & Joconde ſont trompés bien plus plaiſamment ; parce qu'ils regardent tous deux cette fille, qu'ils ont abuſée, comme une jeune innocente, à qui ils ont donné, comme il dit,

La premiere leçon du plaiſir amoureux ;

Au lieu que dans l'Arioſte c'eſt une infâme qui va courir le pays avec eux, & qu'ils ne ſauroient regarder que comme une garce publique.

Je viens à la ſeconde objection. Il n'eſt pas vraiſemblable, vous a-t-on dit, que quand Aſtolphe & Joconde prennent la réſolution de courir enſemble le pays, le roi, dans la douleur où il eſt, ſoit le premier qui s'aviſe d'en faire la propoſition, & il ſemble

qu'Arioſte ait mieux réuſſi de la faire faire par Joconde. Je dis que c'eſt tout le contraire, & qu'il n'y a point d'apparence qu'un ſimple gentilhomme faſſe à un roi une propoſition ſi étrange que celle d'abandonner ſon royaume, & d'aller expoſer ſa perſonne en des pays éloignés, puiſque même la ſeule penſée en eſt coupable ; au lieu qu'il peut fort bien tomber dans l'eſprit d'un roi, qui ſe voit ſenſiblement outragé en ſon honneur, & qui ne ſauroit plus voir ſa femme qu'avec chagrin, d'abandonner ſa cour pour quelque temps, afin de s'ôter de devant les yeux un objet qui ne lui peut cauſer que de l'ennui.

Si je ne me trompe, Monſieur, voilà vos doutes aſſez bien réſolus ; ce n'eſt pas pourtant que de là je veuille inférer que M. D. L. F. ait ſauvé toutes les abſurdités qui ſont dans l'hiſtoire de Joconde : il y auroit eu de l'abſurdité à lui-même d'y penſer ; ce ſeroit vouloir extravaguer ſagement, puiſqu'en effet, toute cette hiſtoire n'eſt autre choſe qu'une extravagance aſſez ingénieuſe, continuée depuis un bout juſqu'à l'autre. Ce que j'en dis n'eſt ſeulement que pour faire voir qu'aux endroits où il s'eſt écarté de l'Arioſte, bien loin d'avoir fait de nouvelles fautes, il a rectifié celles de cet auteur. Après tout, néanmoins il faut avouer que c'eſt à l'Arioſte qu'il doit ſa principale invention. Ce n'eſt pas que les choſes qu'il a ajoutées de lui-même, ne puſſent entrer en parallele avec tout ce qu'il y a de plus ingénieux dans l'hiſtoire de Joconde. Telle eſt l'invention du livre blanc que nos deux aventuriers emportent pour mettre les noms de celles qui ne ſeroient pas rebelles à leurs

vœux : car cette badinerie me ſemble bien auſſi agréable que tout le reſte du conte. Il n'en faut pas moins dire de cette plaiſante conteſtation qui s'émut entre Aſtolphe & Joconde, pour le pucelage de leur commune maîtreſſe, qui n'étoit pourtant que les reſtes d'un valet. Mais, Monſieur, je ne veux point chicaner mal à propos; donnons, ſi vous voulez, à l'Arioſte toute la gloire de l'invention : ne lui dénions pas le prix qui lui eſt juſtement dû, pour l'élégance, la netteté, & la briéveté inimitable avec laquelle il dit tant de choſes en ſi peu de mots; ne rabaiſſons point malicieuſement, en faveur de notre nation, le plus ingénieux auteur des derniers ſiecles; mais que les graces & les charmes de ſon eſprit ne nous enchantent pas de telle ſorte, qu'ils nous empêchent de voir les fautes de jugement qu'il a faites en pluſieurs endroits; & quelque harmonie de vers dont il nous frappe l'oreille, confeſſons que M. D. L. F. ayant conté plus plaiſamment une choſe très-plaiſante, il a mieux compris l'idée & le caractere de la narration.

Après cela, Monſieur, je ne penſe pas que vous vouluſſiez exiger de moi de vous marquer ici exactement tous les défauts qui ſont dans la piece de Monſieur Bouillon : j'aimerois autant être condamné à faire l'analyſe exacte d'une chanſon du Pont-neuf par les regles de la poétique d'Ariſtote. Jamais ſtyle ne fut plus vicieux que le ſien, & jamais ſtyle ne fut plus éloigné de celui de M. D. L. F. Ce n'eſt pas, Monſieur, que je veuille faire paſſer ici l'ouvrage de M. D. L. F. pour un ouvrage ſans défauts; je le tiens aſſez galant homme pour tomber d'accord lui-même des

négligences qui s'y peuvent rencontrer : & où ne s'en rencontre-t-il point ? Il ſuffit pour moi que le bon y paſſe infiniment le mauvais, & c'eſt aſſez pour faire un ouvrage excellent :

... Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis Offendar maculis.

Il n'en eſt pas ainſi de Monſieur Bouillon ; c'eſt un auteur ſec & aride ; toutes ſes expreſſions ſont rudes & forcées ; il ne dit jamais rien qui ne puiſſe être mieux dit, & qu'il ne bronche à chaque ligne : ſon ouvrage eſt moins à blâmer pour les fautes qui y ſont, que pour l'eſprit & le génie qui n'y eſt pas. Je ne doute point que vos ſentiments en cela ne ſoient d'accord avec les miens ; mais s'il vous ſemble que j'aille trop avant, je veux bien, pour l'amour de vous, me faire un effort, en examinant ſeulement une page :

Aſtolphe, roi de Lombardie,
A qui ſon frere, plein de vie,
Laiſſa l'empire glorieux
Pour ſe faire religieux,
Naquit d'une forme ſi belle,
Que Zeuxis & le grand Apelle,
De leur docte & fameux pinceau,
N'ont jamais rien fait de ſi beau.

Que dites-vous de cette longue période ? N'eſt-ce pas bien entendre la maniere de conter, qui doit être ſimple & coupée, que de commencer une narration en vers, par un enchaînement de paroles à peine ſupportable dans l'exorde d'une oraiſon ?

A qui ſon frere *plein de vie*,

Plein de vie eſt une cheville, d'autant plus qu'il n'eſt pas du texte. M. Bouillon l'a ajouté de ſa grace; car il n'y a point en cela de beauté qui l'y ait contraint.

Laiſſa l'empire *glorieux*.

Ne ſemble-t-il pas que, ſelon M. Bouillon, il y a un empire particulier des glorieux, comme il y a un empire des Ottomans & des Romains, & qu'il a dit l'empire *glorieux*, comme un autre diroit l'empire Ottoman, ou bien il faut tomber d'accord que le mot de *glorieux* en cet endroit-là eſt une cheville, & une cheville groſſiere & ridicule.

Pour ſe faire religieux.

Cette maniere de parler eſt baſſe, & nullement poétique.

Naquit d'une forme ſi belle.

Pourquoi *naquit?* N'y a-t-il pas des gens qui naiſſent fort beaux, & qui deviennent fort laids dans la ſuite du temps? Et, au contraire, n'en voit-on pas qui viennent fort laids au monde, & que l'âge enſuite embellit?

Que Zeuxis & *le grand* Apelle.

On peut bien dire qu'Apelle étoit un grand peintre; mais qui a jamais dit *le grand* Apelle? Cette épithete de *grand* tout ſimple ne ſe donne jamais qu'à des conquérants & à nos ſaints. On peut bien appeller Cicéron un *grand orateur*; mais il ſeroit ridicule de dire le *grand Ciceron*; & cela auroit quelque choſe d'enflé & de puérile. Mais qu'a fait ici le pauvre Zeuxis pour demeurer ſans épithete, tandis qu'Apelle eſt *le grand* Apelle? Sans mentir, il eſt bien malheureux

que la meſure du vers ne l'ait pas permis ; car il auroit été du moins *le brave* Zeuxis.

De leur doĉte & fameux pinceau,
N'ont jamais rien fait de ſi beau.

Il a voulu exprimer ici la penſée de l'Arioſte ; que quand Zeuxis & Apelle auroient épuiſé tous leurs efforts pour peindre une beauté douée de toutes les perfections, cette beauté n'auroit pas égalé celle d'Aſtolphe. Mais qu'il y a mal réuſſi, & que cette façon de parler eſt groſſiere, *n'ont jamais rien fait de ſi beau, de leur pinceau.*

Mais ſi ſa grace *ſans pareille.*

Sans pareille eſt là une cheville ; & le Poëte n'a pas pu dire cela d'Aſtolphe, puiſqu'il déclare dans la ſuite qu'il y avoit un homme auſſi beau que lui, c'eſt à ſavoir Joconde.

Etoit *du monde la merveille.*

Cette tranſpoſition ne ſe peut ſouffrir.

Ni les avantages que *donne*
Le royal éclat de ſon ſang.

Ne diriez-vous pas que le ſang des Aſtolphes de Lombardie eſt ce qui donne ordinairement de l'éclat ? Il falloit dire, ni les avantages que lui donnoit le royal éclat de ſon ſang.

Dans les *Italiques* provinces.

Cette maniere de parler ſent le poëme épique, où même elle ne ſeroit pas fort bonne, & ne vaut rien du tout dans un conte, où les façons de parler doivent être ſimples & naturelles.

Elevoient *au deſſus des anges.*

Pour parler François, il falloit dire : élevoient au deſſus de ceux des anges.

Au prix des charmes *de ſon corps.*

De ſon corps, eſt dit baſſement & pour rimer : il falloit dire, *de ſa beauté.*

Si jamais il avoit vu *naître.*

Naître eſt maintenant auſſi peu néceſſaire qu'il l'étoit tantôt.

Rien ne fut comparable à lui.

Ne voilà-t-il pas de jolis vers ?

Sire, je crois que le Soleil
N'a jamais rien fait de pareil,
Si ce n'eſt mon frere Joconde,
Qui n'a point de pareil au monde.

Le pauvre Bouillon s'eſt terriblement embarraſſé dans ces termes de *pareil* & de *ſans pareille* : il a dit là-bas que la beauté d'Aſtolphe n'a point de *pareille*; ici il dit que c'eſt la beauté de Joconde qui eſt ſans *pareille* : de là il conclut que la beauté *ſans pareille* du roi n'a de *pareille* que la beauté *ſans pareille* de Joconde. Mais, ſauf l'honneur de l'Arioſte, que Monſieur Bouillon a ſuivi en cet endroit, je trouve ce compliment fort impertinent; puiſqu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'un courtiſan aille, de but en blanc, dire à un roi qui ſe pique d'être le plus bel homme de ſon ſiecle : J'ai un frere plus beau que vous. M. D. L. F. a bien fait d'éviter cela, & de dire ſimplement que

ce courtiſan prit cette occaſion de louer la beauté de ſon frere, ſans l'élever néanmoins au deſſus de celle du roi. Comme vous voyez, Monſieur, il n'y a pas un vers où il n'y ait quelque choſe à reprendre, & que Quintilien n'envoyât rebattre ſur l'enclume. Mais en voilà aſſez ; & quelque réſolution que j'aie priſe d'examiner la page entiere, vous trouverez bon que je me faſſe grace à moi-même, & que je ne paſſe pas plus avant. Et que ſeroit-ce, bon Dieu ! ſi j'allois rechercher toutes les impertinences de cet ouvrage, les mauvaiſes façons de parler, les rudeſſes, les incongruités, les choſes froides & platement dites qui s'y rencontrent par-tout ? Que dirons-nous de *ces murailles dont les ouvertures bâillent ? De ces errements qu'Aſtolphe & Joconde ſuivent dans les pays Flamands ?* Suivre des errements, juſte Ciel ! quelle langue eſt-ce là ? Sans mentir, je ſuis honteux pour M. D. L. F., de voir qu'il ait pû être mis en parallele avec un tel auteur ; mais je ſuis encore plus honteux pour votre ami : je le trouve bien hardi, ſans doute, d'oſer ainſi haſarder cent piſtoles ſur la foi de ſon jugement ; s'il n'a point de meilleure caution, & qu'il faſſe ſouvent de ſemblables gageures, il eſt au haſard de ſe ruiner. Voilà, Monſieur, la maniere d'agir ordinaire des demi-critiques, de ces gens, dis-je, qui, ſous ombre d'un ſens commun, tourné pourtant à leur mode, prétendent avoir droit de juger ſouverainement de toutes choſes, corrigent, diſpoſent, réforment, louent, approuvent, condamnent tout au haſard. J'ai peur que votre ami ne ſoit un peu de ce nombre : je lui pardonne cette haute eſtime qu'il fait de la piece de M. B.

je lui pardonne même d'avoir chargé ſa mémoire de toutes les ſottiſes de cet ouvrage ; mais je ne lui pardonne pas la confiance avec laquelle il ſe perſuade que tout le monde confirmera ſon ſentiment. Penſe-t-il donc que trois des plus galants hommes de France aillent, de gaieté de cœur, ſe perdre d'eſtime dans l'eſprit des habiles gens, pour lui faire gagner cent piſtoles ? Et depuis Midas, d'impertinente mémoire, s'eſt-il trouvé perſonne qui ait rendu un jugement ſi abſurde que celui qu'il attend d'eux. Mais, Monſieur, il me ſemble qu'il y a aſſez long-temps que je vous entretiens, & ma lettre pourroit à la fin paſſer pour une diſſertation préméditée. Que voulez-vous ? C'eſt que votre gageure me tient au cœur, & j'ai été bien aiſe de vous juſtifier à vous-même le droit que vous avez ſur les cent piſtoles de votre ami. J'eſpere que cela ſervira à vous faire voir avec combien de paſſion je ſuis,

Votre, &c.

TABLE

TABLE

DES CONTES

Contenus dans ce Volume.

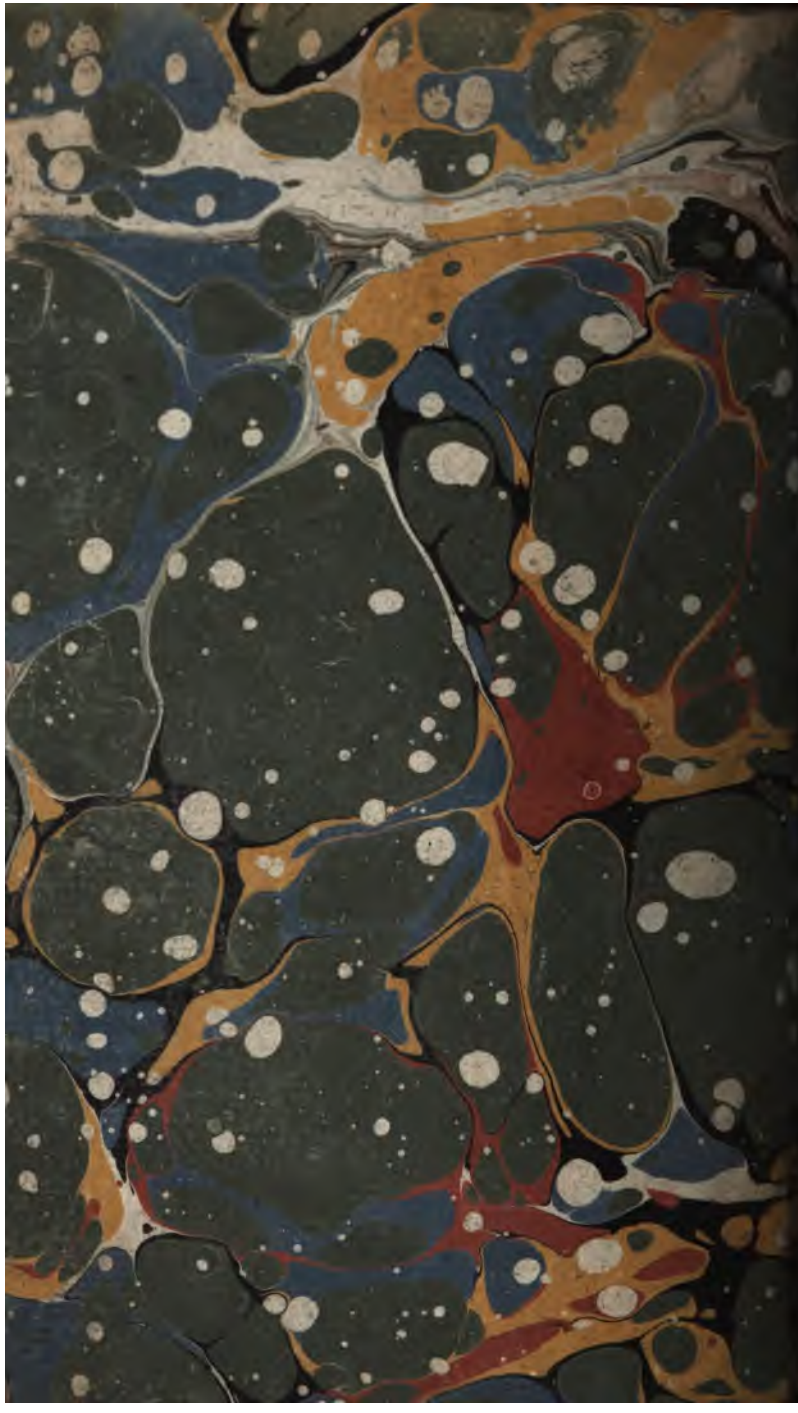
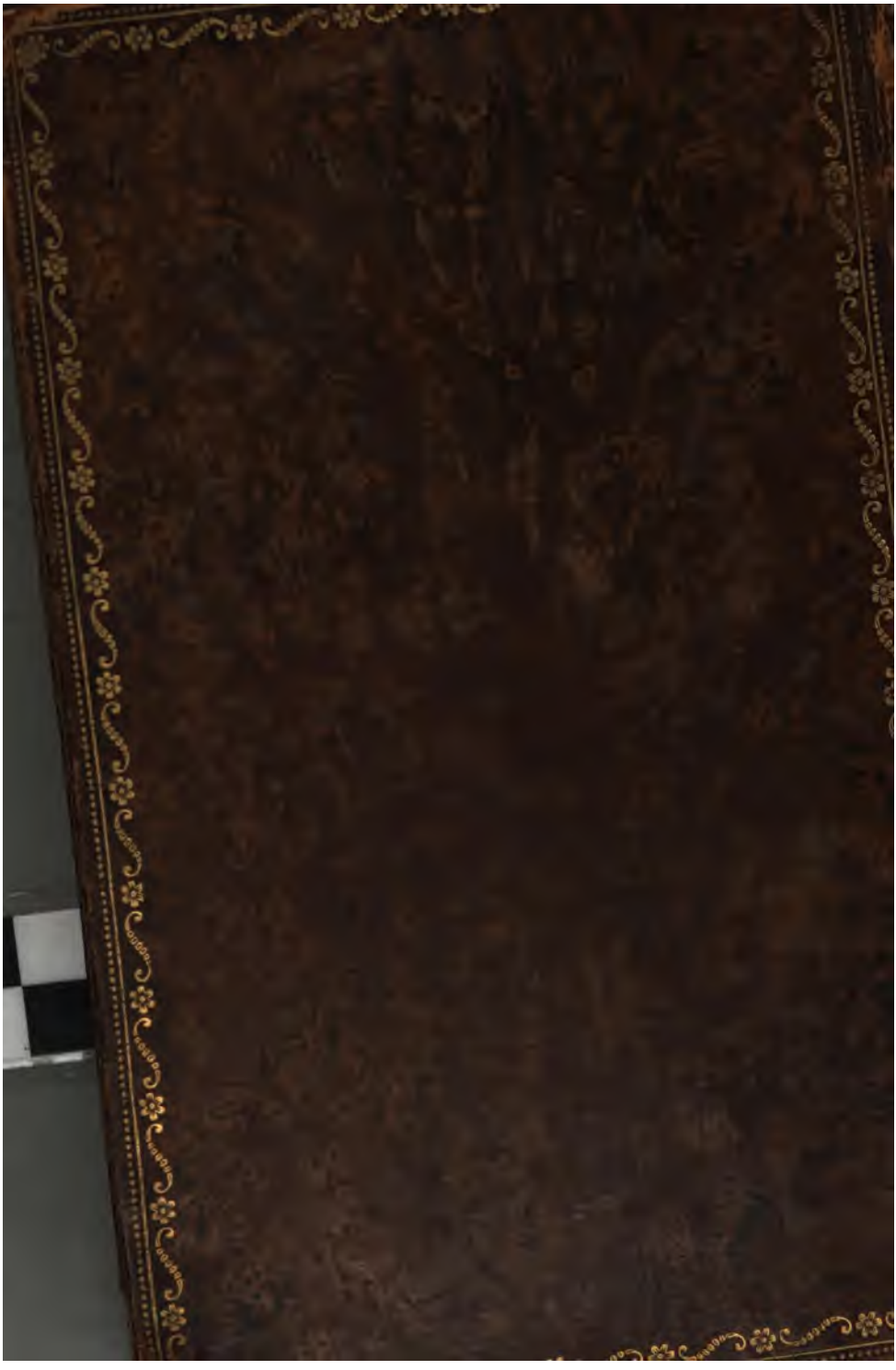
Les Oyes de Frere Philippe.	Pag.	1
Richard Minutolo.		8
Les Cordeliers de Catalogne.		16
Le Berceau.		25
L'Oraiſon de St. Julien.		33
Le Villageois qui cherche ſon Veau.		46
L'Anneau d'Hans Carvel.		47
L'Hermite.		49
Mazet de Lamporechio.		57
La Mandragore.		65
Les Remois.		77
La Courtiſanne amoureuſe.		85
Nicaiſe.		96
Comment l'eſprit vient aux Filles.		106
L'Abbeſſe malade.		111
Les Troqueurs.		115
Le Cas de conſcience.		121
Le Diable de Papefiguiere.		127

Féronde, ou le Purgatoire. 134
Le Pſeautier. 142
Le Roi Candaule & le Maître en droit. 148
Le Diable en Enfer. 161
La Jument du Compere Pierre. 169
Les Lunettes. 176
Le Cuvier. 184
La Choſe impoſſible. 187
Le Tableau. 190
Le Bât. 199
Le Faiſeur d'Oreilles, &c. 200
Le Fleuve Scamandre. 208
La Confidente ſans le ſavoir, &c. 213
Le Remede. 221
Les Aveux indiſcrets. 225
Le Contrat. 230
Les Qui-pro-quo. 234
Épitaphe de La Fontaine. 242
La Couturiere 245
Le Gaſcon. 247
La Cruche. 249
Promettre eſt un, & tenir eſt un autre. 251
Le Roſſignol. 255
Diſſertation ſur la Joconde. 263

Fin de la Table du ſecond Volume.

880265

Dawson Book Service

11.10.1988

[VOLT.]